

Le berceau du chat

Kurt Jr Vonnegut

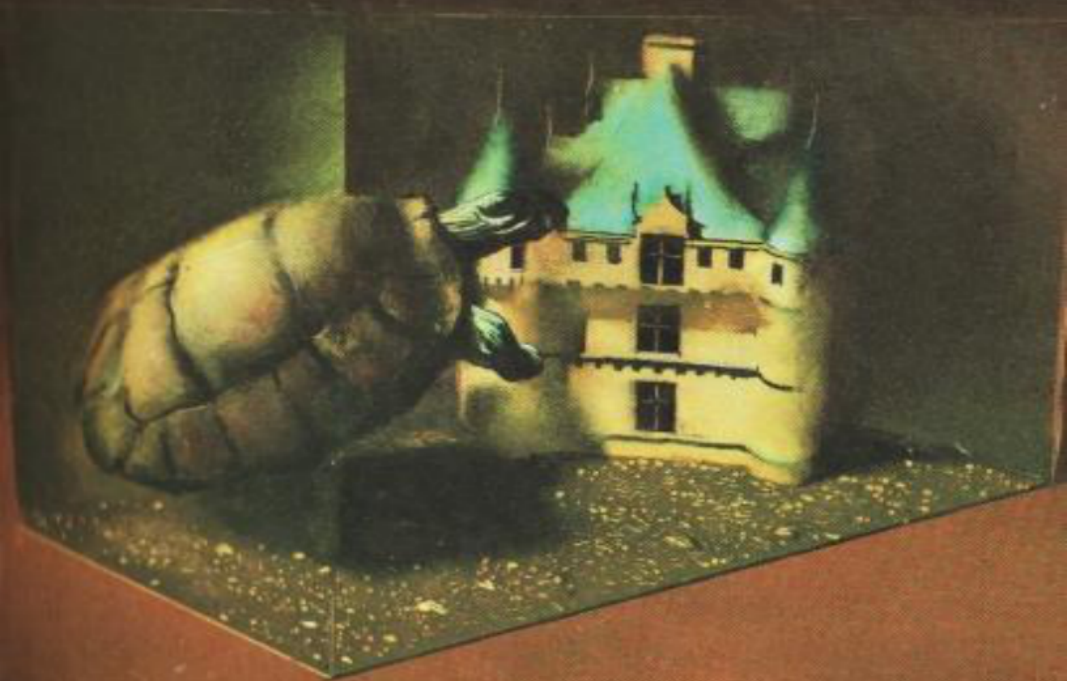
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



KURT VONNEGUT JR

le berceau du chat



Kurt Vonnegut Jr

Le berceau du chat

*Traduit de l'américain
par Jacques B Hess*



Éditions J'ai lu

Ce roman a paru sous le titre original :
CAT'S CRADLE

© Kurt Vonnegut Jr, 1963

Pour la traduction française :
Éditions du Seuil, 1972

*Pour Kenneth Littauer
galant homme et homme de goût.*

Rien dans ce livre n'est vrai.

« Laisse le *foma** diriger ta vie. Il te fait brave et agréable, il te rend
bien portant et heureux. »
Les Livres de Bokoron, 1-5.

* *Foma* : ensemble de mensonges sans danger.

Le jour de la fin du monde

Appelez-moi Jonas. C'est ce que firent mes parents, ou presque. Ils me baptisèrent John.

Jonas, John, s'ils m'avaient appelé Sam, je n'en aurais pas moins été un Jonas – non parce que j'ai souffert pour d'autres, mais parce que quelqu'un ou quelque chose m'a forcé à me trouver immanquablement en certains lieux et en temps voulu. Tantôt traditionnels, tantôt insolites, moyens de transport et motivations m'ont été fournis de telle sorte que le Jonas que j'étais fut toujours présent à la seconde et à l'endroit prévus par le plan.

Écoutez : Quand j'étais plus jeune – il y a de cela deux épouses, 250 000 cigarettes, 3 000 litres de tord-boyaux...

Quand j'étais beaucoup plus jeune, j'entrepris de réunir la matière d'un livre qui devait s'intituler *le Jour de la fin du monde*.

Cet ouvrage devait retracer des événements réels.

Il devait rendre compte de ce qu'avaient fait certaines personnalités américaines le jour où la première bombe atomique tomba sur Hiroshima, au Japon.

Ce devait être un livre chrétien. J'étais alors chrétien.

Maintenant, je suis bokononiste.

J'aurais été bokononiste alors s'il s'était trouvé quelqu'un pour m'enseigner les aimables et amers mensonges de Bokonon. Mais le bokononisme était inconnu au delà des plages de gros sable et des coraux acérés qui délimitent une petite île de la mer des Caraïbes, la république de San Lorenzo.

Nous autres, bokononistes, croyons que l'humanité est organisée en équipes qui accomplissent la volonté de Dieu sans jamais découvrir ce qu'elles font. Bokonon appelle ces équipes des *karass*, et l'agent – ou *kan-kan* – qui me fit entrer dans mon propre *karass* n'est autre que l'ouvrage que je n'ai jamais achevé, ce livre qui devait s'intituler *Le Jour de la fin du monde*.

Plaisir sans pareil

« Si vous vous apercevez que votre vie s'enchevêtre à celle de quelqu'un d'autre pour des raisons qui ne sont pas très logiques, écrit Bokonon, il est possible que cette personne fasse partie de votre

karass. »

En un autre endroit des *Livres de Bokonon*, il nous dit : « L'homme a créé le damier ; Dieu a créé le *karass*. » Il entend par là qu'un *karass* fait fi des frontières nationales, institutionnelles, professionnelles, familiales ou de classes.

La forme du *karass* est aussi libre que celle de l'amibe.

Dans son « Cinquante-troisième Calypso. » Bokonon nous invite à chanter avec lui :

Ô, un clochard assoupi
Dans la ville impure
Un chasseur de ouistiti
Dans la jungle obscure
Et un dentiste chinois
Une reine d'Angleterre
Tous comme des petits pois
Dans la jardinière
Plaisir sans pareil
Plaisir sans pareil
Plaisir sans pareil
Tout ce monde disparate
Au sein d'un même appareil.

Folie

Bokonon ne met nulle part en garde contre la tentation de découvrir les limites de son propre *karass* et la nature du rôle que Dieu tout-puissant lui a fait jouer. Bokonon fait simplement remarquer que de telles recherches sont nécessairement incomplètes.

Dans la partie autobiographique des *Livres de Bokonon*, il nous livre une parabole sur la folie qu'il y a à prétendre découvrir, à prétendre comprendre :

« J'ai connu à Newport, dans le Rhode Island, une dame de confession épiscopaliennne qui me demanda de tracer les plans d'une niche pour son danois et de la construire. Cette dame prétendait comprendre parfaitement Dieu et ses voies. Elle n'arrivait pas à admettre qu'on puisse se laisser déconcerter par ce qui avait été ou ce qui allait être. »

» Et pourtant, quand je lui montrai les plans de la niche que je me proposais de construire, elle me dit :

» — Je suis désolée, mais je n'ai jamais su lire un plan.

» — Donnez-le à votre mari ou à votre pasteur pour qu'ils le

fassent suivre à Dieu, dis-je, et quand Dieu trouvera une minute, je suis certain qu'il vous expliquera ma niche de telle sorte que vous-même la comprendrez.

» Elle m'a mis à la porte. Je n'oublierai jamais cette femme. Elle croyait que Dieu préfère de beaucoup les gens qu'on voit dans les bateaux à voile à ceux qu'on voit dans les bateaux à moteur. Elle ne supportait pas la vue d'un ver. Quand elle en voyait un, elle hurlait.

» C'était une sottise, comme moi, comme quiconque pense voir ce que Dieu Fait » [écrit Bokonon].

Des atomes crochus

Quoi qu'il en soit, j'ai l'intention de faire figurer dans ce livre autant de membres de mon *karass* que possible, et j'entends examiner tous les indices tendant à expliquer avec quelque insistance ce que diable nous avons bien pu, collectivement parlant, fabriquer sur terre.

Je ne me propose pas de faire de ce livre une brochure en faveur du bokononisme. Toutefois, j'aimerais exprimer à son sujet une mise en garde bokononiste. Les *Livres de Bokonon* commencent par cette phrase :

« Toutes les vérités que je vais vous dire sont des mensonges éhontés. »

Et voici ma mise en garde bokononiste :

Celui qui est incapable de comprendre comment une religion utile peut être fondée sur des mensonges, celui-là ne comprendra pas non plus ce livre.

Ainsi soit-il.

Mais revenons à mon *karass*.

Il comprend sûrement les trois enfants du Dr Felix Hoenikker, un de ceux qu'on appelle les « pères » de la première bombe atomique. Le Dr Hoenikker lui-même faisait sans aucun doute partie de mon *karass*, bien qu'il soit mort avant que mes *sinoocas*, les atomes crochus de ma vie, aient commencé à se mêler à ceux de ses fils.

Le premier de ses héritiers à avoir été atteint par mes *sinoocas* fut Newton Hoenikker, le plus jeune de ses trois enfants, le cadet de ses deux fils. En lisant le bulletin trimestriel de mon association d'étudiants, *The Delta Upsilon Quarterly*, j'appris que Newton Hoenikker, fils du prix Nobel de physique Felix Hoenikker, avait prêté serment de novice devant mon chapitre, celui de l'université Cornell.

J'écrivis donc à Newt la lettre suivante :

Cher M. Hoenikker,

Ou devrais-je dire : Cher Frère Hoenikker ?

Je suis un Delta Upsilon de Cornell et je gagne ma vie comme écrivain et journaliste indépendant. Je suis en train de réunir la matière d'un livre ayant trait à la première bombe atomique. Ce livre se limitera aux événements qui se sont produits le 6 août 1945, jour où la bombe est tombée sur Hiroshima.

Étant donné qu'on s'accorde généralement à voir en votre père un des principaux artisans de cette bombe, je vous serais très reconnaissant de toute anecdote dont vous voudriez bien me faire part au sujet de ce qui c'est passé dans votre maison paternelle le jour où la bombe a été lancée.

À mon grand regret, je dois avouer que je n'en connais pas autant que je le devrais sur votre illustre famille, et que j'ignore donc si vous avez des frères et des sœurs. Auquel cas, j'aimerais beaucoup avoir leur adresse afin de leur envoyer des requêtes analogues.

Je me rends bien compte que vous étiez fort jeune lorsque la bombe est tombée, ce qui est tout aussi bien. Mon livre soulignera l'aspect humain, plutôt que technique, de la bombe, de telle sorte que des souvenirs de cette journée vus à travers le regard d'un « bébé » – si vous me passez l'expression – y trouveront parfaitement leur place.

Ne vous souciez pas des questions de style et de forme. Laissez-moi le soin de tout cela. Contentez-vous de me donner la substance même de votre histoire.

Il va sans dire qu'avant la publication, je soumettrai à votre approbation la version définitive.

Fraternellement vôtre.

Lettre d'un C.P.E.M.

À quoi Newt répondit :

Je suis désolé d'avoir tant tardé à vous écrire. Le livre que vous préparez a l'air très intéressant. J'étais si jeune quand on a lancé la bombe que je ne crois pas pouvoir vous être d'un grand secours. À vrai dire, vous devriez interroger mon frère et ma sœur, qui sont tous deux plus âgés que moi. Ma sœur est Mme Harrison C. Connors, 4918 North Meridian Street, à Indianapolis, Indiana. C'est également là que je suis maintenant domicilié. Je pense qu'elle se fera un plaisir de vous venir en aide. Personne ne sait où est mon frère Frank. Il a disparu juste après les obsèques de mon père, il y a deux ans, et personne depuis n'a eu de ses nouvelles. Pour autant qu'on sache, il est peut-être mort à l'heure actuelle.

Je n'avais que six ans quand on a lancé la bombe atomique sur Hiroshima, de telle sorte que tout ce que je me rappelle au sujet de cette

journée, on m'a aidé à m'en souvenir.

Je me rappelle que je jouais sur le tapis du living-room, devant le cabinet de mon père, à Ilium, dans l'État de New York. Par la porte du bureau ouverte, je voyais mon père. En pyjama et robe de chambre, il fumait un cigare et jouait avec une boucle de ficelle. Papa n'était pas allé au laboratoire ce jour-là, il était resté à la maison en pyjama. Il restait à la maison quand il le voulait.

Vous savez que papa a fait pratiquement toute sa carrière au laboratoire de recherche de la Compagnie générale des forges et fonderies d'Ilium. Lorsque a été lancé le Projet Manhattan, c'est-à-dire la préparation de la bombe, il n'a pas voulu quitter Ilium pour y participer. Il a dit qu'il n'y collaborerait que si on lui laissait le choix du lieu de travail. La plupart du temps, cela voulait dire la maison. En dehors d'Ilium, le seul endroit où il aimait aller était notre petite maison de campagne du cap Cod. C'est au cap Cod qu'il est mort, un 24 décembre. Vous savez probablement cela aussi.

Quoi qu'il en soit, le jour de la bombe, je jouais donc sur le tapis devant son cabinet de travail. Angela, ma sœur, me dit que je jouais alors des heures durant avec de petits camions en imitant le bruit du moteur, « brrr, brrr, brrr » tout le temps. J'imagine donc que je devais être en train de faire « brrr, brrr, brrr » le jour de la bombe, tandis que dans son bureau, papa jouait avec une ficelle nouée en boucle.

Il se trouve que je sais d'où provenait la ficelle avec laquelle il jouait. Peut-être pourrez-vous utiliser ce détail quelque part dans votre livre. Papa l'avait trouvée autour d'un manuscrit de roman que lui avait envoyé un prisonnier. C'était un roman sur la fin du monde en l'an 2000, et le titre en était 2000, An de Grâce. On y racontait comment des savants fous avaient fabriqué une bombe formidable qui anéantissait le monde entier. Il y avait une énorme orgie sexuelle quand tout le monde apprenait que c'allait être la fin du monde, après quoi Jésus-Christ lui-même apparaissait dix secondes avant l'explosion. L'auteur s'appelait Marvin Sharpe Holderness, et dans la lettre accompagnant le manuscrit, il disait à papa qu'il était en prison pour avoir tué son frère. Il envoyait son manuscrit à papa parce qu'il ne parvenait pas à imaginer le genre d'explosif qu'il fallait mettre dans la bombe. Il pensait que papa aurait peut-être une idée.

Je ne vous dis pas que j'ai lu ce livre à six ans. Il a traîné pendant des années à la maison. Frank, mon frère, se l'était approprié à cause des passages obscènes, et il le cachait dans ce qu'il appelait son coffre-fort mural dans sa chambre. En réalité, ce n'était pas un coffre-fort, mais la gaine d'évacuation d'un vieux poêle, avec son rabat de fer-blanc. Frank et moi avons bien dû lire mille fois la description de l'orgie quand nous étions enfants. Nous avons gardé ce livre pendant des années, jusqu'à ce que ma sœur Angela le découvre. Après l'avoir lu, elle a déclaré que c'était absolument dégoûtant, et elle l'a brûlé ainsi que la ficelle. Elle était une

mère pour Frank et moi, notre véritable mère étant morte à ma naissance.

Je suis bien certain que papa n'a jamais lu ce livre. Je ne crois pas qu'il ait jamais lu un roman ni même une nouvelle de toute sa vie, du moins depuis sa tendre enfance. Il ne lisait même pas son courrier, ni les journaux ni les magazines. Je suppose qu'il lisait beaucoup de revues techniques, mais pour vous dire la vérité, je ne me rappelle pas avoir jamais vu mon père lire quoi que ce soit.

Je vous disais donc que tout ce qui l'intéressait dans ce manuscrit, c'était la ficelle. Il était ainsi. On ne pouvait jamais deviner ce qui allait l'intéresser l'instant suivant. Le jour de la bombe, c'était une ficelle.

Avez-vous jamais lu le discours qu'il a prononcé lorsqu'il a accepté le prix Nobel ? Le voici, en entier : Mesdames et messieurs. Si je suis ici devant vous, c'est que je n'ai jamais cessé de musarder comme un enfant de huit ans sur le chemin de l'école par une belle matinée de printemps. Un rien suffit pour que je m'arrête, que je regarde, que je m'émerveille, j'apprenne parfois. Je suis très heureux. Merci.

Donc, papa a regardé cette boucle de ficelle pendant un moment, puis ses doigts se sont mis à jouer. Ils ont formé avec la ficelle la figure qu'on appelle le « berceau du chat ». J'ignore où papa avait appris à le faire. Auprès de son propre père, peut-être. Il faut vous dire que son père était tailleur, et que le fil et la ficelle ne devaient donc pas manquer à la maison quand papa était petit.

C'est la seule fois que j'ai vu mon père s'occuper à quelque chose qui s'approche d'un jeu au sens où tout le monde l'entend. Il ne voyait pas du tout l'intérêt des tours, des jeux et des règles inventés par d'autres. Dans un album de coupures de presse que ma sœur Angela tenait à jour, on voyait un extrait du magazine Time dans lequel quelqu'un demandait à papa à quoi il jouait pour se détendre, Pourquoi m'encombrerais-je de jeux préfabriqués, répondait mon père, quand il y en a tant de réels autour de moi ?

Il a dû s'étonner d'avoir réussi le berceau du chat, et cela lui a peut-être rappelé son enfance. Tout d'un coup, il est sorti de son bureau et, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, il a essayé de jouer avec moi. Non seulement il n'avait jamais joué avec moi, mais il ne m'avait pour ainsi dire jamais parlé.

Il s'est agenouillé sur le tapis près de moi a découvert ses dents et a agité devant mon visage cet enchevêtrement de ficelle. « Tu vois ? Tu vois ? Tu vois ? Le berceau du chat. Tu vois le berceau du chat ? Tu vois où le gentil matou fait dodo ? Miaou, miaou. »

Ses pores avaient l'air énormes, comme des cratères lunaires. Un poil dru sortait de ses oreilles et de ses narines. Son haleine chargée de fumée de cigare évoquait la bouche de l'Enfer. De si près, mon père était ce que j'avais jamais vu de plus laid J'en rêve constamment.

Puis il s'est mis à chanter : Dodo, minet, en haut de l'arbre ; quand le

vent se lèvera, le berceceau se balancera ; si la branche casse, le berceceau tombera ; patatras, berceceau, minet et le reste.

J'ai éclaté en larmes, je me suis relevé d'un bond et me suis précipité hors de la maison.

Je dois arrêter là ma lettre. Il est plus de 2 heures du matin. Mon camarade de chambre vient de se réveiller et il s'est plaint du bruit que fait ma machine à écrire.

Combats d'Insectes

Le lendemain matin, Newt reprit sa lettre comme suit :

Le lendemain matin. Me revoilà, frais comme un gardon après huit heures de sommeil. L'immeuble de mon association d'étudiants est maintenant très calme. Tout le monde est aux cours, sauf moi. Je suis grandement privilégié. Je n'ai plus à suivre les cours. J'ai été recalé la semaine dernière au C.P.E.M. On a eu raison de me coller. J'aurais fait un bien piètre médecin.

Quand j'aurai terminé cette lettre, je crois que j'irai au cinéma. Ou alors, si le soleil se montre, j'irai peut-être me promener dans une des gorges. N'est-ce pas qu'elles sont belles, les gorges ? Cette année, deux filles y ont fait le saut, main dans la main. Elles n'avaient pas été admises dans l'association d'étudiantes de leur choix, Tri-Delta.

Mais revenons au 6 août 1945. Ma sœur Angela m'a souvent répété que j'avais réellement fait de la peine à mon père ce jour-là, en refusant d'admirer le berceau du chat et de rester sur le tapis avec lui à l'écouter chanter. Peut-être lui ai-je fait de la peine, mais je ne crois pas lui en avoir fait beaucoup. De tous les hommes qui aient jamais vécu, il était un des mieux cuirassés. On ne pouvait l'atteindre, pour la bonne raison que les êtres humains ne l'intéressaient pas. Je me souviens qu'une fois, un an à peu près avant sa mort, j'ai essayé d'obtenir de lui qu'il me parle de ma mère. Il a été incapable de se rappeler quoi que ce soit à son sujet.

Avez-vous entendu parler de la fameuse histoire du petit déjeuner, le jour même où maman et papa s'embarquaient pour la Suède où les attendait le prix Nobel ? Elle est parue dans le Saturday Evening Post, je ne sais plus quand Maman avait préparé un copieux breakfast. Quand elle a desservi, elle a trouvé à côté de la tasse de café de papa trente-huit cents en petite monnaie. Il lui avait donné un pourboire.

Après avoir blessé si cruellement mon père – si tant est que je l'aie fait – j'ai couru dans le jardinet. Je ne savais pas où aller, mais j'ai bientôt trouvé mon frère Frank sous un gros massif de spirées. Frank avait alors douze ans, et je n'ai pas été surpris de le trouver là. Il passait beaucoup de

temps sous ce massif lorsqu'il faisait chaud. Tout comme un chien, il se creusait un trou dans la terre fraîche autour des racines. Et l'on ne savait jamais ce que Frank avait emporté sous le massif.

Tantôt, c'était un livre obscène, tantôt une bouteille de xérès de cuisine. Le jour où la bombe est tombée, Frank avait une cuiller à soupe et un bocal à cornichons. Il était occupé à faire entrer dans le bocal au moyen de la cuiller, différentes sortes d'insectes qu'il faisait se battre.

Le combat des insectes était si intéressant que j'ai tout de suite cessé de pleurer et que j'ai tout oublié du pater. Je ne me rappelle pas quels étaient les protagonistes qui s'affrontaient ce jour-là, mais je me souviens d'autres combats d'insectes organisés par la suite : un énorme lucane contre une centaine de fourmis rouges, un mille-pattes contre trois araignées, des fourmis rouges contre les fourmis noires. Les insectes ne se battent pas si l'on cesse de secouer le bocal. Et c'est ce que faisait Frank ; il secouait le bocal d'un mouvement répété.

Un peu plus tard, Angela est venue me chercher. Elle a soulevé un pan de la spirée : « Ah ! Te voilà, toi ! » Et elle a demandé à Frank ce qu'il fabriquait, « Je fais des expériences », a-t-il dit. C'est ce que répondait Frank chaque fois qu'on lui demandait ce qu'il fabriquait : « Des expériences. »

Angela avait alors vingt-deux ans. Depuis l'âge de seize ans, depuis la mort de maman, depuis ma naissance, elle était le véritable chef de notre famille. Elle disait volontiers qu'elle avait trois enfants, moi, Frank et papa. Elle n'exagérait pas, d'ailleurs. Je me souviens de certains matins, lorsqu'il faisait froid, où Frank, papa et moi étions alignés dans l'entrée devant Angela qui nous emmitouflait tous les trois en nous traitant exactement de la même façon. La seule différence, c'est que j'allais au jardin d'enfants et Frank au lycée, tandis que papa allait fabriquer la bombe atomique. Je me rappelle un matin de ce genre où la chaudière à mazout était en panne, la tuyauterie gelée et la voiture rebelle au démarrage. Nous étions assis dans la voiture tandis que Angela s'acharnait sur le démarreur. Quand la batterie s'est tue, papa a élevé la voix. Savez-vous ce qu'il a dit ?

— Je me demande, pour les tortues...

— Qu'est-ce que tu te demandes ? a fait Angela.

— Quand elles rentrent leur tête, est-ce que leur colonne vertébrale s'arque ou se contracte ?

Angela, soit dit en passant, est une des obscures héroïnes de la bombe atomique, et je ne crois pas qu'on ait jamais rapporté cette histoire. Peut-être vous sera-t-elle utile. Après l'incident des tortues, papa s'est tellement passionné pour elles qu'il en a cessé de travailler à la bombe atomique. Finalement, des responsables du Projet Manhattan sont venus à la maison demander à Angela ce qu'il fallait faire. Elle leur a dit d'emporter les tortues de papa. C'est ainsi qu'ils se sont introduits de nuit dans son laboratoire pour voler les tortues et l'aquarium. Papa n'a jamais dit un mot

à propos de la disparition de ses tortues. En arrivant au travail le lendemain, il a cherché quelque prétexte à jeu et à méditation, et tout ce qu'il a trouvé sous la main pour jouer et méditer avait quelque chose à voir avec la bombe atomique.

Lorsque Angela est venue me dénicher sous la spirée, elle a voulu savoir ce qui s'était passé entre papa et moi. Je n'ai su que répéter à plusieurs reprises combien il était laid et à quel point je le détestais. Alors, elle m'a giflé. « Comment oses-tu parler ainsi de ton père ? C'est un des plus grands hommes qui aient jamais vécu ! Aujourd'hui, il a gagné la guerre ! Te rends-tu compte ? »

« Il a gagné la guerre ! » Et elle m'a donné une autre gifle.

Je ne lui fais pas reproche de m'avoir giflé. Papa était tout ce quelle avait. Angela n'avait pas d'amoureux, pas d'amis du tout. Elle n'avait qu'une distraction : elle jouait de la clarinette.

Je lui ai redit encore une fois combien je détestais mon père ; elle m'a re-giflé ; alors, Frank est sorti de sa cachette et lui a donné un coup de poing dans l'estomac qui lui a fait terriblement mal. Elle est tombée à la renverse et s'est roulée par terre. Quand elle a retrouvé son souffle, elle s'est mise à pleurer et à appeler papa à pleine gorge. « Il ne viendra pas », a dit Frank en se moquant d'elle. Frank avait raison. Papa a passé la tête à la fenêtre et nous a regardés, Angela et moi, en train de nous rouler par terre en brailant sous le regard de Frank, hilare. Le pater a rentré la tête et n'a jamais demandé par la suite les raisons de ce tapage. Il n'était pas spécialiste des êtres humains.

Est-ce que cela vous va ? Cela vous aide-t-il pour votre livre ? Il faut dire que vous m'avez restreint en me demandant de m'en tenir au jour de la bombe. Il existe bien d'autres bonnes anecdotes au sujet de la bombe et de papa, qui se rattachent à d'autres dates. Par exemple, connaissez-vous l'histoire du jour où l'on a procédé au premier essai nucléaire, à Alamogordo ? Une fois que la bombe eut explosé, quand il devint certain que l'Amérique était capable de rayer une grande ville de la carte au moyen d'une seule bombe, un des savants présents se tourna vers papa et déclara : « La science connaît désormais le péché. » Et savez-vous ce que répondit papa ? « Qu'est-ce que le péché ? »

Bien cordialement,
Newton Hoenikker.

Les illustres Hoenikker

Newt ajoutait à sa lettre ces trois post-scriptum :

P.-S. Je ne peux pas signer « fraternellement vôtre » parce qu'on me

refuse d'être votre frère par les diplômes. Je n'étais que novice et l'on me retirera désormais jusqu'à ce privilège.

P.P.S. Vous qualifiez notre famille « d'illustre », et je crois que vous commettriez peut-être une erreur en l'écrivant dans votre livre. Ainsi, je suis un nain : je mesure un mètre vingt. Quant à mon frère Frank, la dernière fois qu'on a entendu parler de lui, il était recherché par la police d'État de Floride, le F.B.I. et le fisc pour trafic d'automobiles volées vers Cuba, à bord de péniches de débarquement des surplus militaires. Il me semble donc évident qu'« illustre » n'est pas tout à fait le mot qui convient. « Fascinante » est probablement plus proche de la vérité.

P.-P.-P.-S. Vingt-quatre heures plus tard Je viens de relire cette lettre et je vois par où elle pourrait donner l'impression que je n'ai rien d'autre à faire que de traîner ici et là en évoquant de tristes souvenirs et en m'apitoyant sur moi-même. En réalité, je suis très heureux et je le sais. Je suis sur le point d'épouser une merveilleuse petite fille. Il y a en ce monde assez d'amour pour tous si l'on veut bien se donner la peine de regarder autour de soi. J'en suis la preuve.

Les amours de Newt et de Zinka

Newt ne me disait pas qui était sa petite amie. Mais quinze jours après qu'il m'eut écrit, toute la nation savait qu'elle s'appelait Zinka. Zinka tout court. On ne lui connaissait pas de nom de famille.

Zinka était une naine ukrainienne, danseuse aux ballets Borzoi. Il se trouve que Newt assista à une représentation de cette compagnie à Indianapolis, avant d'aller à l'université Cornell. Puis, la troupe vint se produire à Cornell même. À la fin de la représentation, le petit Newt attendait à l'entrée des artistes avec une douzaine de roses à longues tiges, des *American Beauties*.

Les journaux s'intéressèrent à l'affaire lorsque la petite Zinka, ayant demandé l'asile politique aux Etats-Unis, disparut avec le petit Newt.

Une semaine plus tard, la petite Zinka se présentait à l'ambassade russe. Elle déclara que les Américains étaient trop matérialistes et dit vouloir retourner dans son pays.

Newt, lui, trouva refuge chez sa sœur, à Indianapolis. Il fit une brève déclaration à la presse :

— Il s'agit d'une affaire personnelle, dit-il. D'une affaire de cœur. Je n'ai pas de regrets. Ce qui s'est passé n'intéresse personne d'autre que Zinka et moi.

Or, à Moscou, en enquêtant dans les milieux chorégraphiques, un reporter américain entreprenant fit une découverte peu galante :

contrairement à ce qu'elle prétendait, Zinka n'avait pas vingt-trois ans.

Elle était âgée de quarante-deux ans. Autant dire qu'elle aurait pu être la mère de Newt.

Vice-président responsable des volcans

Je travaillai mollement à mon livre sur le jour de la bombe.

Un an plus tard environ, deux jours avant Noël, les besoins d'un article à écrire me firent passer par Ilium, où le Dr Felix Hoenikker avait accompli la plus grande part de ses travaux, et où le petit Newt, Frank et Angela avaient été élevés et éduqués.

Je fis halte à Ilium pour fureter.

Il n'y avait plus à Ilium de Hoenikker vivants, mais beaucoup d'habitants de la ville se targuaient d'avoir bien connu le père et ses trois singuliers enfants.

Je pris rendez-vous avec le Dr Asa Breed, vice-président du laboratoire de recherche de la Compagnie générale des forges et fonderies. Je suppose que le Dr Breed faisait partie de mon *karass* ; pourtant, je lui fus presque d'emblée antipathique.

« Les sympathies et les antipathies n'ont rien à voir avec la question », nous prévient Bokonon – ce qu'on oublie facilement.

— Je crois savoir que vous avez eu autorité sur le Dr Hoenikker pendant presque toute sa carrière, dis-je à Breed au téléphone.

— Sur le papier, fit-il.

— Je ne comprends pas.

— Si vraiment j'ai eu autorité sur Felix, dit le Dr Breed, alors je suis prêt à assumer la responsabilité des volcans, des marées et des migrations d'oiseaux comme de lemmings. Cet homme était une force de la nature qu'aucun mortel ne pouvait contrôler.

Agent secret X-9

Le Dr Breed me fixa rendez-vous pour le lendemain, de bonne heure. Il passerait me prendre à mon hôtel en se rendant à son travail, dit-il, ce qui me faciliterait l'entrée du laboratoire sévèrement gardé.

J'avais donc une nuit à tuer. Je me trouvais déjà entre l'alpha et l'oméga de la vie nocturne d'Ilium, à l'hôtel Del Prado dont le bar, le *Cap Cod*, était le rendez-vous des putains.

Il se trouva – il *devait* se trouver, dirait Bokonon – que la putain qui était à côté de moi au bar ainsi que le barman qui me servait

étaient tous deux d'anciens camarades de lycée de Franklin Hoenikker, le bourreau d'insectes, le deuxième enfant de la famille, le fils disparu.

La putain, qui me dit s'appeler Sandra, me proposa des délices introuvables ailleurs que place Pigalle et qu'à Port-Saïd. Je lui dis que cela ne m'intéressait pas, et elle eut assez d'esprit pour déclarer qu'elle n'y tenait pas vraiment, elle non plus. La suite des événements devait montrer que nous avions tous deux surestimé notre apathie, mais pas de beaucoup.

Avant de prendre la mesure de nos élans passionnels, toutefois, nous bavardâmes. De Frank Hoenikker et de Hoenikker père. Un peu d'Asa Breed. De la Compagnie générale des forges et fonderies. Du pape et du contrôle des naissances, de Hitler et des juifs. Des fumistes et des imposteurs. De la vérité. Des gangsters. Des affaires. Nous parlâmes des types sympas qui passent à la chaise électrique et des salauds de riches qui y coupent. Des chrétiens pratiquants affligés de perversions sexuelles. Bref, de tas de choses.

Nous bûmes beaucoup trop.

Le barman était très gentil avec Sandra. Il l'aimait bien. Il la respectait. J'appris de lui qu'elle avait été présidente du comité des couleurs de classe au lycée d'Ilium. Chaque classe, m'expliqua-t-il, devait choisir ses propres couleurs dès la première année et leur faire honneur par la suite.

— Quelles couleurs avez-vous choisies ? demandai-je à Sandra.

— Orange et noir.

— C'est chouette comme couleurs.

— Oui, je trouvais.

— Et Frank Hoenikker, faisait-il partie du comité des couleurs de classe ?

— Il ne faisait partie de rien, laissa tomber Sandra avec mépris. Il n'appartenait à aucun comité, à aucune équipe sportive, et il ne sortait jamais de filles. Je ne crois pas qu'il ait même jamais adressé la parole à une fille. Nous l'appelions l'agent secret X-9(Célèbre héros de bande dessinée).

— X-9 ?

— Vous savez bien... il donnait toujours l'impression d'être entre deux rendez-vous clandestins ; il ne parlait jamais à personne.

— Peut-être avait-il réellement une vie secrète très riche, suggérai-je.

— Mon œil.

— Mon œil, ricana le barman. Il était de ces gosses qui passent leur temps à construire des modèles réduits d'avions et à se branler.

— C'est lui qui était censé faire le discours de remise des diplômes, dit Sandra.

— Qui ça ? fis-je.

— Le Dr Hoenikker – le père.

— Qu'a-t-il raconté ?

— Il n'est pas venu.

— Alors on vous a remis vos diplômes sans discours ?

— Oh, nous avons quand même eu droit à une allocution. Le Dr Breed, celui que vous allez voir demain, est arrivé tout essoufflé et il a fait un laïus.

— Qu'a-t-il raconté ?

— Qu'il espérait que nous serions nombreux à faire carrière dans la science, dit-elle. (Elle ne voyait là rien de drôle. Elle se rappelait une leçon qui l'avait impressionnée, et elle la répétait en tâtonnant, consciencieusement.) Il a dit que le monde souffrait de...

Elle dut s'arrêter pour réfléchir.

— Que le monde souffrait, reprit-elle en hésitant, de ce que les hommes étaient encore superstitieux au lieu d'être scientifiques. Il a dit que si chacun se consacrait plus à l'étude de la science, le monde se porterait mieux.

— Il a dit que la science allait un jour découvrir le secret fondamental de la vie, intervint le barman. (Il se gratta la tête et plissa le front.) Est-ce que je n'ai pas lu dans le journal l'autre jour qu'ils avaient fini par trouver ce que c'était ?

— J'ai raté ça, murmurai-je.

— J'ai vu ça, dit Sandra. Il y a deux ou trois jours.

— Oui, dit le barman.

— Et quel est-il, ce secret de la vie ? demandai-je.

— J'ai oublié, dit Sandra.

— La protéine, déclara le barman. Ils ont découvert quelque chose à propos de la protéine.

— Ah oui, c'est ça, dit Sandra.

Suprême de fin du monde

Un barman plus âgé vint se mêler à la conversation qui se déroulait au *Cap Cod*, le bar de l'hôtel Del Prado. Lorsqu'il apprit que j'écrivais un livre sur ce qui s'était passé le jour de la bombe, il me raconta comment il avait vécu cette journée, au bar, à l'endroit même où nous bavardions. Il avait un accent nasal à la W.C. Fields et un nez comme une fraise géante primée dans un concours.

— Le bar ne s'appelait pas encore le *Cap Cod*, dit-il. Nous n'étions

pas entourés de toutes ces conneries de filets de pêche et de coquillages. À l'époque, c'était le *Teepee Navajo*. Les murs étaient décorés de couvertures indiennes et de crânes de vaches. Il y avait des petits tam-tams sur les tables. Les clients étaient censés taper dessus pour se faire servir. On a voulu me faire porter une coiffe de guerre en plumes, mais je n'ai pas marché. Un jour, un véritable Navajo est venu et il m'a dit que les Indiens Navajo ne vivaient pas dans des teepees. « C'est de la connerie, je lui ai dit. Tant pis. » Avant ça, c'était le *Salon Pompéi*, avec des moulages en plâtre partout. Ils peuvent bien changer le nom du bar, ils n'ont jamais changé cette connerie d'éclairage. Ni les cons qui le fréquentent ni cette connerie de ville. Le jour où ils ont lancé sur les Japonais cette connerie de bombe, un clochard est entré dans l'espoir d'avoir un verre à l'œil. Il voulait que je lui paie à boire en l'honneur de la fin prochaine du monde. Alors je lui ai fabriqué un « Suprême de fin du monde » : un quart de litre de crème de menthe dans un ananas évidé, plus de la crème fouettée et une cerise par là-dessus. « Tiens, pauvre couillon, je lui ai dit, tu ne pourras pas raconter que je n'ai jamais rien fait pour toi. » Un autre type s'est amené en annonçant qu'il donnait sa démission du laboratoire de recherche. Il a dit que tout ce qu'entreprenait un scientifique finissait régulièrement par devenir une arme, quoi qu'il arrive, et qu'il ne voulait plus se faire le complice des politiciens et de leurs conneries de guerres. Il s'appelait Breed. Je lui ai demandé s'il était apparenté au directeur de cette connerie de laboratoire de recherche. Il m'a dit : « Je veux. Je suis son con de fils. »

La dernière escale

Mon Dieu, que cette ville est laide !

« Mon Dieu, dit Bokonon, que toutes les villes sont laides ! »

À travers un manteau figé de smog, une neige fondue tombait sur Ilium. L'heure était matinale, et dans la conduite intérieure du Dr Asa Breed, je me sentais vaguement malade, encore un peu ivre de la veille. Le Dr Breed conduisait sa Lincoln, dont les roues se prenaient de temps à autre dans les rails d'un réseau de tramway depuis longtemps abandonné.

Breed était un vieil homme tout rose, très prospère, admirablement bien habillé. Ses façons étaient civilisées, optimistes, efficaces, sereines. Par contraste, je me sentais hérissé, malsain, cynique. J'avais passé la nuit avec Sandra.

Il me semblait que mon âme empestait comme du poil de chat en

train de brûler.

Je jugeais tous les hommes sans indulgence, et je connaissais plusieurs détails assez sordides au sujet du Dr Asa Breed, des choses que Sandra m'avait dites.

Selon Sandra, il ne fait de doute pour personne à Ilium que le Dr Breed avait aimé la femme de Felix Hoenikker. La plupart des gens pensaient que Breed était le père des trois enfants Hoenikker.

— Vous êtes déjà venu à Ilium ? me demanda soudainement le Dr Breed.

— Non, c'est la première fois.

— C'est une ville familiale.

— Pardon ?

— On n'y trouve pas grand-chose en fait de distractions nocturnes. Chacun centre sa vie sur sa famille et son foyer.

— Voilà qui me paraît très sain.

— En effet. Nous avons fort peu de délinquance juvénile.

— Je vous félicite.

— Ilium a une histoire fort intéressante, savez-vous ?

— C'est très intéressant.

— C'était autrefois la dernière escale, savez-vous ?

— Pardon ?

— Avant la migration vers l'Ouest.

— Ah !

— Les pionniers s'équipaient ici.

— C'est très intéressant.

— L'ancienne prison se trouvait à peu près à l'emplacement actuel du laboratoire de recherche. C'est là que se déroulaient les exécutions publiques pour tout le comté.

— J' imagine que le crime ne payait pas mieux alors qu'aujourd'hui.

— En 1872, on y a pendu un homme qui avait commis vingt-six meurtres. Je pense souvent qu'on devrait écrire un livre sur lui, un de ces jours. George Minor Moakely. Il a chanté sur l'échafaud. Une chanson qu'il avait composée pour l'occasion.

— Quel genre de chanson ?

— Si ça vous intéresse vraiment, vous en trouverez les paroles à la Société Historique.

— Je me demandais seulement de quoi elle avait l'air.

— Il n'a pas montré le moindre remords.

— Il y a de drôles de numéros, tout de même.

— Vous vous rendez compte ! s'exclama le Dr Breed. Il avait vingt-six cadavres sur la conscience !

— On croit rêver, fis-je.

Quand les automobiles avaient des vases en cristal

Ma tête douloureuse branla sur mon cou raidi. Les roues de la Lincoln bien lustrée venaient une fois de plus de se prendre dans les rails du tramway.

Je demandai au Dr Breed combien d'employés essayaient d'arriver à 8 heures du matin à la Compagnie générale des forges et fonderies. Trente mille.

Aux carrefours, des agents en cape cirée jaune contredisaient de leurs mains gantées de blanc les indications des signaux lumineux.

Sous la neige fondue, aveuglants fantômes, les feux de signalisation continuaient absurdement à dicter leurs ordres à un glacier d'automobiles. Vert, passez. Rouge, stoppez. Orange, changement et prudence.

Le Dr Breed me dit qu'un beau matin, alors qu'il était très jeune, le Dr Hoenikker avait carrément abandonné sa voiture en plein milieu du trafic d'Ilium.

— En cherchant à découvrir ce qui bloquait la circulation, la police a trouvé la voiture de Felix au beau milieu de l'embouteillage, avec le moteur qui tournait, un cigare allumé dans le cendrier, des fleurs fraîches dans les vases...

— Les vases ?

— C'était une Marmon, de la taille d'une petite locomotive. À l'intérieur, contre les portières, il y avait des petits vases en cristal taillé dans lesquels la femme de Felix disposait chaque matin des fleurs fraîches... Cette voiture était donc immobilisée en plein trafic...

— Comme la *Marie-Céleste*, suggérai-je.

— Les agents l'ont fait enlever. Ils savaient à qui elle appartenait et ils ont téléphoné très poliment à Felix pour lui dire où il pouvait venir la chercher. Felix leur a dit qu'ils pouvaient la garder, qu'il n'en voulait plus.

— Et ils l'ont gardée ?

— Non. Ils ont téléphoné à sa femme, qui est venue chercher la Marmon.

— Comment s'appelait-elle, à propos ?

— Emily.

Le Dr Breed se passa la langue sur les lèvres, le regard absent, puis il répéta le nom de cette femme morte depuis si longtemps. « Emily. »

— À votre avis, y aurait-il une objection à ce que j'utilise l'histoire de la Marmon dans mon livre ? demandai-je.

— Non, à condition que vous n'utilisiez pas la fin.

— La fin ? fis-je.

— Emily n'avait pas l'habitude de conduire la Marmon. Elle a eu

un grave accident en rentrant. Une lésion du bassin...

La circulation s'était totalement figée. Le Dr Breed ferma les yeux et ses mains se crispèrent sur le volant.

— C'est pour cela qu'elle est morte en mettant au monde le petit Newt.

Joyeux Noël

Le laboratoire de recherche de la Compagnie générale des forges et fonderies se trouvait près de l'entrée principale des usines, à une rue du parking des cadres où le Dr Breed avait laissé sa voiture. Je demandai au Dr Breed combien d'employés travaillaient au laboratoire.

— Sept cents, me répondit-il, mais en réalité, il y a moins d'une centaine de chercheurs proprement dits. Les six cents autres employés sont tous plus ou moins des gardiens chargés de l'entretien des lieux. Et moi, je suis le gardien-chef.

Quand nous fûmes mêlés à la marée humaine qui avançait entre les bâtiments de la compagnie, une femme, derrière nous, souhaita un joyeux Noël au Dr Breed. Celui-ci se retourna, scruta d'un regard indulgent cette mer de méduses et en identifia une, Miss Francine Pefko, comme étant celle qui avait formulé le souhait. Miss Pefko, vingt ans, un joli visage vide et de la santé, était terne et banale.

En l'honneur de la suavité qui est de mise au moment de Noël, le Dr Breed invita Miss Pefko à se joindre à nous. Il me la présenta comme la secrétaire du Dr Nilsak Horvath. Puis il m'apprit qui était Horvath.

— C'est le célèbre chimiste des surfaces, dit-il, celui qui fait des prodiges avec des revêtements protecteurs.

— Et où en est la chimie des surfaces ? demandai-je à Miss Pefko.

— Mince alors, dit-elle, ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Moi, je tape ce qu'il me dit de taper.

Et elle s'excusa d'avoir dit « Mince ».

— Oh, je crois que vous en comprenez plus que vous ne le laissez paraître, dit le Dr Breed.

— Oh non alors !

Miss Pefko n'avait pas l'habitude de bavarder avec quelqu'un d'aussi important que le Dr Breed, et elle était embarrassée. Elle marchait d'un pas affecté, de plus en plus raide, qui lui donnait l'air d'un poulet. Son sourire se figeait tandis qu'elle fouillait son esprit à la recherche de quelque chose à dire et n'y trouvait rien que des Kleenex usagés et des bijoux de fantaisie.

— Et alors... ? grommela le Dr Breed avec effusion. Comment nous trouvez-vous depuis... depuis combien de temps êtes-vous avec nous, déjà ? Presque un an ?

— Vous pensez trop, les savants ! lança étourdiment Miss Pefko. (Elle rit de façon idiote. La bienveillance du Dr Breed avait fait sauter tous les plombs de son système nerveux. Elle n'était plus maîtresse d'elle-même.) Vous pensez tous trop.

Une grosse femme essoufflée, à l'air résigné, vêtue d'une salopette répugnante, nous doubla d'une allure traînante et entendit ce qu'avait dit Miss Pefko. Elle se détourna pour examiner le Dr Breed, d'un regard de reproche impuissant. Elle haïssait ceux qui pensaient trop. À ce moment, elle me donna très nettement l'impression d'être assez représentative de presque toute l'humanité.

L'expression de cette grosse femme laissait entendre qu'elle deviendrait folle sur-le-champ si quiconque se mettait à penser un petit peu plus.

— Si vous y réfléchissez, dit le Dr Breed, vous verrez que tout le monde pense à peu près autant. Les savants envisagent seulement les choses d'une certaine façon, tandis que les autres les envisagent différemment.

— Beuh, borborygma Miss Pefko. Moi, je tape sous la dictée du Dr Horvath, et c'est comme si j'entendais une langue étrangère. Je ne crois pas que je pourrais comprendre – même si je devais aller à l'université. Et il est peut-être tout le temps en train de me parler d'un truc qui va chambouler le monde entier, comme la bombe atomique... Quand je rentrais de l'école, maman me demandait ce qui s'était passé dans la journée, et je lui racontais... Maintenant, quand je rentre du travail et qu'elle me pose la même question, tout ce que je trouve à dire, c'est... (Miss Pefko secoua la tête, ses lèvres écarlates soudain toutes molles et pendantes)... j'sais pas, j'sais pas, j'sais pas.

— S'il y a quelque chose que vous ne comprenez pas, l'encouragea le Dr Breed, demandez au Dr Horvath de vous l'expliquer. Il explique très bien. (Il se tourna vers moi :) Le Dr Hoenikker disait volontiers qu'un scientifique incapable d'expliquer ce qu'il fait à un enfant de huit ans est un charlatan.

— Alors, je suis plus bête qu'un enfant de huit ans, se lamenta Miss Pefko. Je ne sais même pas ce que c'est qu'un charlatan.

Ou même du jardin d'enfants

Quatre marches de granit menaient au laboratoire de recherche, un austère immeuble de brique à cinq étages. À l'entrée, nous

passâmes entre deux gardes armés de façon impressionnante.

Miss Pefko montra au garde de gauche le macaron rose qu'elle portait à la pointe du sein gauche : *Confidentiel*.

Le Dr Breed fit voir au garde de droite le macaron noir qui ornait le souple revers de sa veste : *Ultra-secret*. Puis, cérémonieusement, il m'entoura les épaules de son bras, sans toutefois me toucher, pour indiquer au garde que j'étais sous son auguste protection et surveillance.

Je souris à l'un des gardes. Il ne me rendit pas mon sourire. Il n'y a rien de drôle dans la sûreté nationale. Rien du tout.

Pensifs, le Dr Breed, Miss Pefko et moi traversâmes le hall d'apparat du laboratoire, en direction des ascenseurs.

— Demandez donc au Dr Horvath de vous expliquer quelque chose un de ces jours, dit le Dr Breed à Miss Pefko. Vous verrez qu'il vous répondra gentiment et avec clarté.

— Il faudrait qu'il recommence au niveau de l'école primaire... ou même du jardin d'enfants, dit-elle. Il y a beaucoup de choses que je n'ai pas comprises en classe.

— Il en va de même pour nous tous, convint le Dr Breed. Nous devrions tous recommencer, de préférence à partir du jardin d'enfants.

Nous regardâmes la réceptionniste mettre en marche les nombreuses maquettes éducatives qui tapissaient les murs du hall. C'était une grande fille mince, glaciale, pâle, qui effleurait ses manettes d'un doigt précis. Des lumières se mirent à clignoter, des roues à tourner, des boccas à bouillonner, des sonneries à carillonner.

— C'est de la magie ! déclara Miss Pefko.

— Je regrette d'entendre un membre de la famille du laboratoire utiliser ce trouble mot médiéval, dit le Dr Breed. Il n'est pas une seule de ces maquettes qui ne s'explique d'elle-même. Elles sont spécialement conçues pour ne pas mystifier, précisément. Elles représentent l'antithèse même de la magie.

— Le quoi de la magie ?

— Le contraire de la magie.

— Ce n'est pas avec moi que vous le prouverez, dit Miss Pefko. (Le Dr Breed eut l'air un tout petit peu irrité.) En tout cas, dit-il, nous ne cherchons pas à mystifier. Accordez-nous au moins ça.

Le service de frappe

Debout sur son bureau dans l'antichambre directoriale, la secrétaire du Dr Breed suspendait au plafonnier un lampion de Noël en forme de cloche, plissé en accordéon.

— Écoutez, Naomi, s'écria le Dr Breed, nous n'avons pas eu d'accident fatal depuis six mois ! N'allez pas tout gâcher en tombant à bas de votre bureau.

Miss Naomi Faust était une vieille dame enjouée et desséchée. J'imagine qu'elle avait servi le Dr Breed toute sa vie, à lui et à elle.

— Je suis indestructible, dit-elle en riant. Et même si je tombais, les anges de Noël me rattraperaient.

— Il arrive qu'ils ratent leur coup, dit le Dr Breed.

Deux guirlandes de papier, plissées en accordéon elles aussi, pendaient du battant de la cloche. Miss Faust en tira une, qui se déploya avec un bruit de colle pour former une longue banderole sur laquelle était inscrit un message.

— Tenez, dit Miss Faust en tendant l'extrémité libre au Dr Breed, tirez à fond et punaisez le bout au tableau d'affichage.

Le Dr Breed obéit, en prenant du recul pour déchiffrer le message.

— Paix sur Terre ! lut-il à voix haute, du fond du cœur.

Miss Faust descendit de son bureau avec l'autre guirlande, qu'elle déploya. Celle-ci disait : « Aux hommes de bonne volonté. »

— Ma parole, dit le Dr Breed avec un petit gloussement, mais même Noël est lyophilisé maintenant ! C'est très gai, très gai.

— Et j'ai aussi pensé aux chocolats pour les employés du service de frappe. Vous êtes fier de moi, j'espère !

Le Dr Breed se toucha le front, consterné de sa distraction.

— Mon Dieu ! Ça m'était complètement sorti de l'esprit !

— Nous ne devons jamais l'oublier, dit Miss Faust. C'est devenu une tradition – le Dr Breed et ses chocolats pour le service de frappe. (Elle m'expliqua ce qu'était le service de frappe, situé au sous-sol du laboratoire.) Les employées y sont à la disposition de quiconque a accès à un dictaphone.

D'un bout à l'autre de l'année, dit-elle, ces filles écoutaient les voix sans visages des savants qui leur faisaient porter des disques de dictaphone par des estafettes. Une fois par an, elles sortaient de leur blockhaus pour aller chanter un hymne de Noël et recevoir leurs bouchées au chocolat du Dr Breed.

— Elles servent la science, elles aussi, témoigna le Dr Breed, même si elles n'y comprennent pas un traître mot. Que Dieu les bénisse, toutes tant qu'elles sont !

Ce qu'il y a de plus précieux sur terre

Une fois dans le bureau personnel du Dr Breed j'essayai de mettre mes idées en ordre afin d'obtenir une interview qui tienne debout. Je

découvris que ma santé mentale ne s'était pas améliorée. Et quand je commençai à poser au Dr Breed des questions sur le jour de la bombe, je m'aperçus que les centres de mon cerveau qui commandent les relations publiques avaient été intoxiqués par l'alcool et le poil de chat brûlé. Chaque question que je posais donnait à entendre que les créateurs de la bombe atomique avaient été les complices d'un meurtre crapuleux.

D'abord surpris, le Dr Breed se fâcha bientôt. Il prit ses distances et grommela :

— Je crois comprendre que vous n'aimez guère les scientifiques.

— Je ne dirai pas ça, monsieur.

— Le but de toutes vos questions semble être de me faire admettre que les scientifiques sont des gribouilles sans cœur ni conscience, indifférents au sort du reste de l'humanité, si tant est qu'ils fassent réellement partie de l'espèce humaine.

— Disons que c'est très exagéré.

— Pas plus exagéré que ce que vous allez mettre dans votre livre, apparemment. Je croyais que vous vous proposiez d'écrire une biographie honnête et objective de Felix Hoenikker – ce qui serait une des tâches les plus importantes que pourrait s'assigner un jeune auteur à notre époque. Mais non, vous arrivez ici avec des notions préconçues sur les savants fous. Où avez-vous déniché ces idées ? Dans les bandes dessinées ?

— Pour ne citer qu'une source, auprès du fils de Felix Hoenikker.

— Lequel ?

— Newton, dis-je (J'avais sur moi la lettre du petit Newt, et je la lui montrai.) Quelle taille a Newt, à propos ?

— Il n'est pas plus grand qu'un porte-parapluies, dit le Dr Breed, qui fronçait les sourcils en lisant la lettre de Newt.

— Les autres enfants sont normaux ?

— Mais oui ! Je suis désolé de vous décevoir, mais les scientifiques ont des enfants normaux comme tout le monde.

Je fis de mon mieux pour calmer le Dr Breed et le convaincre que je me proposais vraiment de broser un portrait fidèle du Dr Hoenikker.

— Je n'avais pas d'autre motif en venant ici que de noter exactement ce que vous me diriez au sujet du Dr Hoenikker. La lettre de Newt n'est qu'un commencement, et j'en pèserai les termes en regard de ce que vous m'apprendrez.

— J'en ai par-dessus la tête des gens qui comprennent de travers ce qu'est un savant et ce qu'il fait.

— Je ferai de mon mieux pour dissiper ce malentendu.

— La majorité de nos compatriotes ne comprend même pas ce qu'est la recherche pure.

— Je vous serais reconnaissant de me l'expliquer.

— Ce n'est pas chercher à réaliser un meilleur filtre à cigarette, ni un chiffon démaquillant plus doux ni une peinture d'ameublement qui dure plus longtemps. Quelle misère ! Tout le monde parle de recherche et il n'y a pratiquement personne dans ce pays qui s'y livre.

Quand les autres compagnies se vantent de leurs recherches, elles parlent en fait de techniciens industriels, de tâcherons en blouses blanches qui travaillent à partir de recettes de cuisine et dont le rêve est de doter le prochain modèle d'Oldsmobile d'un essuie-glace perfectionné.

— Tandis qu'ici... ?

— Ici, et dans un nombre scandaleusement restreint d'autres entreprises américaines, on paie des hommes pour accroître la connaissance pure, pour ne travailler que dans ce dessein.

— C'est très généreux de la part de la Compagnie générale des forges et fonderies.

— La générosité n'a rien à voir là-dedans. Les connaissances nouvelles sont ce qu'il y a de plus précieux sur terre. Plus nous disposons de vérités sur lesquelles travailler, plus nous nous enrichissons.

Si j'avais été bokononiste alors, cette déclaration m'aurait fait hurler.

Plus de boue

— Dois-je comprendre, demandai-je au Dr Breed, que dans ce laboratoire, on ne dit à personne ce qu'il doit faire ? Qu'on ne suggère même pas aux chercheurs une direction possible de travail ?

— Certains passent leur temps à suggérer ceci ou cela, mais il n'est pas dans la nature d'un spécialiste de la recherche pure de tenir compte des suggestions. Sa tête fourmille de projets qui lui sont propres, et nous ne voulons pas qu'il en soit autrement.

— A-t-on jamais essayé de suggérer des projets au Dr Hoenikker ?

— Bien entendu ! Des amiraux et des généraux, particulièrement. Ils le considéraient comme une espèce de magicien capable de rendre l'Amérique invincible rien qu'en remuant le petit doigt. Ils venaient ici soumettre toutes sortes de projets délirants – ils continuent à le faire, d'ailleurs. Le hic, c'est qu'en l'état actuel de nos connaissances, ces projets sont irréalisables. Les scientifiques du calibre du Dr Hoenikker sont précisément censés combler les petits vides. Je me souviens que peu de temps avant la mort de Felix, un général de Marines l'a harcelé pour qu'il trouve une solution au problème de la boue.

— De la boue ?

— Après avoir passé près de deux cents ans à patauger dans la boue, les Marines en ont eu assez, dit le Dr Breed. En tant que leur porte-parole, ce général a estimé qu'un progrès important serait accompli si les Marines n'avaient plus à se battre dans la boue.

— Qu'avait-il au juste derrière la tête ?

— L'absence de boue. Plus de boue.

— Je suppose, théoriserai-je, que ce serait possible en faisant intervenir des montagnes d'un produit chimique quelconque ou des tonnes de machines appropriées...

— Ce que le général avait en tête, c'était une petite capsule ou une petite machine. Non seulement les Marines en avaient assez de la boue, ils en avaient également assez de transporter des charges encombrantes. Ils voulaient quelque chose de petit. Pour changer.

— Qu'a dit le Dr Hoenikker ?

— À sa façon... ludique – et il était toujours ludique.

— Felix a émis l'hypothèse d'un simple grain de quelque chose, même microscopique, qui pourrait rendre d'infinies étendues de gadoue, de marais, de marécages, de torrents, de mares, de sables mouvants et de fondrières aussi solides que ce bureau.

Le Dr Breed frappa fortement le bureau de son vieux poing moucheté de petites taches rondes. Le bureau, en forme de haricot, était en acier vert d'eau. Un seul Marine pourrait porter une quantité suffisante de cette matière pour dégager une division blindée enlisée dans les marais de Floride. Selon Felix, il suffirait pour cela d'un seul soldat portant le produit sous l'ongle de son petit doigt.

— C'est impossible.

— C'est ce que vous diriez, ce que je dirais, ce que tout le monde, pratiquement, dirait. Pour Felix, qui considérait le problème comme un jeu, c'était tout à fait possible. Le miracle avec Felix – et j'espère sincèrement que vous mettrez ça quelque part dans votre livre – c'est qu'il abordait les vieux problèmes comme s'ils étaient tout nouveaux.

— J'ai un peu l'impression d'être Francine Pefko et les employées du service de frappe réunies, dis-je. Le Dr Hoenikker ne serait jamais parvenu à m'expliquer comment une particule logée sous un ongle pourrait rendre un marais aussi solide que votre bureau.

— Je vous ai dit que Felix expliquait très bien...

— Tout de même...

— Il a bien su me l'expliquer, dit le Dr Breed, et je suis certain de pouvoir vous l'expliquer à mon tour. Le problème est le suivant : comment tirer les Marines de la boue. D'accord ?

— D'accord.

— Parfait, dit le Dr Breed. Suivez-moi attentivement. Allons-y !

La glace-9

— Il existe plusieurs façons, me dit le Dr Breed, selon lesquelles certains liquides peuvent se cristalliser – peuvent geler – plusieurs façons selon lesquelles leurs atomes peuvent s'empiler et s'enclencher suivant une disposition ordonnée et rigide.

Et cet homme aux mains tachetées de marques de vieillesse m'invita à songer aux différentes façons dont on peut entasser des boulets de canon dans une cour d'honneur, des oranges dans une caisse.

— Il en va de même pour les atomes des cristaux ; et deux différents cristaux de la même substance peuvent avoir des propriétés physiques très différentes.

Il me parla d'une usine qui avait cultivé de gros cristaux de tartrate d'éthylène diamine. Ces cristaux, dit-il, étaient utilisés pour certaines opérations de fabrication. Mais un beau jour, on s'était aperçu que les cristaux cultivés par l'usine ne jouissaient plus des propriétés voulues. Les atomes avaient commencé à s'empiler et à s'imbriquer – à geler d'une façon différente. Le liquide qui se cristallisait, lui, n'avait pas changé, mais les cristaux qu'il formait étaient devenus, en ce qui concernait leurs applications industrielles, de la crotte de bique pure et simple.

Comment cela s'était-il produit ? Mystère. Mais le responsable théorique était ce que le Dr Breed appelait un « germe ». Il entendait par là un minuscule grain de la structure cristalline non désirée. Ce germe, venu Dieu sait d'où, avait appris aux atomes une nouvelle façon de s'empiler, de s'imbriquer, de geler.

— Revenons maintenant aux boulets de canon dans la cour d'honneur et aux oranges dans la caisse, dit-il. (Et il m'aïda à voir comment la structure des couches inférieures de boulets et d'oranges déterminait la façon selon laquelle chaque couche suivante allait s'empiler et s'imbriquer.) La couche du bas est le germe qui détermine le comportement de tous les boulets, de toutes les oranges à venir, même si leur nombre est infini.

« Supposez maintenant, gloussa Breed, qui commençait à prendre plaisir à son exposé, supposez qu'il existe plusieurs façons possibles pour l'eau de se cristalliser, de geler. Supposez que la sorte de glace sur laquelle nous patinons, que nous mettons dans nos apéritifs – ce que nous pourrions appeler la *glace-1* – ne représente qu'un type de glace parmi plusieurs autres. Supposez que sur terre, l'eau ne gèle toujours sous forme de *glace-1* que parce qu'il n'existe pas de germe pour lui apprendre à former de la *glace-2*, de la *glace-3*, de la *glace-4*... Et supposez, ajouta-t-il en martelant de nouveau son bureau de sa main de vieillard, qu'il existe une forme, que nous appellerons la

glace-9 – un cristal aussi dur que ce bureau – possédant un point de fusion de, disons, 37°C, ou mieux encore, 55°C...»

— Continuez, dis-je, je vous suis toujours.

Le Dr Breed fut interrompu par des chuchotements en provenance du bureau de Miss Faust, des chuchotements bruyants et de mauvais augure. C'étaient les employés du service de frappe qui murmuraient entre elles.

Elles se préparaient à chanter dans l'antichambre directoriale. Et elles chantèrent, juste comme nous apparaissions dans l'embrasure de la porte, le Dr Breed et moi. Elles étaient bien une centaine, et chacune s'était déguisée en choriste au moyen d'un col en papier machine 87 g fermé par un trombone. Elles chantèrent admirablement.

Surpris, je me laissai émouvoir avec sensiblerie. Je suis toujours bouleversé par ce trésor rarement sollicité : la suavité avec laquelle chantent la plupart des jeunes filles.

Elles chantèrent *Ô Bethléem*, et je n'oublierai pas de sitôt leur interprétation de ces deux vers :

Les espoirs et les craintes de toujours
Sont ici avec nous en ce jour.

En avant, les Marines !

Lorsque, avec l'aide de Miss Faust, le vieux savant eut distribué les chocolats de Noël aux dactylos, nous retournâmes dans son bureau.

— Où en étions-nous ? fit-il une fois installé. Ah oui ! (Et le vieillard me demanda d'imaginer avec lui une unité de Marines immobilisée dans quelque marécage perdu.) Tout est embourbé, se plaignit-il. Camions, tanks, obusiers, tout s'enfonce dans la boue parmi les miasmes pestilentiels.

Il leva un doigt et cligna un œil.

— Mais supposez, jeune homme, qu'un seul Marine ait sur lui une minuscule capsule contenant un germe de *glace-9* qui permettrait aux atomes de l'eau de s'empiler et de s'imbriquer, de geler d'une autre façon. Si ce Marine jetait ce germe dans la première flaque venue... ?

— La flaque gèlerait ? devinai-je.

— Et toute la gadoue autour de cette flaque ?

— Elle gèlerait ?

— Et toutes les flaques dans la gadoue gelée ?

— Elles gèleraient ?

— Et les mares et les ruisseaux dans la gadoue gelée ?

— Ils gèleraient ?

— *Et comment !* s'écria-t-il. Les United States Marines s'arracheraient au marais, et en avant, marche !

Représentant de la presse à sensation

— Ça existe vraiment, ce truc ? demandai-je.

— Non, non, non, non, dit le Dr Breed, perdant de nouveau patience. Si je vous ai dit tout cela, c'est uniquement afin de vous donner un aperçu de la façon extraordinairement neuve qu'avait généralement Felix d'aborder un vieux problème. Ce que je viens de vous raconter, c'est ce qu'il a dit au général de Marines venu le harceler au sujet de la boue. Felix déjeunait toujours seul à la cantine. Nous avions tous pour règle de ne jamais nous asseoir à sa table, afin de ne pas interrompre le cours de ses réflexions. Mais ce général de Marines s'est imposé sans façon, a approché une chaise et a commencé à parler de ses problèmes de boue. Je viens seulement de vous répéter ce que Felix lui a répondu sur le coup.

— Ça... ça n'existe donc vraiment pas ?

— Je viens de vous dire que ça n'existe pas ! s'écria le Dr Breed avec humeur. Felix est mort peu de temps après ! Et si vous aviez écouté ce que j'ai essayé de vous expliquer à propos des chercheurs purs, vous ne poseriez pas une telle question ! Les spécialistes de la recherche pure travaillent à ce qui les fascine, et non à ce qui fascine les autres.

— Je ne puis m'empêcher de penser à ce marais...

— Cessez d'y penser, vous dis-je ! Ce marais était un exemple, et j'en ai fini avec lui.

— Si les ruisseaux qui courent à travers le marais gelaient et devenaient de la *glace-9*, qu'advviendrait-il des rivières et des lacs dans lesquels ils se jettent ?

— Ils gèleraient. Mais la *glace-9* n'existe pas.

— Et les océans dans lesquels se jettent les fleuves gelés ?

— Ils gèleraient, bien sûr ! jeta-t-il sèchement. Je suppose que vous allez vous précipiter pour lancer sur le marché un article sensationnel sur la *glace-9*. Je vous le répète, la *glace-9* n'existe pas !

— Et les sources qui alimentent les lacs et les ruisseaux gelés ? Et toutes les nappes souterraines d'où proviennent ces sources ?

— Tout gèlerait, bon Dieu ! s'écria-t-il. Mais si j'avais su que vous étiez un représentant de la presse à sensation, ajouta-t-il en se levant majestueusement, je n'aurais pas perdu une minute de mon temps avec vous !

— Et la pluie ?

— En tombant, elle se transformerait en petits grêlons de *glace-9* – et ce serait la fin du monde ! C'est également la fin de cet entretien ! Au revoir !

Sa dernière fournée

Le Dr Breed se trompait au moins sur un point : la *glace-9* existait bel et bien. Et la *glace-9* se trouvait sur terre.

La *glace-9* était le dernier cadeau offert à l'humanité par Felix Hoenikker avant sa légitime expiation.

Il l'avait fabriquée à l'insu de tous.

Il l'avait fabriquée sans laisser derrière lui aucun document témoignant de ses travaux.

Certes, cette création avait exigé un matériel complexe, mais ce matériel existait déjà au laboratoire de recherche. Le Dr Hoenikker n'avait eu qu'à solliciter des collègues, emprunter çà et là, séduire et importuner dans un esprit de voisinage. Et puis un beau jour, il avait, si l'on peut dire, démoulé sa dernière fournée.

Il avait fabriqué un cristal de *glace-9*, d'un blanc bleuté, dont le point de fusion était 45,7°C.

Felix Hoenikker avait mis le cristal dans un petit flacon et avait glissé celui-ci dans sa poche. Après quoi il s'était rendu à sa villa du cap Cod avec ses trois enfants dans l'intention d'y fêter Noël.

Angela avait alors trente-quatre ans, Frank en avait vingt-quatre, le petit Newton dix-huit.

Leur père était mort la veille de Noël. Il n'avait parlé de la *glace-9* qu'à ses enfants.

Ceux-ci s'étaient partagé la *glace-9*.

Définition du wampeter

Ce qui m'amène au concept bokononiste de *wampeter*.

Le *wampeter* est le pivot d'un *karass*. Tout comme il n'est pas de roue sans moyeu, nous dit Bokonon, il n'existe pas de *karass* sans *wampeter*.

Le *wampeter* peut être n'importe quoi : un arbre, une pierre, un animal, une idée, un livre, une mélodie, le Saint-Graal. Quelle que soit sa nature, les membres d'un *karass* gravitent autour de lui dans le majestueux chaos d'une nébuleuse spirale. Bien entendu, les

révolutions décrites par les membres d'un *karass* autour de leur *wampeter* commun sont des orbites spirituelles. Ce sont des âmes, non des corps, qui gravitent. Bokonon ne nous invite-t-il pas à chanter :

Tournons, tournons, tournons, tournons,
Ailes d'étain et pieds de plomb... ?

Et Bokonon nous dit qu'un *wampeter* en chasse un autre.

En vérité, à tout moment, un *karass* possède deux *wampeters*, dont l'un croît en importance tandis que l'autre est sur son déclin.

Et je suis presque certain que tandis que je m'entretenais avec le Dr Breed à Ilium, le *wampeter* qui, dans mon *Karass*, arrivait à épanouissement, n'était autre que cette forme cristalline de l'eau, cette gemme bleuâtre, ce germe funeste qui avait nom : *glace-9*.

Tandis que je parlais avec le Dr Breed à Ilium, Angela, Franklin et Newton Hoenikker avaient en leur possession des germes de *glace-9*, autant de gouttes, si j'ose dire, de la semence paternelle.

Ce qu'il allait advenir de ces trois gouttes de semence était, j'en suis convaincu, d'une importance capitale pour mon *karass*.

Le rôle principal

Mais assez parlé pour l'instant du *wampeter* de mon *karass*.

À l'issue de mon désagréable entretien avec le Dr Breed au laboratoire de la Compagnie générale des forges et fonderies, je fus remis aux mains de Miss Faust. Elle avait ordre de me raccompagner jusqu'à la porte de sortie de l'immeuble, mais j'obtins toutefois d'elle qu'elle me montre auparavant le laboratoire de feu le Dr Hoenikker.

En chemin, je lui demandai si elle avait bien connu le Dr Hoenikker. Elle me fit une réponse franche et intéressante, qu'elle accompagna d'un sourire piquant.

— À mon avis, on ne pouvait pas le connaître, me dit cette aimable vieille dame. Comment dire... ? En général, quand on dit qu'on connaît très bien quelqu'un, ou un petit peu, on fait allusion à des secrets que cette personne vous a confiés ou non, à des confidences intimes, des histoires de famille ou d'amour. Il y avait bien des secrets de ce genre dans la vie du Dr Hoenikker comme dans celle de tout un chacun, mais ils ne jouaient pas le rôle principal.

— Qu'est-ce donc qui jouait le rôle principal ? lui demandai-je.

— Le Dr Breed dit volontiers que c'était la vérité qui importait pour le Dr Hoenikker.

— Vous n'avez pas l'air d'être d'accord.

— Je ne sais pas si je suis d'accord ou non. Ce qu'il y a, c'est que j'ai du mal à comprendre comment la vérité, à elle seule, pourrait suffire à quelqu'un.

Miss Faust était mûre pour le bokononisme.

Qu'est-ce que Dieu ?

— Avez-vous jamais parlé avec le Dr Hoenikker ? demandai-je à Miss Faust.

— Bien sûr ! À maintes reprises.

— Avez-vous gardé le souvenir particulier d'une conversation parmi d'autres ?

— Oui. Une fois, il m'a mise au défi de lui dire quelque chose qui soit absolument vrai. Alors, je lui ai dit : « Dieu est amour. »

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a dit : « Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'amour ? »

— Hum !

— Mais quoi qu'ait pu dire le Dr Hoenikker, ajouta Miss Faust, Dieu est vraiment amour, vous savez.

Les Martiens

La pièce qui avait servi de laboratoire au Dr Hoenikker se trouvait au cinquième étage, le dernier de l'immeuble.

L'embrasure de la porte était barrée d'un cordon pourpre. Au mur, une plaque de cuivre expliquait pourquoi cette pièce était sacrée :

LE Dr FELIX HOENIKKER, PRIX NOBEL DE
PHYSIQUE.

A PASSE ICI LES VINGT-SEPT DERNIERES
ANNEES DE SA VIE.

« OÙ IL SE TROUVAIT, LA ETAIT LA FRONTIERE DU SAVOIR. »
L'IMPORTANCE DE CET HOMME
DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITE
EST INESTIMABLE.

Miss Faust s'offrit à baisser le cordon afin que je puisse entrer et frayer plus intimement avec les éventuels fantômes enfermés là.

J'acceptai.

Le labo est tel qu'il l'a laissé, dit-elle, si ce n'est qu'une des paillasses était encombrée d'élastiques.

— D'élastiques ?

— Oui. J'ignore à quoi ils servaient. Comme j'ignore à quoi servait tout ce fatras.

Le savant avait laissé son labo dans l'état d'un capharnaüm. Mon attention fut d'emblée attirée par la quantité de petits joujoux qui traînaient un peu partout.

Je remarquai un cerf-volant de papier à l'armature brisée ; un gyroscope, ficelle enroulée, prêt à vrombir et à trouver son équilibre ; une toupie ; un aquarium contenant un château et deux tortues d'eau douce.

— Il adorait les jouets à deux sous, dit Miss Faust.

— Ça m'en a tout l'air.

— Il a réalisé quelques-unes de ses plus célèbres expériences avec un matériel ayant coûté moins d'un dollar.

— Il n'y a pas de petites économies.

On remarquait aussi, bien sûr, de nombreux appareils classiques de laboratoire, mais ils avaient l'air de ternes accessoires à côté de la camelote colorée des jouets.

— Je ne crois pas qu'il ait jamais répondu à une lettre, murmura rêveusement Miss Faust. Quand on voulait une réponse, il fallait lui téléphoner ou venir le voir.

Sur le bureau, une photo encadrée me tournait le dos.

— Sa femme ? hasardai-je.

— Non.

— Un de ses enfants ?

— Non.

— Lui-même ?

— Non.

Je me décidai à regarder. La photo représentait un humble petit monument aux morts devant la cour d'honneur d'une mairie rurale. Une partie du monument égrenait les noms des villageois morts au cours de diverses guerres et, croyant que cette plaque constituait la raison d'être de la photo, je m'attendais à demi à y trouver le nom d'un Hoenikker. Il n'y en avait pas.

— C'était une de ses manies, dit Miss Faust.

— Quoi donc ?

— Photographier les piles de boulets de canon dans les cours d'honneur. Il semble que sur cette photo, ils s'empilent de façon tout à fait insolite.

— Ah !

— Il était lui-même insolite.

— Je veux bien le croire.

— Il est possible que dans un million d'années, tout le monde soit aussi intelligent que lui, et qu'on voie les choses à sa façon. Mais

comparé à l'homme moyen d'aujourd'hui, il était aussi différent qu'un visiteur venu de Mars.

— Peut-être était-il vraiment un Martien, suggérai-je.

— Ce qui expliquerait bien des choses au sujet de ses trois étranges enfants.

Incassable

Tandis que nous attendions un ascenseur pour redescendre, Miss Faust exprima l'espoir que nous n'ayons pas la cabine n°5. Avant que j'aie pu lui demander s'il s'agissait là d'un vœu raisonnable, la cabine n°5 arriva.

Son liftier était un très vieux petit Noir du nom de Lyman Enders Knowles. Knowles était fou, j'en suis presque certain, d'une folie agressive : chaque fois qu'il estimait avoir marqué un point dans la conversation, il s'attrapait par le derrière en s'écriant : « Oui, oui ! »

— Salut, petites têtes de nénuphars et de roues à aubes ! Frères anthropoïdes, salut ! nous lança-t-il à Miss Faust et à moi.

— Rez-de-chaussée, dit fraîchement Miss Faust.

Pour fermer la porte et nous faire descendre, Knowles n'avait qu'à appuyer sur un bouton, mais il n'était pas encore disposé à le faire. Pas avant des années, peut-être.

— Un type m'a dit que ces ascenseurs-là, c'était de l'architecture Inca, annonça-t-il. J'en avais jamais rien su. Alors je lui ai demandé : « Et moi, qu'est-ce que je suis dans l'affaire : un Incassable ? » Oui, oui ! Et pendant qu'il digérait ça, je lui ai balancé une question qui l'a forcé à se creuser encore un peu plus la cervelle ! Oui, oui !

— Est-ce que nous pouvons descendre, monsieur Knowles ? supplia Miss Faust.

— Je lui ai dit, poursuivit Knowles, ici, c'est un laboratoire de recherche. Re-chercher, ça veut bien dire chercher de nouveau, non ? Ça veut dire qu'ils cherchent de nouveau un truc qu'ils ont perdu, qui a réussi à disparaître et qu'il faut qu'ils retrouvent. Pourquoi ont-ils construit un immeuble comme celui-ci, avec des ascenseurs incassables et tout le bataclan, pourquoi y ont-ils installé tous ces cinglés ? Qu'est-ce qu'on a perdu, et qui est responsable ? Oui, oui !

— C'est très intéressant, soupira Miss Faust. Maintenant, pouvons-nous descendre ?

— C'est la seule direction possible, aboya Knowles. On est au dernier étage. Vous me demanderiez d'aller plus haut que je ne pourrais pas, même pour vous faire plaisir. Oui, oui !

— Donc, descendons, dit Miss Faust.

- Dans un instant. Monsieur est allé rendre hommage au Dr Hoenikker ?
- Oui, fis-je. Vous le connaissiez ?
- *Intimement*, dit-il. Vous savez ce que j'ai dit quand il est mort ?
- Non.
- J'ai dit : « Le Dr Hoenikker, il est pas mort. »
- Ah oui ?
- Il est entré dans une nouvelle dimension, c'est tout. Oui, oui ! Il appuya sur un bouton et nous descendîmes.
- Avez-vous connu les enfants Hoenikker ? lui demandai-je.
- Des morveux pleins de morve, dit-il. Oui, oui !

Les chers absents

Il y avait une dernière chose que je voulais faire à Ilium : prendre une photo de la tombe du savant. Je retournai donc à l'hôtel. Sandra n'était plus dans ma chambre. Je pris mon appareil de photo et sautai dans un taxi.

Il tombait toujours une neige mouillée, grise et acide. Je songeai qu'avec un temps pareil, la tombe du vieux ferait une bonne photo, qui pourrait peut-être même illustrer la jaquette de mon livre.

À l'entrée du cimetière, le gardien m'expliqua comment trouver la concession Hoenikker.

— Vous ne pouvez pas la rater. C'est le plus grand monument de tout le cimetière.

Il n'avait pas menti. C'était une stèle, un phallus d'albâtre de six mètres de haut sur un mètre de diamètre. Elle était gaufrée de neige fondue.

— Grand Dieu ! m'exclamai-je en riant comme je descendais de taxi avec mon appareil. Voilà qui me semble assez bien choisi pour célébrer la mémoire du père de la bombe atomique !

Je demandai au chauffeur s'il voulait bien poser à côté du monument pour donner une idée de l'échelle. Puis je lui demandai de balayer de la main un peu de neige afin qu'on puisse voir le nom du défunt.

Ce qu'il fit.

Et Dieu m'est témoin que nous vîmes apparaître sur la colonne, en lettres de quinze centimètres, l'inscription suivante :

MÈRE

Tu n'es qu'assoupie

— Mère ? fit le chauffeur, incrédule.

Je dégageai plus de neige et découvris ce poème :

Maman, maman, c'est tous les jours
Que nous prions pour ton amour.

Angela Hoenikker

Et sous ce poème s'en trouvait un autre :

Tu n'es pas morte, maman,
Tu n'es qu'assoupie.
Ici faisons le serment
De sécher nos larmes.

Franklin Hoenikker

Et plus bas encore, incrusté dans la colonne, un carré de ciment portait l'empreinte d'une main de bébé. Sous l'empreinte, on lisait :

Baby Newt

— Si ça, c'est la mère, dit le chauffeur, qu'est-ce qu'ils ont dû ériger sur leur père !

En quelques mots obscènes, il décrivit le monument qui, selon lui, s'imposait.

Nous trouvâmes le père non loin de là. Son monument – tel qu'il l'avait, je devais l'apprendre plus tard, spécifié dans son testament – était un cube de marbre de quarante centimètres de côté.

« PERE », y lisait-on.

Un autre Breed

Comme nous quitions le cimetière, le chauffeur de taxi s'inquiéta de l'état de la tombe de sa propre mère. Il me demanda si cela m'ennuierait qu'il fasse un petit détour pour la voir.

C'était une petite pierre attendrissante – mais là n'est pas la question. Le chauffeur me demanda ensuite si je verrais un inconvénient à ce qu'il fasse un autre bref détour, pour s'arrêter cette fois chez un marchand de monuments funéraires juste en face du cimetière.

N'étant pas bokononiste alors, j'acquiesçai avec quelque humeur.

Bokononiste, j'eusse envisagé allègrement d'aller n'importe où à la suggestion de n'importe qui. Ainsi que le dit Bokonon : « Les propositions de voyages singulières sont des leçons de danse données par Dieu. »

L'établissement funéraire était à l'enseigne d'Avram Breed et Fils. Tandis que mon chauffeur parlait avec le vendeur, j'errai parmi les monuments – des monuments vierges ne marquant encore la mémoire d'aucun événement.

Dans la salle d'exposition, je découvris ce qui devait être une petite plaisanterie de gens du métier : un ange de pierre était surmonté d'une touffe de gui tandis que des branches de cèdre s'amoncelaient sur son piédestal et qu'un collier d'ampoules d'arbre de Noël lui pendait au cou.

— Combien ? demandai-je au vendeur.

— Pas à vendre. Cet ange est centenaire. C'est mon arrière-grand-père, Avram Breed, qui l'a sculpté.

— Votre maison est donc si ancienne ?

— Oui.

— Et vous êtes vous-même de la famille ?

— La quatrième génération de Breed dans cette maison.

— Seriez-vous par hasard apparenté au Dr Asa Breed, le directeur du laboratoire de recherche ?

— C'est mon frère.

Il me dit s'appeler Marvin Breed.

— Le monde est petit, dis-je.

— Quand on le fourre dans un cimetière, oui.

Marvin Breed était gras et vulgaire, malin et sentimental.

Les deniers de la dynamite

— Je sors à l'instant du bureau de votre frère. Je suis écrivain et je l'ai interviewé au sujet du Dr Hoenikker, dis-je à Marvin Breed.

— Quel salaud, celui-là ! Pas mon frère, Hoenikker.

— C'est vous qui lui avez vendu le monument de sa femme ?

— À ses gosses, je l'ai vendu. Il n'a rien à voir là-dedans. Il ne s'est jamais soucié d'ériger un monument sur sa tombe. Et puis, un an ou plus après la mort de leur mère, les trois enfants Hoenikker sont venus ici. La grande asperge, le garçon et le tout-petit. Ils voulaient le plus grand monument possible, sans regarder à la dépense, et les deux aînés avaient apporté des poèmes écrits par eux. Ils voulaient les faire graver dans la pierre.

« Vous pouvez rigoler de cette pierre tombale si ça vous chante, continua Marvin Breed, mais ces enfants en ont retiré plus de consolation que de tout ce qu'on peut imaginer. Ils venaient la regarder je ne sais combien de fois par an et ils y déposaient des fleurs. »

— Elle a dû coûter très cher.

— C'est l'argent du prix Nobel qui l'a payée, comme leur villa du cap Cod.

— Les deniers de la dynamite, dis-je en m'émerveillant à la pensée de la violence de la dynamite et du repos absolu d'une pierre tombale et d'une villa au bord de la mer.

— Quoi ?

— Nobel est l'inventeur de la dynamite.

— Il faut de tout pour faire un monde...

Si j'avais été bokononiste alors, j'aurais murmuré : « Ça tourne, ça tourne, ça tourne », en méditant sur la suite miraculeusement complexe d'événements qui avait acheminé l'argent de la dynamite jusqu'à cette entreprise de monuments funéraires.

« Ça tourne, ça tourne, ça tourne », est ce que nous disons tout bas, nous autres bokononistes, chaque fois que nous songeons à quel point le mécanisme de la vie est complexe et imprévisible.

Mais en tant que chrétien, je ne sus dire que :

— C'est drôle, la vie, parfois.

— Et d'autres fois, ça ne l'est pas, répondit Marvin Breed.

Un ingrat

Je demandai à Marvin Breed s'il avait connu Emily Hoenikker, la femme de Felix, la mère d'Angela, de Frank et de Newt, la femme qui gisait sous la monstrueuse colonne.

— Si je l'ai connue ? fit-il d'une voix soudain tragique. Vous me demandez, monsieur, si je l'ai connue ? Et comment, que j'ai connu Emily ! Nous étions ensemble au lycée d'Ilium. Elle et moi, on était coprésidents du comité des couleurs de classe. Son père tenait le magasin de musique de la ville. Elle savait jouer de tous les instruments imaginables. J'étais tellement amoureux d'elle que j'ai laissé tomber le football pour essayer de jouer du violon. Et voilà que mon grand frère, Asa, revient du Massachusetts Institute of Technology pour les vacances de Pâques et que je suis assez bête pour le présenter à ma petite amie. (Marvin Breed fit claquer ses doigts.) Il me l'a fauchée en un clin d'œil. J'ai pris mon violon à soixante-quinze dollars, je l'ai réduit en miettes contre une des grosses boules de cuivre de mon lit, je suis allé chez le fleuriste acheter une de ces bottes dans lesquelles on couche une douzaine de roses, j'y ai fourré les débris du crinclin, et je lui ai fait porter le tout par Interflora.

— Elle était jolie ?

— Si elle était jolie ! fit-il en écho. Écoutez, monsieur, le premier ange que je verrai, si Dieu juge bon de m'en montrer un, ce seront ses ailes, et non son visage, qui me couperont le souffle. J'ai déjà vu le plus joli visage qui puisse jamais exister. Il n'y avait pas un seul homme dans tout le comté d'Ilium qui ne soit amoureux d'elle, ouvertement ou secrètement. Elle n'aurait eu qu'à lever le petit doigt. (Il cracha sur son propre sol.) Et il a fallu qu'elle aille épouser cette espèce de petit Fridolin pourri ! Elle était fiancée à mon frère quand ce petit hypocrite est arrivé ici. (De nouveau, Marvin Breed fit claquer ses doigts.) Il l'a fauchée à mon grand frère en un clin d'œil.

« J'imagine qu'on se rend coupable de haute trahison, ou qu'on se montre ingrat, ignorant, arriéré ou anti-intellectuel si l'on traite d'espèce de pourri un mort aussi illustre que Felix Hoenikker. Je sais bien qu'il était réputé inoffensif, doux et rêveur, qu'il n'aurait pas fait de mal à une mouche, qu'il se moquait de l'argent, de la puissance, des beaux vêtements, des automobiles et de tout le reste, bref, qu'il n'était pas comme nous, qu'il était meilleur que nous tous, et si innocent qu'il aurait pu être Jésus – le truc du Fils de Dieu mis à part... »

Marvin Breed ne jugea pas nécessaire d'aller au bout de sa pensée. Je dus lui demander de le faire.

— Mais ? dit-il. Mais quoi ? (Il alla à une vitrine qui donnait sur l'entrée du cimetière.) Mais quoi, dit-il tout bas à l'intention du portail, de la neige fondue et de la stèle Hoenikker qu'on apercevait vaguement.

« Mais jusqu'à quel point, bon Dieu, dit-il, un homme qui a participé à la fabrication d'un truc comme la bombe atomique peut-il être innocent ? » Et comment peut-on vanter les facultés d'un homme qui n'a pas su lever le petit doigt quand la meilleure, la plus belle des femmes, sa propre femme, se mourait faute d'amour et de compréhension... ? (Il frissonna.) Je me demande parfois s'il n'était pas mort à sa naissance. Je n'ai jamais rencontré un homme s'intéressant moins aux vivants. Et si ce monde tourne si mal, je me dis parfois que c'est parce qu'il y a en haut lieu trop d'hommes qui sont morts et froids comme marbre.

Vin-dit

C'est là, dans cette salle d'exposition de monuments funéraires, que j'eus mon premier *vin-dit*, terme bokononiste signifiant une poussée soudaine et très personnelle en direction de Dieu tout-puissant, vers la certitude, en ce qui me concernait, que Dieu tout-puissant savait en fin de compte tout de moi et qu'il nourrissait pour moi des projets très précis.

Ce *vin-dit* avait trait au petit ange de pierre qui se trouvait sous la touffe de gui. Le chauffeur de taxi s'était mis en tête qu'il lui fallait à tout prix cet ange pour la tombe de sa mère. Planté devant l'ange, il avait les larmes aux yeux.

Marvin Breed, lui, ayant dit ce qu'il pensait de Felix Hoenikker, regardait toujours par la vitrine l'entrée du cimetière.

— Ce petit Fridolin pourri était peut-être un saint des temps modernes, ajouta-t-il, mais enfin, nom de Dieu, il n'en a jamais fait qu'à sa tête et il a toujours eu tout ce qu'il voulait... La musique.

— Pardon ? fis-je.

— C'est pour ça qu'elle l'a épousé. Elle disait qu'il avait l'esprit branché sur la plus grande musique de l'univers, la musique des sphères. (Il se gratta la tête.) Mes fesses.

Puis, le portail du cimetière lui rappela la dernière fois qu'il avait vu Frank Hoenikker, l'as du modèle réduit, le bourreau d'insectes.

— Frank, dit-il.

— Quoi, Frank ?

— La dernière fois que je l'ai vu, ce pauvre gosse, il sortait du cimetière, là. Il était bizarre, ce gosse. Les funérailles de son père n'étaient pas encore terminées. Le vieux n'était même pas sous terre que Frank sortait par le portail que vous voyez là. Il a fait signe du pouce à la première voiture qui passait. Une Pontiac neuve immatriculée en Floride. Elle a stoppé. Frank est monté, et personne

ne l'a jamais revu à Ilium.

— On m'a dit que la police le recherche.

— Il s'agit d'un accident, d'un coup du hasard. Frank n'a jamais enfreint la loi. Il n'avait pas ce genre de courage-là. La seule chose qu'il savait faire, c'était construire des modèles réduits. Le seul boulot qu'il ait su garder, c'était au Jack's Model Shop : il vendait des modèles réduits, il en fabriquait et il conseillait les clients bricoleurs. Quand il a mis les voiles pour la Floride, il a trouvé du travail dans une boutique de modèles réduits à Sarasota. Manque de pot, la boutique n'était qu'une façade pour un gang qui volait des Cadillac et les amenait directement à bord des vieilles péniches de débarquement en partance pour Cuba. C'est ainsi que Frank s'est trouvé mêlé à tout ça. À mon avis, si les flics ne l'ont pas retrouvé, c'est qu'il est mort. Il en avait trop entendu tout en fixant des tourelles de cuirassé avec de la colle cellulosique.

— Et Newt, savez-vous où il est maintenant ?

— Chez sa sœur, j'imagine, à Indianapolis. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, c'est quand il s'est amouraché de cette naine russe et qu'il s'est fait coller à son C.P.E.M., à Cornell. Vous voyez ça d'ici, un nain qui veut être médecin ? Et ce n'est pas tout. Il y a aussi dans cette malheureuse famille une grande gigue d'un mètre quatre-vingts et quelque. Et ce grand homme, ce cerveau célèbre a retiré sa fille du lycée à l'âge de quinze ans afin de pouvoir continuer à se faire dorloter par une femme. La pauvre n'avait plus que sa clarinette, souvenir de l'orchestre du lycée, la Fanfare des Cent.

« Après qu'elle eut quitté le lycée, poursuivit Breed, plus personne ne l'a invitée. Elle n'avait pas d'amis et son père n'a jamais eu l'idée de lui donner de l'argent de poche pour sortir. Vous savez ce qu'elle faisait ? »

— Non.

— Chaque fois qu'elle le pouvait, elle s'enfermait le soir dans sa chambre et elle passait des disques qu'elle accompagnait à la clarinette. En ce qui me concerne, le miracle du siècle, c'est que cette femme ait fini par dénicher un mari.

— Combien voulez-vous pour cet ange ? demanda le chauffeur de taxi.

— Je vous ai dit qu'il n'est pas à vendre.

— On ne doit plus trouver personne capable de faire ce genre de sculpture de nos jours, dis-je.

— J'ai un neveu qui peut le faire, dit Breed. Le fils d'Asa. Il se destinait à devenir un grand chercheur, mais quand ils ont lancé la bombe sur Hiroshima, il s'est saoulé et il est venu me trouver en me disant qu'il voulait se faire tailleur de pierre.

— Il travaille ici maintenant ?

— Non, il est sculpteur à Rome.

— Si on vous en offrait un très bon prix, demanda le chauffeur, vous accepteriez, non ?

— Ça dépend. Il faudrait vraiment une somme très importante.

— Où pourrait-on graver le nom sur une sculpture comme ça ? demanda le chauffeur.

— Il y a déjà un nom dessus, sur le piédestal.

On ne pouvait voir le nom à cause des branchages posés contre le piédestal.

— On n'est jamais venu la chercher ? demandai-je, curieux.

— On n'est même jamais venu la payer. Voici l'histoire : c'est un immigrant allemand qui allait vers l'Ouest avec sa femme, et celle-ci est morte ici, à Ilium, de la petite vérole. Alors il a commandé cet ange pour mettre sur sa tombe, et il a montré à mon arrière-grand-père qu'il avait de quoi le payer. Mais il s'est fait dévaliser par un type qui lui a pratiquement pris jusqu'à son dernier sou. Tout ce qui lui restait ici-bas, c'était un peu de terre qu'il avait achetée dans l'Indiana et qu'il n'avait jamais vue. Alors il est parti en disant qu'il reviendrait payer l'ange.

— Et il n'est jamais revenu ?

— Non. (Marvin Breed poussa du pied quelques branchages afin qu'on puisse voir les lettres sculptées en relief sur le piédestal. Elles composaient un nom de famille.) Un nom à coucher dehors, dit Breed. Si cet immigrant a eu des descendants, j'imagine qu'ils ont américanisé leur nom. À l'heure qu'il est, ils se font probablement appeler Jones, Black ou Thompson.

— Là, vous faites erreur, murmurai-je.

La pièce où j'étais sembla basculer. Murs, plafond, sol se transformèrent momentanément en un grand nombre de bouches de tunnel, des tunnels menant dans toutes les directions à travers le temps. J'eus la vision bokononiste de l'unité derrière chaque seconde vécue par l'humanité errante, hommes, femmes et enfants.

— Là, vous faites erreur, dis-je quand la vision s'évanouit.

— Vous connaissez quelqu'un de ce nom ?

— Oui.

C'était mon propre nom de famille.

Modèles réduits

En retournant à l'hôtel, j'aperçus l'enseigne du Jack's Model Shop, le magasin où avait travaillé Franklin Hoenikker. Je dis au chauffeur de stopper et de m'attendre.

À l'intérieur, je trouvai Jack lui-même, présidant à un petit monde de pompes à incendie, de trains, d'avions, de bateaux, de maisons, de réverbères, d'arbres, de tanks, de fusées, d'autos, de porteurs, de chefs de gare, d'agents de police, de mamans, de papas, de chats, de chiens, de poules, de soldats, de canards et de vaches. Il était cadavérique, sale, sérieux, et il toussait beaucoup.

— Quel genre de garçon était Franklin Hoenikker ? fit-il en écho à ma question, et il eut une violente quinte de toux. (Il hocha la tête pour me montrer qu'il avait pour Frank une adoration insurpassable.) Ce n'est pas une question à laquelle je puisse répondre par des mots, dit-il. Mais je peux vous *montrer* quel genre de garçon était Franklin Hoenikker. (Il toussa.) Quand vous aurez vu, vous pourrez juger par vous-même.

Et il me conduisit au sous-sol du magasin. C'était là qu'il habitait. Un lit à deux places voisinait avec une commode-toilette et une plaque chauffante.

Jack s'excusa du lit défait.

— Ma femme m'a quitté il y a une semaine. (Il toussa.) Je suis en train d'essayer de réorganiser ma vie.

Puis il tourna un commutateur et le fond de la pièce s'inonda d'une lumière aveuglante.

Nous nous approchâmes et vîmes que la lumière éclairait comme un soleil un petit pays imaginaire construit sur du contre-plaqué, une île aussi parfaitement rectangulaire qu'un bourg du Kansas. Une âme inquiète, une âme cherchant à savoir ce qui se trouvait au delà de ses frontières, fût véritablement tombée dans le vide, au bout du monde.

Les détails étaient rendus avec une telle finesse dans l'échelle, une telle habileté dans la texture et les tons, que je n'eus pas besoin de cligner les yeux pour me persuader que cette nation était réelle dans ses montagnes, ses lacs, ses rivières, ses forêts, ses villes et tout ce qui tient tant au cœur des indigènes du monde entier.

Et partout courait, comme des spaghetti, un réseau de rails.

— Regardez les portes des maisons, dit Jack d'un ton de révérence.

— C'est très fin, dis-je. Très bien fait.

— Les boutons de porte sont vrais et les heurtoirs fonctionnent réellement.

— Mon Dieu.

— Vous vouliez savoir quel genre de garçon était Franklin Hoenikker : c'est lui qui a construit ça. (Jack faillit s'étrangler.)

— Tout seul ?

— Oh, je l'ai un peu aidé, mais toujours d'après ses plans. Ce gosse était un génie.

— C'est incontestable.

— Vous savez que son petit frère était un nain ?

— Oui.

— Certaines soudures ont été faites par-dessous.

— On jurerait que c'est vrai.

— Ça n'a pas été facile, et puis le temps que ça a pris.

— Paris n'a pas été bâti en un jour.

— Ce gamin n'avait aucune vie familiale, vous savez.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Son véritable foyer, c'était ici. Il a passé des milliers d'heures dans cette pièce. Parfois, il ne faisait même pas marcher les trains, il se contentait de regarder, comme nous faisons en ce moment.

— C'est qu'il y a beaucoup à voir. C'est un peu comme un voyage en Europe, il y a tant de choses à voir si l'on veut s'en donner la peine.

— Il remarquait des détails que nous ne verrions pas, vous et moi. Brusquement, il rasait une montagne pourtant criante de vérité – enfin, pour vous et moi. Et c'est lui qui avait raison. Il la remplaçait par un lac, il lançait dessus un pont sur chevalet, et le tout avait l'air dix fois mieux qu'auparavant.

— C'est que ça n'est pas donné à tout le monde d'avoir ce talent.

— Vous pouvez le dire ! s'écria passionnément Jack. (Cet élan de passion lui coûta une autre quinte de toux dont il sortit les yeux noyés de larmes.) Taisez-vous : j'ai dit à ce gamin qu'il devrait aller à l'université pour devenir ingénieur et travailler pour une grande firme, American Flyer par exemple, avec quelqu'un derrière lui qui puisse lui permettre de réaliser toutes ses idées.

— Il me semble que vous lui avez permis d'en réaliser pas mal.

— J'aurais bien aimé, si j'avais pu, se lamenta Jack. Je n'avais pas le capital. Je lui donnais du matériel quand je pouvais, mais il a acheté presque tout ça avec ce qu'il gagnait en travaillant en haut. Il gardait tout son argent pour ça : il ne buvait pas, ne fumait pas, n'allait pas au cinéma, ne sortait pas avec les filles, ne se passionnait pas pour les voitures...

— Un peu plus de garçons tels que lui, et le pays ne s'en porterait pas plus mal.

Jack haussa les épaules.

— Enfin... ! J'imagine que ces gangsters de Floride ont eu sa peau. Ils avaient peur qu'il parle.

— C'est probable.

Jack s'effondra soudain.

— Je me demande si ces salopards savent bien qui ils ont tué ! cria-t-il dans un sanglot.

Durant mon voyage à Ilium et au delà, expédition qui me prit deux semaines au moment des fêtes de fin d'année, j'avais prêté gracieusement mon appartement new-yorkais à un poète pauvre du nom de Sherman Krebbs. Ma deuxième femme m'avait quitté, me trouvant trop pessimiste pour ne pas rendre la vie impossible à une optimiste.

Barbu, Krebbs était une sorte de Jésus-Christ blond avec des yeux d'épagneul. Ce n'était pas un ami intime. J'avais fait sa connaissance à un cocktail où il s'était présenté à moi comme président national de l'Association des poètes et des peintres en faveur de la guerre nucléaire immédiate. Il cherchait désespérément un toit, pas nécessairement à l'épreuve des bombes, et il se trouvait que j'en avais un.

Quand je revins à New York, encore tout vibrant des stupéfiantes implications spirituelles suscitées par l'ange de pierre abandonné d'Ilium, je trouvai mon appartement dévasté par le vandalisme nihiliste. Krebbs était parti, mais il avait auparavant laissé pour trois cents dollars de communications téléphoniques interurbaines, mis le feu à mon divan en cinq endroits, tué mon chat ainsi que mon avocatier et arraché la porte de mon armoire à pharmacie.

Il avait aussi écrit ce poème par terre, sur le linoléum jaune de la cuisine, à l'aide de ce qui se révéla être de l'excrément :

J'ai une cuisine
Mais elle a une piètre allure
Elle ne sera rupine
Que si je lui assure
Les services d'un vide-ordures.

Il y avait un autre message, d'une écriture féminine, marqué au rouge à lèvres sur le papier mural au-dessus de mon lit : « Non, non, non », dit la pauvrete.

Enfin, le cadavre de mon chat portait autour du cou une petite pancarte : « Miaou. »

Je n'ai pas revu Krebbs. Pourtant, j'ai le sentiment qu'il faisait partie de mon *karass*. Si tel est le cas, il y a joué le rôle d'un *wrang-wrang*. Selon Bokonon, un *wrang-wrang* est une personne qui fait dévier le cours des spéculations d'une autre personne en réduisant ce cours, par l'exemple de sa propre vie, à une absurdité.

J'aurais pu être vaguement enclin à bannir de mes pensées, comme dénué de signification, l'ange de pierre d'Ilium ; et à passer de là à la considération que rien n'a de sens. Mais après avoir vu ce qu'avait fait Krebbs, surtout à mon pauvre petit chat, je décidai que le nihilisme ne me convenait pas.

Quelque chose, quelqu'un ne voulait pas que je sois nihiliste.

C'avait été la mission de Krebbs, qu'il en ait été ou non conscient, de me désenchanter de cette philosophie. Bien joué, M. Krebbs, bien joué.

Un général de brigade moderne

Et puis un beau jour, un dimanche, je découvris la retraite du fugitif recherché par la Justice, du fabricant de modèles réduits, du grand Dieu Jéhovah Belzébuth des insectes et des bocaux à cornichons : Franklin Hoenikker. Il était vivant !

J'appris cette nouvelle par un supplément spécial du *Sunday Times*. Ce supplément était payé par une république bananière fantoche. La couverture présentait de profil la femme la plus belle, la plus bouleversante que je puisse jamais souhaiter voir.

Derrière la jeune femme, des bulldozers abattaient des palmiers pour ouvrir une large avenue au bout de laquelle s'élevaient les squelettes métalliques de trois immeubles neufs.

« La république de San Lorenzo est en marche ! proclamait le texte de couverture. Saine, heureuse, progressiste, éprise de liberté, cette belle nation attire irrésistiblement les investissements et les touristes américains. »

Je ne me hâtai pas de lire l'intérieur du magazine. La fille de la couverture me suffisait amplement – plus qu'amplement, puisque je venais de rencontrer le coup de foudre. Elle était très jeune, très grave aussi – lumineusement compatissante et pleine de sagesse.

Elle était chocolat, avec des cheveux de lin dorés.

Elle s'appelait, disait la couverture, Mona Aamons Monzano, et c'était la fille adoptive du dictateur de l'île.

J'ouvris le supplément dans l'espoir d'y voir d'autres photos de cette sublime madone métisse.

Au lieu de ce que j'attendais, je trouvai un portrait du dictateur lui-même, Miguel « Papa » Monzano, un gorille frisant l'octogénariat.

À côté du portrait de « Papa », une photo montrait un jeune homme aux épaules étroites, au visage vulpin et à l'expression enfantine. Il portait une tunique militaire d'un blanc immaculé ornée d'un crachat incrusté de pierres précieuses. Ses yeux rapprochés étaient cernés. Il avait manifestement répété toute sa vie aux coiffeurs de lui tondre les côtés et la nuque, mais de ne pas porter les ciseaux plus haut. Sa tête se terminait en une tignasse raide, une sorte de perruque cubique et ondulée qui s'élevait à une hauteur incroyable.

Cet antipathique enfant n'était autre, disait la légende, que le général de brigade Franklin Hoenikker, *ministre de la Science et du Progrès de la République de San Lorenzo*. Vingt-six ans.

La capitale mondiale du barracuda

San Lorenzo, appris-je par le supplément du *Sunday Times*, était une île de 80 km de long sur 32 de large. Population : 450 000 âmes, «... toutes ardemment attachées aux idéaux du Monde Libre ».

Le point culminant de l'île, le mont McCabe, dominait de 3 355 mètres le niveau de la mer. Capitale : Bolivar, «... une cité étonnamment moderne, bâtie sur un port capable d'abriter toute la flotte des États-Unis ». Principales exportations : sucre, café, bananes, indigo et objets d'artisanat local.

« Et les fervents de la pêche sportive reconnaissent en San Lorenzo la capitale mondiale du barracuda. »

Je me demandai comment Franklin Hoenikker, qui n'avait même pas terminé ses études secondaires, s'était débrouillé pour décrocher une telle sinécure. Je trouvai une réponse partielle à cette question dans un article sur San Lorenzo signé « Papa » Monzano.

« Papa » disait de Frank qu'il était l'architecte du « Plan directeur de San Lorenzo », lequel prévoyait de nouvelles routes, l'électrification des campagnes, la création d'usines d'assainissement des ordures, d'hôtels, d'hôpitaux, de cliniques, de chemins de fer – bref, tout. Et bien que l'article fût court et taillé au plus juste par le rédacteur en chef, « Papa » y faisait tout de même cinq fois allusion à Frank comme à «... la chair de la chair du Dr Felix Hoenikker ».

Cette phrase puait le cannibalisme. Bien évidemment, pour « Papa », Frank était un morceau de la chair magique du grand savant.

Le château de la fée Morgane

Un autre article du supplément, intitulé « Un Américain : Ce que San Lorenzo signifie pour moi », m'aida à y voir plus clair. Écrit dans un style fleuri, à coup sûr par un nègre, il était signé « Général de brigade Franklin Hoenikker ».

Dans cet article, Frank racontait comment il s'était trouvé seul dans la mer des Caraïbes sur un chris-craft de vingt mètres presque submergé. Il n'expliquait pas les raisons de sa présence à bord ni de sa solitude. Il précisait toutefois son point de départ : il avait appareillé de Cuba.

« La luxueuse vedette s'enfonçait, lisait-on, et s'enfonçait avec elle ma vie dénuée de sens. Depuis quatre jours, je n'avais mangé que deux

biscuits et une mouette. Autour de moi, les nageoires dorsales des requins mangeurs d'hommes fendaient la mer chaude que semblaient porter à ébullition les remous des barracudas aux dents acérées. »

« Je levai les yeux vers mon Créateur, soumis à Sa décision, quelle qu'elle fût. Et mon regard se posa sur un pic majestueux qui perçait les nuages. Était-ce le château de la fée Morgane que j'avais devant moi – la cruelle tromperie d'un mirage ? »

À ce point de ma lecture, je consultai un dictionnaire. J'appris que la fée Morgane, qui vivait au fond d'un lac, avait donné son nom à un célèbre mirage apparaissant dans le détroit de Messine, entre la Calabre et la Sicile. Bref, le château de Morgane était du baratin à usage poétique.

Ce qu'avait vu Frank de sa vedette en train de sombrer, ce n'était pas le cruel mirage de la fée Morgane, mais le sommet du mont McCabe. Avec sollicitude, la mer poussa la vedette jusqu'aux grèves rocheuses de San Lorenzo, comme pour accomplir la volonté de Dieu.

Frank débarqua sans même se mouiller les pieds et demanda où il était. Ce que ne disait pas l'article, c'est que le salaud avait sur lui, dans une bouteille thermos, un morceau de *glace-9*.

Comme il n'avait pas de passeport, on l'enferma dans la prison de Bolivar, la capitale. Il y fut visité par « Papa » Monzano, qui voulait savoir s'il était possible que Frank fût du même sang que l'immortel Felix Hoenikker.

« J'en convins, disait Frank dans l'article. Depuis ce moment, toutes les portes de San Lorenzo se sont ouvertes en grand à mon ambition. »

La Maison de l'espoir et de la pitié

Il se trouva – il *devait* se trouver, dirait Bokonon – qu'un magazine me chargea d'une enquête à San Lorenzo. Il ne s'agissait ni de « Papa » Monzano ni de Frank. Je devais écrire un article sur Julian Castle, un Américain qui, ayant fait fortune dans le commerce du sucre, avait suivi à quarante ans l'exemple du Dr Albert Schweitzer en fondant dans la jungle un hôpital gratuit où il consacrait sa vie aux malheureux d'une autre race.

L'hôpital en question s'appelait la Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle. Il était situé dans la jungle de San Lorenzo, parmi les caféiers sauvages, sur le versant nord du mont McCabe.

Lorsque je pris l'avion pour San Lorenzo, Julian Castle avait soixante ans.

Depuis vingt années, il était un modèle de désintéressement.

Auparavant, il s'était montré fort intéressé, et son nom avait été aussi familier aux lecteurs de la grande presse que ceux de Tommy Manville, Adolf Hitler, Benito Mussolini et Barbara Hutton. Sa célébrité avait reposé sur la débauche, l'alcoolisme, les excès de vitesse et la fraude au service militaire. Il avait fait preuve d'un talent éclatant pour dépenser des millions de dollars sans jamais apporter au fonds commun de l'humanité autre chose que des peines.

Marié à cinq reprises, il n'avait qu'un enfant.

Ce fils unique, Philip Castle, était directeur et propriétaire de l'hôtel où je comptais descendre, le Casa Mona, ainsi nommé en l'honneur de Mona Aamons Monzano, la négresse blonde figurant en couverture du supplément du *Sunday Times*. Le Casa Mona était tout neuf ; c'était un des trois immeubles nouvellement construits qu'on voyait en arrière-plan du portrait de Mona paru dans le supplément.

Je ne pensais pas, moi, que c'étaient les vagues qui me poussaient à dessein vers San Lorenzo, mais l'amour. Et mon château de fée, le mirage m'invitant à être aimé de Mona Aamons Monzano, était devenu une force irrésistible dans ma vie dénuée de sens. Mona, pensais-je, pouvait me rendre plus heureux qu'aucune autre femme n'avait su le faire jusqu'alors.

Un karass pour deux

Dans l'avion en partance de Miami, destination finale San Lorenzo, les places se répartissaient par trois de chaque côté de l'allée. Il se trouva – il *devait* se trouver – que mes voisins de rangée étaient Horlick Minton, le nouvel ambassadeur américain auprès de la république de San Lorenzo, et sa femme Claire. Tous deux avaient les cheveux blancs, tous deux étaient doux et frêles.

Minton m'apprit qu'il était diplomate de carrière, mais que c'était la première fois qu'il avait rang d'ambassadeur. Jusqu'alors, avec sa femme, il avait été en poste en Bolivie, au Chili, au Japon, en France, en Yougoslavie, en Égypte, en Afrique du Sud, au Libéria et au Pakistan.

Ils étaient amoureux comme un couple de perruches. Ils se régalaient sans cesse de menus présents réciproques : telle chose à voir par le hublot de l'avion, tel extrait amusant ou instructif de ce qu'ils lisaient, tel souvenir fortuit issu de leur passé. Ils constituaient à mon sens un pur exemple de ce que Bokonon appelle un *duprass*, c'est-à-dire un *karass* pour deux personnes seulement.

« Le véritable *duprass*, nous dit Bokonon, ne peut être envahi, même par les enfants nés d'une telle union. »

J'exclus donc les Minton de mon propre *karass*, de celui de Frank, de celui de Newt, de celui d'Asa Breed, de celui d'Angela, de celui de Lyman Enders Knowles, de celui de Sherman Krebbs. Les Minton avaient un coquet petit *karass* pour deux.

— Vous devez être très content, j'imagine, dis-je à Minton.

— Pourquoi devrais-je être content ?

— Parce que vous avez rang d'ambassadeur.

Au regard de pitié qu'échangèrent Minton et sa femme, je crus comprendre que j'avais dit une sottise. Mais ils rirent comme si de rien n'était.

— Oui, fit Minton en tiquant, je suis très content. (Il s'efforça à un pâle sourire.) Je suis *profondément* honoré.

Et il en alla ainsi de presque tous les sujets que je soulevai. Je ne parvenais pas à faire se déboutonner mes voisins.

Par exemple :

— J'imagine que vous parlez un grand nombre de langues, dis-je.

— Oh, six ou sept, répondit Minton. À nous deux.

— Ce doit être une grande satisfaction, non ?

— Quoi ?

— De pouvoir parler à des citoyens de tant de nations différentes.

— C'est une grande satisfaction, dit Minton sans conviction.

— Une grande satisfaction, confirma sa femme.

Et ils se replongèrent dans la lecture d'un volumineux manuscrit dactylographié ouvert entre eux sur l'accoudoir.

— Dites-moi, fis-je un peu plus tard, dans tous vos voyages, avez-vous trouvé que les gens sont partout les mêmes au fond de leur cœur ?

— Hm ?

— Trouvez-vous tout le monde pareil au fond du cœur, partout où vous allez ?

Minton regarda sa femme pour s'assurer qu'elle avait bien entendu ma question, puis il se retourna vers moi.

— À peu près pareil, où qu'on aille, dit-il.

— Hum, fis-je.

Soit dit en passant, Bokonon nous apprend que lorsqu'un des membres d'un *duprass* meurt, l'autre le suit dans la semaine. Quand vint pour les Minton le temps de mourir, ils le firent tous deux à la même seconde.

Des bicyclettes pour l'Afghanistan

Il y avait un petit bar dans la queue de l'avion, et je m'y rendis

pour boire un verre. J'y fis la connaissance d'un autre concitoyen, H. Lowe Crosby, d'Evanston, dans l'Illinois, et de sa femme Hazel.

Ils avaient l'un et l'autre la cinquantaine pléthorique et l'accent nasal. Crosby me dit qu'il possédait une fabrique de bicyclettes à Chicago et qu'il ne rencontrait qu'ingratitude de la part de ses ouvriers. Il se disposait à transplanter son affaire à San Lorenzo, où l'on savait se montrer reconnaissant.

— Vous connaissez bien San Lorenzo ? lui demandai-je.

— C'est la première fois que j'y mets les pieds, mais tout ce qu'on m'en a dit me plaît, dit H. Lowe Crosby. Ils sont disciplinés. On peut compter sur eux d'une année à l'autre. Leur gouvernement n'encourage pas tout un chacun à faire le merdeur en se croyant très malin.

— Je vous demande pardon ?

— Bon Dieu, à Chicago, nous ne fabriquons plus de bicyclettes ! On ne se préoccupe que des rapports sociaux ! Les grosses têtes passent leur journée à imaginer de nouvelles façons de rendre tout le monde heureux. Quoi qu'il arrive, il est devenu impossible de licencier qui que ce soit. Et si par le plus grand des hasards, on arrive à fabriquer une malheureuse bicyclette, les syndicats nous accusent de traitements cruels et inhumains tandis que le gouvernement confisque le vélo au nom du fisc et l'envoie à un aveugle en Afghanistan.

— Et vous pensez que la situation sera meilleure à San Lorenzo ?

— J'en suis absolument certain ! Là-bas au moins, le peuple est assez pauvre, assez craintif et assez ignorant pour avoir un brin de bon sens !

Crosby me demanda comment je m'appelais et ce que je faisais dans la vie. Je le lui dis, et sa femme Hazel reconnut en mon nom un patronyme de l'Indiana. Elle aussi était de l'Indiana.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous êtes un Hoosier (Sobriquet donné aux natifs de l'Indiana) ?

J'en convins.

— Moi aussi ! lança-t-elle triomphalement. Personne ne doit avoir honte d'être un Hoosier !

— Je n'en suis pas honteux, dis-je, et je n'ai jamais connu personne qui le soit.

— Les Hoosiers réussissent dans la vie. Lowe et moi avons fait deux fois le tour du monde. Partout, nous avons trouvé des Hoosiers aux leviers de commande.

— Voilà qui est rassurant.

— Connaissez-vous le directeur du nouvel hôtel d'Istanbul ?

— Non.

— C'est un Hoosier. Et le je-ne-sais-quoi militaire à Tokyo... ?

— L'attaché, dit son mari.

— C'est un Hoosier, dit Hazel. Et le nouvel ambassadeur en Yougoslavie...

— Un Hoosier aussi ? demandai-je.

— Non seulement lui, mais le correspondant à Hollywood du magazine *Life*. Et cet homme que nous avons connu au Chili...

— Un Hoosier aussi ?

— On ne peut aller nulle part sans trouver un Hoosier important, dit-elle.

— Le type qui a écrit *Ben-Hur* était un Hoosier.

— Tout comme James Whitcomb Riley.

— Vous êtes aussi de l'Indiana ? demandai-je à son mari.

— Non. Je suis de l'État de la Prairie. Le « pays de Lincoln », comme on dit.

— Il faut le dire vite, fit Hazel avec un accent de victoire. Lincoln était aussi un Hoosier. Il a grandi dans le comté de Spencer !

— C'est vrai, dis-je.

— J'ignore à quoi ça tient, dit Hazel, mais les Hoosiers doivent avoir quelque chose. Si on dressait une liste, on serait sidéré.

— C'est exact, dis-je.

Elle m'attrapa fermement par le bras.

— Entre Hoosiers, nous devons nous serrer les coudes.

— D'accord.

— Appelez-moi « maman ».

— Quoi ?

— Chaque fois que je rencontre de jeunes Hoosiers, je leur dis de m'appeler « maman ».

— Ah bon ?

— Je veux vous l'entendre dire.

— Maman ?

Elle sourit et me lâcha le bras. Quelque part en elle, un mécanisme venait d'achever son cycle. En appelant Hazel « maman », j'avais stoppé la machine. Maintenant, Hazel la remontait pour le prochain Hoosier à venir.

Son obsession des Hoosiers à travers le monde était un exemple typique de ce qu'est un faux *karass*, une équipe en apparence, mais une équipe vide de contenu quant aux voies choisies par Dieu pour que tout s'accomplisse. Elle démontrait avec la clarté d'un manuel l'existence de ce que Bokonon appelle un *gogotruche*. D'autres exemples de *gogotruches* sont le Parti communiste, les Filles de la révolution américaine, la Compagnie du gaz et de l'électricité, le Club international des excentriques – et toutes les nations, toujours et partout.

Chantons avec Bokonon, qui nous y invite :

Si vous voulez savoir ce qu'est un *gogotruche*,

Le démonstrateur

H. Lowe Crosby était d'avis que les dictatures sont parfois d'excellentes choses. Il n'était ni méchant ni sot. Il trouvait commode d'affronter le monde avec des manières de comique amateur ; cependant, une grande partie de ce qu'il avait à dire au sujet du manque de discipline de l'humanité n'était pas seulement drôle, mais vraie.

Là où sa raison et son sens de l'humour l'abandonnaient soudain, c'est lorsqu'il abordait la question de savoir ce que les hommes étaient véritablement censés faire de leur temps sur terre.

Il croyait fermement que leur raison d'être ici-bas était de construire des bicyclettes pour lui.

— J'espère que vous trouverez San Lorenzo en tout point conforme à votre attente, dis-je.

— Il me suffira de parler à un seul homme pour en avoir le cœur net, fit-il. Quand « Papa » Monzano a donné sa parole d'honneur à propos de quoi que ce soit qui relève de cette petite île, la question est réglée. C'est ainsi que ça se passe et c'est ainsi que ça se passera.

— Ce qui me plaît, intervint Hazel, c'est qu'ils parlent tous anglais et qu'ils sont tous chrétiens. Ça facilite tellement les choses.

— Savez-vous comment ils font face à la criminalité là-bas ? me demanda Crosby.

— Non.

— Ils n'ont pas de problème de criminalité, un point c'est tout. « Papa » a rendu la moindre infraction si peu attrayante que ses administrés sont malades rien que d'y penser. On m'a dit qu'on pouvait poser son portefeuille au beau milieu du trottoir et revenir le chercher une semaine plus tard : tout y est.

— Mm.

— Vous savez quel est le châtiment en cas de vol ?

— Non.

— Le croc, dit-il. Pas d'amende, ni de liberté sous caution ni de peine de prison. C'est le croc. Le croc pour le vol, pour le meurtre, pour l'incendie volontaire, le viol, le voyeurisme. Vous enfrez une loi, quelle qu'elle soit, et c'est le croc. N'importe qui peut comprendre ça, et San Lorenzo est le pays le mieux policé du monde.

— C'est quoi, le croc ?

— Ils dressent une potence, vous saisissez ? Deux poteaux et une traverse. Ils suspendent à la poutre une énorme espèce d'hameçon en

fer. Puis ils prennent le type qui a été assez bête pour enfreindre la loi, ils lui entrent le croc dans le ventre, d'un côté, jusqu'à ce qu'il ressorte de l'autre côté, et ils le lâchent. Et, bon Dieu, voilà un criminel de plus qui se mord les doigts !

— Grand Dieu !

— Je ne dis pas que c'est une bonne chose, précisa Crosby, mais je ne dis pas non plus que c'est une mauvaise chose. Je me demande parfois si un système de ce genre ne mettrait pas un terme à la délinquance juvénile. Peut-être que le croc est un peu excessif pour une démocratie. La pendaison publique conviendrait mieux. Pendons quelques jeunes voleurs d'autos à un réverbère devant leur maison, avec une pancarte au cou : « Maman, voilà ton fils. » Re commençons deux ou trois fois et je vous parie que les dispositifs antivols iront rejoindre dans l'oubli les spiders et les marchepieds.

— Nous avons vu ça au sous-sol du musée de cire à Londres, dit Hazel.

— Quoi, ça ? lui demandai-je.

— Le croc. En bas, dans la Chambre des horreurs, au sous-sol. On voyait un mannequin de cire pendant à un croc. Il avait l'air tellement réel que ça m'a donné envie de rendre.

— Harry Truman ne ressemblait pas du tout à Harry Truman, dit Crosby.

— Pardon ?

— Au musée de cire. Le mannequin de Truman ne lui ressemblait vraiment pas.

— Mais la plupart des autres, si, dit Hazel.

— Et le mannequin pendu au croc, était-ce quelqu'un de particulier ? lui demandai-je.

— Je ne crois pas. C'était quelqu'un, quoi.

— Un simple démonstrateur ? demandai-je.

— Oui. Devant, il y avait un rideau de velours noir qu'il fallait tirer pour voir. Et un papier épinglé au rideau prévenait que les enfants n'étaient pas censés regarder.

— Bien entendu, ils regardaient, dit Crosby. C'était bourré d'enfants, qui regardaient tous.

— Une notice de ce genre ne peut qu'attirer les enfants, dit Hazel.

— Comment réagissaient-ils en voyant l'homme suspendu au croc ? demandai-je.

— Oh ! dit Hazel, à peu près comme les grandes personnes. Ils regardaient le tableau sans rien dire, et puis ils passaient au suivant.

— C'était quoi, le suivant ?

— Ça représentait un fauteuil de fer sur lequel on avait fait rôti tout vif un homme qui avait tué son fils, se rappela Crosby.

— Seulement, après l'avoir rôti, dit suavement Hazel, on s'est

aperçu que ce n'était pas lui qui avait tué son fils.

Sympathisants communistes

Lorsque je repris ma place à côté du *duprass* de Claire et Horlick Minton, j'avais appris de la bouche de Crosby certains détails à leur sujet.

Les Crosby ne connaissaient pas personnellement Minton, mais seulement de réputation. Ils étaient indignés de sa nomination au poste d'ambassadeur. Ils me dirent que Minton avait été à un certain moment limogé par le Département d'État pour sa mollesse envers le communisme, et qu'il avait été réintégré par les dupes – pour ne pas dire plus – des communistes.

— Il y a un petit bar très agréable à l'arrière, dis-je à Minton en m'asseyant.

— Hm ?

Sa femme et lui lisaient toujours le manuscrit posé entre eux.

— Je dis que le bar est très bien.

— Parfait. Tant mieux.

Ils reprirent leur lecture, n'ayant apparemment pas envie de me parler. Mais soudain, Minton se tourna vers moi avec un sourire aigredoux :

— Qui était-ce, d'abord ? me demanda-t-il.

— Qui quoi ?

— L'homme avec qui vous parliez au bar. Nous sommes allés là-bas avec l'idée de prendre un verre et, juste avant d'entrer, nous vous avons entendu en conversation avec quelqu'un qui parlait très fort. Il disait que j'étais un sympathisant communiste.

— C'est un fabricant de bicyclettes du nom de H. Lowe Crosby, dis-je en me sentant rougir.

— J'ai été limogé pour pessimisme. Le communisme n'a rien à voir là-dedans.

— C'est moi qui l'ai fait limoger, dit sa femme. La seule véritable pièce à conviction produite contre lui était une lettre que j'avais écrite du Pakistan au *New York Times*.

— Que disait-elle, cette lettre ?

— Beaucoup de choses, parce que j'étais irritée par l'incapacité des Américains à imaginer qu'on puisse ne pas être américain, qu'on puisse être autre chose et en être fier.

— Compris.

Minton soupira.

— Mais il y avait une phrase qui est revenue sans cesse à la

commission d'enquête. Les Américains, dit-il en citant la lettre écrite au *Times* par sa femme, cherchent toujours à se faire aimer sous des formes qui n'existent pas et en des lieux impossibles. Il doit y avoir là une survivance de l'ancien esprit de la Frontière.

Pourquoi l'on déteste les Américains

La lettre de Claire Minton parut dans le *Times* au plus fort de l'ère du sénateur McCarthy, et Minton fut limogé douze heures après sa publication.

— Qu'y avait-il de si terrible dans cette lettre ? demandai-je.

— La plus haute forme de trahison possible, dit Minton, consiste à dire aux Américains qu'on ne les aime pas partout dans le monde, où qu'ils aillent et quoi qu'ils fassent. Claire a essayé de montrer que la politique étrangère américaine devrait tenir compte de ce fait plutôt que de se bercer de l'illusion que les Américains sont partout aimés.

— J'imagine qu'en bien des endroits, on déteste effectivement les Américains.

— En bien des endroits, on déteste les *hommes*. Ce que Claire soulignait dans sa lettre, c'est qu'en trouvant devant eux de l'hostilité, les Américains ne faisaient que subir les conséquences inhérentes à leur condition d'hommes, et qu'ils étaient stupides de croire qu'ils devraient en être exemptés. Mais la commission d'enquête n'a pas accordé d'attention à cette thèse. Tout ce qu'elle a retenu, c'est que Claire et moi pensions que les Américains n'étaient pas aimés.

— Enfin, je vois avec plaisir que l'histoire s'est bien terminée.

— Comment ça ? fit Minton.

— Tout a fini par s'arranger, dis-je, puisque vous voilà sur le chemin de votre propre ambassade.

Minton et sa femme échangèrent de nouveau un de ces regards de pitié qui sont propres aux membres d'un *duprass*.

— Oui, dit-il enfin, c'est la sortie du tunnel.

Conception bokononiste de César

Je soulevai la question du statut juridique de Franklin Hoenikker. Après tout, non seulement Frank était une huile du gouvernement de « Papa » Monzano, mais il avait fui la justice des Etats-Unis.

— C'est oublié, tout ça, dit Minton. Il n'est plus citoyen américain, et il semble faire du bon travail là où il est. Alors...

— Il a renoncé à sa citoyenneté ?

— Quiconque prête serment à un État étranger, ou sert dans son armée, ou occupe un poste dans son gouvernement, perd sa citoyenneté. Lisez votre passeport. On ne peut vivre les aventures internationales rocambolesques de Frank et continuer à attendre de l'oncle Sam qu'il joue les mères poules.

— Est-il aimé à San Lorenzo ?

Minton soupesa le manuscrit qu'il était en train de lire avec sa femme.

— Je l'ignore encore. Ce livre dit que non.

— Qu'est-ce que c'est que ce livre ?

— C'est le seul ouvrage savant qu'on ait jamais écrit sur San Lorenzo.

— Savant, si l'on peut dire, fit Claire.

— Si l'on peut dire, répéta Minton. Il n'est pas encore publié. Il n'en existe que cinq exemplaires. En voici un.

Il me le tendit en m'invitant à le parcourir autant que je le voudrais.

J'ouvris le livre à la page de titre : *San Lorenzo : le pays, son histoire et son peuple*. L'auteur en était Philip Castle, le fils de Julian Castle, le fils devenu hôtelier du grand altruiste que je me préparais à rencontrer.

Je laissai le livre s'ouvrir de lui-même. Il se trouva qu'il s'ouvrit à l'endroit du chapitre consacré au saint homme de l'île, au proscrit, à Bokonon.

Devant moi, sur la plage, s'étalait une citation tirée des *Livres de Bokonon*. Les mots jaillirent de la page pour venir s'inscrire dans mon esprit, où ils furent bienvenus.

C'était une paraphrase du conseil donné par Jésus : « Rendez donc à César ce qui est à César. »

Voici la paraphrase de Bokonon : « Ne faites pas attention à César. César n'a pas la moindre idée de ce qui se passe en réalité. »

Tension dynamique

Profondément absorbé par la lecture du livre de Philip Castle, je ne levai même pas les yeux quand nous fîmes escale pour dix minutes à San Juan, au Porto Rico, même lorsque, derrière moi, une voix surexcitée chuchota qu'un nain venait de monter à bord.

Un peu plus tard, je cherchai du regard le nain, mais sans succès. Je remarquai bien un nouveau passager juste devant Hazel et H. Lowe Crosby, une femme blond platine au visage chevalin. À côté d'elle, un

siège semblait inoccupé, mais un nain aurait pu s'y asseoir sans que je voie même le haut de sa tête.

Ce qui m'intriguait alors, c'était San Lorenzo, le pays, son histoire et son peuple ; aussi ne cherchai-je pas plus longtemps le nain. Au fond, les nains ne sont que des diversions pour périodes frivoles ou tranquilles ; or, j'étais sérieux et tendu, absorbé par la théorie bokononienne de la « tension dynamique », qui explique l'existence d'un miraculeux équilibre entre le bien et le mal.

En lisant pour la première fois le terme de « tension dynamique » sous la plume de Philip Castle, je donnai libre cours à ce que je m'imaginai être un rire supérieur. Selon Castle, ce terme était cher à Bokonon ; or, je me flattais de connaître quelque chose que celui-ci ignorait, à savoir que cette expression avait été vulgarisée par Charles Atlas, un professeur de musculation par correspondance.

En fait, en continuant à parcourir le livre, j'appris que Bokonon savait très bien qui était Charles Atlas. Bokonon avait suivi ses cours.

Charles Atlas tenait pour vrai que l'on peut bâtir de bonnes musculatures sans haltères ni exercices à ressort, en opposant simplement un jeu de muscles à un autre.

Bokonon tenait pour vrai que l'on peut bâtir de bonnes sociétés rien qu'en opposant le bien et le mal et en gardant à tout moment une tension très élevée entre les deux.

C'est dans le livre de Castle que je lus mon premier poème – ou « calypso » – bokononiste :

« Papa » Monzano il est très méchant
Mais moi sans « Papa », je serais bien triste
Car alors comment,
Comment, oui comment
Le vieux Bokonon, inique et vétuste
Pourrait-il jamais passer pour un juste ?

Comme saint Augustin

Bokonon, m'apprit le livre de Castle, était né en 1891. C'était un Noir. Il était né épiscopalien et sujet britannique dans l'île de Tobago.

Il avait reçu au baptême le nom de Lionel Boyd Johnson.

Il était le benjamin d'une riche famille de six enfants. La fortune familiale provenait de la découverte par le grand-père de Bokonon de deux cent cinquante mille dollars sous la forme d'un trésor enterré par un pirate, probablement Edward Teach, dit Barbe-Noire.

La famille de Bokonon investit ce trésor dans l'asphalte, le coprah, le cacao, le bétail et la volaille.

Le jeune Lionel Boyd Johnson fréquenta les écoles épiscopaliennes, étudia avec zèle et s'intéressa singulièrement au rituel. Adolescent, en dépit de son intérêt pour les traquenards extérieurs de la religion, il semble avoir été un fêtard, car il nous invite à chanter avec lui dans son « Quatorzième Calypso » :

Je fus un joyeux drille
Je fus un libertin
J'ai bu, couru les filles
Comme saint Augustin
Lui, saint Augustin,
Il est devenu saint
Et si la sainteté un jour m'est dévolue
Ma mère, écoutez-moi : n'ayez pas la berlue.

Maman les p'tits bateaux

Lionel Boyd Johnson montra assez d'ambition intellectuelle pour, en 1911, s'embarquer seul de Tobago à bord d'un sloop baptisé *Lady's Slipper* et faire voile vers Londres dans le dessein d'y entreprendre des études supérieures.

À Londres, il s'inscrivit à l'École des sciences économiques et politiques.

La Première Guerre mondiale vint interrompre ses études. Il s'engagea dans l'infanterie, se distingua au combat, fut fait officier sur le champ de bataille et figura quatre fois au communiqué. Gazé à la deuxième bataille d'Ypres, il passa deux ans à l'hôpital avant d'être démobilisé.

Il s'embarqua alors pour Tobago, toujours seul à bord du *Lady's*

Slipper.

Il n'était plus qu'à quatre-vingts milles de son île natale lorsqu'il fut arraisonné par un sous-marin allemand, le U-99. Les Boches le firent prisonnier et s'exercèrent au tir sur son petit bateau. Avant d'avoir pu replonger, le submersible était surpris et capturé par le destroyer britannique *Raven*.

Johnson et les Allemands furent transbordés sur le destroyer et le U-99 envoyé par le fond.

Le *Raven* faisait route vers la Méditerranée, mais il n'y parvint jamais. Ayant perdu sa barre, il ne put que se laisser balloter, impuissant, ou décrire de grands cercles dans le sens des aiguilles d'une montre. Enfin, il mouilla l'ancre aux îles du Cap-Vert.

Johnson y demeura huit mois dans l'attente d'un mode de transport lui permettant de regagner l'hémisphère occidental.

Il trouva finalement un poste d'homme d'équipage à bord d'un bateau de pêche qui transportait illégalement des émigrants à New Bedford, dans le Massachusetts. Drossé par le vent, le bateau s'échoua à Newport, dans le Rhode Island.

Johnson avait dès lors progressivement acquis la conviction que quelque chose, pour quelque raison, essayait de le pousser quelque part. Il demeura donc un certain temps à Newport afin de voir si le destin ne lui avait pas donné rendez-vous là. Il y travailla comme jardinier et charpentier dans le célèbre domaine des Rumfoord.

Il eut l'occasion d'y apercevoir maint invité de marque des Rumfoord, notamment J. P. Morgan, le général John J. Pershing, Franklin Delano Roosevelt, Enrico Caruso, Warren Gamaliel Harding et Harry Houdini. C'est pendant cette période que la Première Guerre mondiale prit fin, non sans avoir tué dix millions d'hommes et en avoir blessé vingt millions, dont Johnson.

La guerre finie, le jeune débauché de la famille, Remington Rumfoord IV, se mit en tête de faire le tour du monde à bord de son yacht, la *Schéhérazade*, avec escales en Espagne, en France, en Italie, en Grèce, en Égypte, en Inde, en Chine et au Japon. Il offrit le poste de second à Johnson, qui l'accepta.

Au cours de ce voyage, Johnson vit bien des merveilles du monde.

Dans le port de Bombay, par temps de brouillard, la *Schéhérazade* se fit éperonner. Seul Johnson survécut au naufrage. Il demeura deux ans en Inde, où il devint un disciple de Mohandas K. Gandhi et se fit arrêter à la tête de groupes qui, couchés en travers des voies ferrées, manifestaient contre la domination britannique. Sa peine de prison purgée, il fut rapatrié à Tobago aux frais de la Couronne.

De retour dans son île natale, il construisit un autre bateau, un schooner qu'il baptisa *Lady's Slipper II*.

Et il sillonna sans but la mer des Caraïbes, à la recherche de la

tempête qui le drosserait vers une terre où son destin l'attendrait sans équivoque.

En 1922, fuyant un gros coup de vent, il chercha refuge à Port-au-Prince, en république d'Haïti alors occupée par les U.S. Marines.

Il y reçut une proposition de la part d'un Marine déserteur du nom de Earl McCabe. Autodidacte, idéaliste, brillant, McCabe était caporal. Il venait de faire main basse sur la caisse du foyer de sa compagnie et offrit cinq cents dollars à Johnson pour que celui-ci le transporte à Miami.

Les deux hommes s'embarquèrent, mais un coup de vent poussa le schooner sur les écueils de San Lorenzo. Le bateau coula. Complètement nus, Johnson et McCabe parvinrent à gagner la terre à la nage. Bokonon lui-même évoque cette péripétie dans un quatrain :

Tel un poisson laissé sur le rivage
Abandonné par l'eau, en grand émoi,
Je suffoquais, allongé sur la plage,
Et je suis devenu moi.

Enchanté par le mystère qui l'avait poussé nu sur une île inconnue, il résolut de laisser l'aventure suivre son cours, afin de voir jusqu'où pouvait aller un homme émergeant de l'eau salée dans toute sa nudité.

Il eut le sentiment de renaître :

Laissez venir à moi les petits enfants
Nous dit l'Évangile ;
Venu, je suis demeuré jusqu'à présent
Très, très infantile.

Si l'on veut savoir comment il en vint à s'appeler Bokonon, c'est très simple. « Bokonon » est la prononciation que le dialecte de l'île donne à « Johnson ».

Quant à ce dialecte...

Le dialecte de San Lorenzo est à la fois facile à comprendre et difficile à transcrire. Quand je dis qu'il est facile à comprendre, je parle pour moi. D'autres l'ont trouvé aussi inintelligible que le basque. Il est donc possible que je le comprenne par télépathie.

Dans son livre, Philip Castle donnait une démonstration phonétique de ce dialecte, et il en avait fort bien rendu la saveur. Pour cet exemple, il avait choisi la version san-lorenzienne de « Maman, les p'tits bateaux ».

Rappelons la version originale de cet immortel poème :

Maman les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes ?
— Mais oui mon gros bêta
S'ils n'en avaient pas
Ils n'marcheraient pas.

Et voici, selon Castle, la version dialectale du même poème :

Moma lab-di bôto
Guifon shourlo
Ak'ontille tessé-champe ?
— Ak'mégui mankro ak'betta
Signaffé ba
Ounamarge n'réba.

Soit dit en passant, peu de temps après que Johnson fut devenu Bokonon, on retrouva sur le rivage l'embarcation de sauvetage de son bateau naufragé. Par la suite, peint en or, ce canot devint le lit du président de l'île.

« Il existe une légende, due à Bokonon, écrivait Philip Castle dans son livre, selon laquelle le canot d'or flottera de nouveau quand la fin du monde sera proche. »

Gentil pour un nain

Je fus interrompu dans ma lecture de la vie de Bokonon par la femme de H. Lowe Crosby, Hazel.

— Vous n'allez pas me croire, dit-elle, debout à côté de moi, mais je viens de découvrir deux Hoosiers de plus dans l'avion.

— Ça, alors !

— Ce ne sont pas des Hoosiers de naissance, mais ils habitent en territoire hoosier, à Indianapolis.

— Vous m'en direz tant !

— Vous voulez faire leur connaissance ?

— Est-ce indispensable ?

Cette question la déconcerta.

— Ce sont vos pays, enfin ! Des Hoosiers !

— Comment s'appellent-ils ?

— Elle s'appelle Mme Connors, lui Hoenikker. Ils sont frère et sœur. C'est un nain, lui il est gentil pour un nain, d'ailleurs. (Elle me fit un clin d'œil.) Pas bête, ce petit.

- Est-ce qu'il vous appelle maman ?
- J'ai failli le lui demander, mais je me suis ressaisie. J'ai pensé qu'il serait peut-être cavalier de demander ça à un nain.
- Allons donc, voyons !

D'accord, maman

J'allai donc à l'arrière parler à Angela Hoenikker Connors et au petit Newt Hoenikker, tous deux membres de mon *karass*.

Angela était la blonde platinée au visage chevalin que j'avais remarquée un peu plus tôt.

Newt était un jeune homme, minuscule certes, mais sans rien de grotesque. Il était aussi bien proportionné que Gulliver parmi les géants de Brobdingnag, et certainement aussi fin observateur.

Il buvait un verre de champagne inclus dans le prix du billet. La coupe était pour lui ce qu'un bocal à poissons rouges eût été pour un homme normal. Pourtant, il buvait avec aisance et élégance, comme si le verre eût été parfaitement à sa taille.

Dans ses bagages, au creux d'un thermos, le petit salopard avait un cristal de *glace-9*, tout comme sa misérable sœur, tandis qu'au-dessous de nous s'étalaient les arpents liquides du bon Dieu, la mer des Caraïbes.

Quand Hazel eut épuisé les joies des présentations entre Hoosiers, elle nous laissa.

— N'oubliez pas, dit-elle en partant : désormais, vous m'appellez *maman* !

— D'accord, maman, dis-je.

— D'accord, maman, dit Newt.

Il avait la voix haut perchée, comme le voulait son petit larynx, mais il réussissait à lui donner un côté nettement masculin.

Angela s'obstinait à le traiter comme un petit enfant, ce qu'il lui pardonnait avec une bonne grâce que je n'aurais pas crue possible chez quelqu'un de si petit.

Newt et Angela se souvinrent de moi et des lettres que je leur avais écrites. Ils m'invitèrent à m'asseoir à côté d'eux sur le siège vide.

Angela s'excusa de n'avoir jamais répondu à mes lettres.

— J'ai été incapable de penser à quoi que ce soit qui aurait pu intéresser des lecteurs. J'aurais pu inventer quelque chose, mais j'ai pensé que ce n'était pas ça que vous vouliez. En fait, il ne s'est rien passé d'exceptionnel ce jour-là.

— Votre frère que voici m'a écrit une excellente lettre.

Angela marqua de la surprise.

— Newt ? Comment Newt peut-il se rappeler quoi que ce soit ? (Elle se tourna vers lui :) Mon chéri, tu ne te rappelles rien de ce jour-là, voyons ! Tu n'étais qu'un bébé !

— Je me rappelle, dit-il doucement.

— J'aurais aimé voir cette lettre. (Elle donnait à entendre par là que Newt était encore trop tendre pour traiter de plain-pied avec le monde extérieur. Totalement dépourvue de sensibilité, cette femme ne se rendait pas compte de ce que son nanisme signifiait pour Newt.) Tu aurais dû me montrer cette lettre, mon chéri, le gronda-t-elle.

— Je suis désolé, dit Newt. Je n'y ai pas pensé.

— Autant vous le dire, déclara Angela en me regardant. Le Dr Breed m'a mise en garde contre vous. Il m'a dit que vous ne cherchiez pas à tracer un portrait équitable de notre père.

Et elle me montra qu'elle m'en tenait rigueur.

Je l'apaisai quelque peu en lui expliquant que de toute façon, je n'écrirais probablement jamais ce livre, que je n'avais plus une idée claire de ce qu'il voudrait ou devrait signifier.

— En tout cas, si jamais vous l'écrivez, vous feriez bien de faire de papa un saint, parce que c'est la vérité.

Je lui promis que je ferais de mon mieux pour brosser ce tableau. Puis je lui demandai si elle et Newt se rendaient à une réunion de famille avec Frank à San Lorenzo.

— Frank va se marier, dit Angela. Nous allons aux fiançailles.

— Oh ! Qui est l'heureuse élue ?

— Je vais vous la montrer, dit Angela en sortant de son sac un portefeuille contenant une espèce d'accordéon en plastique.

Dans chacun des plis de l'accordéon se trouvait logée une photo. Angela feuilleta le dépliant. Au passage, j'aperçus le petit Newt sur une plage du cap Cod, le Dr Felix Hoenikker recevant le Nobel, deux fillettes sans grâce, celles d'Angela, et Frank faisant voler un modèle réduit au bout d'une ficelle.

Enfin, elle me fit voir la photo de la jeune fille qu'allait épouser Frank.

Elle eût pu produire le même effet en me donnant un coup de pied dans l'aîne.

La photo qu'elle me montrait représentait Mona Aamons Monzano, la femme que j'aimais.

Sans douleur

Une fois qu'elle avait ouvert son accordéon en plastique, Angela répugnait à le refermer avant d'en avoir montré toutes les photos.

— Voici les êtres qui me sont chers, déclara-t-elle.

Je regardai donc les êtres qui lui étaient chers. Ce qu'elle avait pris au piège dans le plexiglas, comme on sertit dans l'ambre des coléoptères fossiles, c'étaient les images d'une grande partie de notre *karass*. Dans toute cette collection, il n'y avait pas un seul *gogotruchien*.

Je vis de nombreuses photographies du Dr Hoenikker, père de la bombe atomique, père de trois enfants, père de la *glace-9*. Le père présumé d'un nain et d'une géante était de petite taille.

Dans la collection de fossiles d'Angela, ma photo préférée représentait Hoenikker tout emmitouflé pour l'hiver, avec pardessus, cache-nez, snow-boots et un bonnet de laine tricoté surmonté d'un gros pompon.

Ce cliché, me dit Angela avec un chat dans la gorge, avait été pris à Hyannis, au cap Cod, trois heures environ avant la mort de son père. Un photographe de presse avait reconnu le grand homme sous son apparence de lutin de Noël.

— Votre père est mort à l'hôpital ?

— Oh, non ! Il est mort à la villa, dans un grand fauteuil en osier blanc faisant face à la mer. Newt et Frank étaient partis se promener sur la plage couverte de neige...

— La neige était tiède, dit Newt. On avait l'impression de marcher dans des fleurs d'oranger. C'était très étrange. Toutes les autres villas étaient inoccupées...

— Seule la nôtre avait le chauffage, précisa Angela.

— Il n'y avait pas un chat à des kilomètres à la ronde, se rappela rêveusement Newt, et soudain, Frank et moi avons vu un grand chien noir qui courait sur la plage, un labrador. Nous avons lancé des bouts de bois dans l'océan et il les a rapportés.

— Moi, j'étais retournée au village acheter des ampoules supplémentaires pour l'arbre de Noël. Nous en avions toujours un.

— Votre père aimait ça ?

— Il ne l'a jamais dit, fit Newt.

— Je crois que oui, dit Angela. Seulement, il n'était guère démonstratif. Il y a des gens ainsi, qui ne sont pas démonstratifs.

— Et il y en a d'autres qui le sont, dit Newt avec un petit haussement d'épaules.

— Quoi qu'il en soit, dit Angela, en rentrant à la villa, nous l'avons trouvé dans le fauteuil. (Elle hocha la tête.) Je ne crois pas qu'il ait souffert. Il semblait dormir. Il n'aurait pas eu cet air-là s'il avait ressenti la moindre douleur.

Angela avait omis une intéressante partie de l'histoire. Elle avait passé sous silence le fait que ce jour-là, le 24 décembre, elle, Frank et le petit Newt s'étaient partagé la *glace-9* de leur père.

Angela insista pour que je regarde les autres photos.

— Ça, c'est moi, croyez-le si vous voulez.

Elle me montra une adolescente d'un mètre quatre-vingts, une clarinette à la main, revêtue de l'uniforme de la fanfare du lycée d'Ilium, les cheveux serrés sous un shako, souriant avec une timidité enjouée.

Puis Angela, cette femme à qui Dieu n'avait virtuellement rien donné pour décrocher un mari, me fit voir une photo de son époux.

— Voici donc Harrison C. Connors ! m'écriai-je.

J'étais sidéré. Connors était remarquablement bel homme et il avait l'air de le savoir. Il s'habillait avec chic et ses yeux exprimaient la félicité paresseuse d'un Don Juan.

— Que... que fait-il ? demandai-je.

— Il est président de Fabri-Tek.

— Dans l'électronique ?

— Je ne pourrais pas vous le dire, même si je le savais. C'est ultrasecret : la firme travaille pour le gouvernement.

— Des armes ?

— Enfin, la guerre de toute façon.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Il était assistant de mon père au laboratoire. Puis il est parti pour Indianapolis, où il a fondé Fabri-Tek.

— De telle sorte que votre mariage est venu couronner un long roman d'amour ?

— Pas du tout. Je crois qu'il ignorait même jusqu'à mon existence. Moi, je le trouvais gentil, mais jusqu'à la mort de papa, il n'a jamais fait attention à moi. Un jour, il est passé par Ilium. J'étais toute seule dans la grande maison, désœuvrée, et je pensais que ma vie était finie...

Elle parla des affreuses journées, des semaines qui avaient suivi la mort de son père.

— Seule dans cette grande maison avec le petit Newt... Frank avait disparu, et les fantômes faisaient dix fois plus de bruit que Newt et moi. J'avais consacré toute ma vie à prendre soin de papa, à le conduire à son travail, à le ramener à la maison, à l'emmitoufler quand il faisait froid, à lui ôter ses lainages quand il faisait chaud, à le faire manger, à payer ses factures. Et soudain, je n'avais plus rien à faire. Je n'avais jamais eu d'amis intimes, je n'avais pas une âme vers qui me tourner, à part Newt.

» Et puis un beau jour, continua-t-elle, on a frappé à la porte. C'était Harrison Connors. C'était ce que j'avais jamais vu de plus beau dans ma vie. Il est entré et nous avons parlé des derniers jours de

papa, et du passé en général.
Angela pleurait presque.
— Quinze jours plus tard, nous étions mariés.

Communistes, nazis, royalistes, parachutistes et fraudeurs à la conscription

En regagnant mon siège dans l'avion, tout penaud d'avoir perdu Mona Aamons Monzano au profit de Frank, je me replongeai dans la lecture du manuscrit de Philip Castle.

Je cherchai *Monzano*, *Mona Aamons* dans l'index, et l'index me dit de consulter *Aamons*, *Mona*.

À *Aamons*, *Mona*, je trouvai presque autant de renvois au texte que sous le nom de « Papa » Monzano lui-même.

Et après *Aamons*, *Mona* venait *Aamons*, *Nestor*. Je tournai les quelques pages ayant trait à Nestor et appris qu'il était le père de Mona, Finlandais de naissance et architecte.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, Nestor Aamons, capturé par les Russes, fut libéré par les Allemands. Ses libérateurs ne le renvoyèrent pas chez lui, mais l'obligèrent à servir dans une unité du génie de la Wehrmacht engagée contre les partisans yougoslaves. Il fut fait prisonnier par les Tchetsniks – les partisans serbes royalistes – puis par les partisans communistes qui attaquèrent ceux-ci. Libéré par des parachutistes italiens qui surprirent les communistes, il fut envoyé en Italie.

Les Italiens le mirent au travail pour tracer les plans de fortifications en Sicile. Il vola un bateau de pêche sicilien et réussit à gagner le Portugal neutre.

Là, il fit la connaissance d'un fraudeur à la conscription nommé Julian Castle.

En apprenant qu'Aamons était architecte, Castle l'invita à le suivre dans l'île de San Lorenzo et à y bâtir pour lui un hôpital qui devait s'appeler la Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle.

Aamons accepta. Il dessina l'hôpital, épousa une indigène nommée Celia, engendra une fille parfaite et mourut.

Ne jamais indexer son propre livre

Quant à *Aamons*, *Mona*, l'index donnait à lui seul une image

discordante et surréaliste des nombreuses forces antagonistes appelées à exercer leur influence sur elle, ainsi que des réactions effarées qu'elles avaient suscitées en elle.

Aamons, Mona, lisait-on dans l'index : adoptée par Monzano afin de relancer la popularité de ce dernier, 194-199, 216 n. ; amours d'enfance avec P. Castle, 72 et 5. ; s'échappe de chez Bokonon, 199 ; s'échappe de chez Monzano, 197 ; écrit aux Nations unies, 200 ; s'efforce de s'enlaidir afin de cesser d'être un symbole érotique pour les îliens, 80, 95 et s., 116 n., 209, 247 n., 400-406, 566 n. 678 ; enfance dans l'enceinte de la Maison de l'espoir et de la pitié, 63-81 ; fiancée à P. Castle, 193 ; gênée par son rôle de symbole érotique national 80, 95 et s., 116 n., 209, 247 n., 400-406, 566 n., 678 ; habite chez Bokonon, 92-98, 196-197 ; mort de son père, 89 et s. ; mort de sa mère, 92 et s. ; naïveté foncière, 67-71, 80, 95 et s., 116 n., 209, 247 n., 400-406, 566 n., 678 ; poèmes de sa plume, 89, 92, 193 ; poèmes sur elle, 2 n., 26, 114, 119, 311, 316, 477n., 501, 507, 555n., 689, 718 et s., 799 et s., 800 n., 841, 846 et s., 908 n., 971, 974 ; reçoit l'enseignement de Bokonon, 63-80 ; retourne chez Bokonon, 197 ; retourne chez Monzano, 199 ; virtuose du xylophone, 71.

Je montrai aux Minton cet article de l'index en leur demandant s'ils ne trouvaient pas qu'il était à lui seul une délicieuse autobiographie, celle d'une déesse de l'amour malgré elle. À ma surprise, comme il arrive parfois dans la vie, j'obtins d'eux une réponse d'expert. Il se révéla que Claire Minton avait été en son temps indexeur professionnel. Je n'avais jamais entendu parler de cette profession jusqu'alors.

Elle me dit qu'elle avait payé les études universitaires de son mari en travaillant comme indexeur, que le métier payait bien et que les bons indexeurs étaient rares. Seuls les auteurs les plus amateurs, dit-elle, entreprennent d'établir eux-mêmes les index de leurs livres. Je lui demandai ce qu'elle pensait du travail de Philip Castle.

— Son index est flatteur pour l'auteur et insultant pour le lecteur, dit-elle. Il fait preuve d'autosatisfaction. (Elle s'exprimait avec la bienveillance perfide d'un spécialiste.) Je suis toujours gênée quand je vois un index établi par l'auteur lui-même.

— Gênée ?

— C'est révélateur, la façon dont un auteur indexe sa propre œuvre, m'apprit-elle. Pour un œil exercé, c'est une mise à nu sans vergogne.

— Elle peut deviner le caractère de quelqu'un à partir d'un index, dit son mari.

— Vraiment ? fis-je. Et que pouvez-vous dire au sujet de Philip Castle ?

Elle esquissa un sourire.

— Certaines choses qui ne sont pas à dire à un inconnu.

— Excusez-moi.

— Il est manifestement amoureux de cette Mona Aamons Monzano, dit-elle.

— On peut en dire autant, je crois comprendre, de tous les hommes de San Lorenzo.

— Il éprouve envers son père des sentiments contradictoires.

— On peut en dire autant de tous les hommes sur terre.

Je voulais la pousser à en dire plus.

— C'est un inquiet.

— Qui ne l'est ici-bas ?, fis-je.

Je l'ignorais alors, mais c'était là une question éminemment bokoniste.

— Il ne l'épousera jamais.

— Pourquoi ça ?

— Je vous ai dit tout ce que j'avais à dire, fit-elle.

— Je suis content de faire la connaissance d'un indexeur aussi respectueux de la vie privée d'autrui.

— On ne doit jamais indexer son propre livre, déclara-t-elle.

Un *duprass*, nous dit Bokonon, est un précieux instrument permettant d'acquérir et de cultiver dans l'intimité d'un interminable amour des intuitions singulières, mais vraies. La finesse avec laquelle les Minton analysaient les index en donnait une éclatante démonstration. Un *duprass*, nous dit Bokonon, est aussi une institution doucereusement vaine d'elle-même. En tant qu'institution, les Minton ne faisaient pas exception à cette règle.

Un peu plus tard, je revis l'ambassadeur dans le couloir de l'avion. À l'écart de sa femme, il me fit comprendre l'importance qu'il attachait à ce que je respecte la faculté qu'avait celle-ci de tirer des déductions d'un index.

— Savez-vous pourquoi Castle n'épousera jamais cette jeune femme, bien qu'il l'aime, bien qu'elle l'aime et bien qu'ils aient grandi ensemble ? me dit-il tout bas.

— Non, monsieur.

— Parce que c'est un homosexuel, murmura Minton. Ça aussi, elle peut le lire dans un index.

Une économie en circuit fermé

Rejetés nus sur le rivage par la mer, Lionel Boyd Johnson et le caporal McCabe, m'apprit le livre, y furent accueillis par bien plus à

plaindre qu'eux. Les habitants de San Lorenzo étaient accablés de maux que, loin de savoir soigner, ils étaient bien en peine de nommer. Par contraste, Johnson et McCabe étincelaient de toutes leurs richesses : ils savaient lire et écrire, ils avaient de l'ambition, de la curiosité, de l'aplomb, de l'irrévérence, de la santé, de l'humour et une connaissance considérable du monde extérieur.

Citons encore les « Calypsos » :

Oh oui, de bien pauvres hères
J'ai trouvé là-bas.
De musique ils n'avaient guère
Pas plus que de bière.
Et ils erraient tous faméliques
Parce que la vie n'est pas douce
Dans un pays dont chaque pouce
De terrain
Appartient
À Castle Sugar, Inc. et à l'Église catholique.

Selon Philip Castle, cette description de l'état de la propriété foncière à San Lorenzo en 1922 est entièrement exacte. Son arrière-grand-père avait en effet fondé la société sucrière Castle Sugar qui, en 1922, possédait jusqu'à la moindre parcelle de terre arable de l'île.

« Les affaires de Castle Sugar à San Lorenzo ne témoignent d'aucun bénéfice, écrivait Castle jeune. Mais en ne rétribuant pas le travail des employés, la compagnie parvenait à équilibrer chaque année son bilan, en gagnant juste assez pour payer le salaire de ceux qui étaient chargés de tourmenter ceux-ci. »

» La forme de gouvernement régnante était l'anarchie, sauf dans les rares situations où Castle Sugar voulait accroître ses biens ou faire faire quoi que ce soit. En ce cas, la forme de gouvernement devenait le féodalisme. La haute noblesse se composait des maîtres de plantations dépendant de Castle Sugar, des Blancs armés jusqu'aux dents venus de l'extérieur. La chevalerie se recrutait parmi des indigènes costauds qui, contre de menus présents et de risibles privilèges, tuaient ou torturaient sur commande. Dans cette démoniaque cage à écureuils, les besoins spirituels du peuple étaient pris en charge par une poignée de prêtres gras à lard.

« Dynamitée en 1923, la cathédrale de San Lorenzo passe généralement pour une des merveilles créées par l'homme dans le Nouveau Monde. »

Le fait que McCabe et Johnson aient pu prendre la direction de San Lorenzo n'a absolument rien de miraculeux. Bien d'autres s'étaient déjà emparés de San Lorenzo – et l'avaient invariablement trouvé piètrement défendu. La raison en était simple : dans Son infinie sagesse, Dieu, en créant cette île, avait veillé à ce qu'elle n'eût aucune valeur.

Hernan Cortez fut le premier à faire enregistrer par l'histoire sa stérile conquête de San Lorenzo. Descendu à terre avec ses hommes pour faire de l'eau, en 1519, il baptisa l'île, la revendiqua au nom de l'empereur Charles Quint et n'y remit jamais les pieds. D'autres expéditions débarquèrent par la suite, attirées par l'or, les diamants, les rubis et les épices, n'en trouvèrent pas, brûlèrent quelques indigènes pour passer le temps et pour extirper l'hérésie, puis se rembarquèrent.

« Lorsque la France revendiqua San Lorenzo en 1682, écrivait Castle, les Espagnols ne protestèrent pas. Lorsque le Danemark revendiqua San Lorenzo en 1699, les Français ne protestèrent pas. Quand les Pays-Bas revendiquèrent San Lorenzo en 1704, les Danois ne protestèrent pas. Quand l'Angleterre revendiqua San Lorenzo en 1706, les Hollandais ne protestèrent pas. Quand l'Espagne, en 1720, réaffirma ses droits sur San Lorenzo, les Anglais ne protestèrent pas. Lorsque, en 1786, des Nègres africains s'emparèrent d'un bateau anglais faisant la traite des esclaves, l'échouèrent sur une grève de San Lorenzo et proclamèrent une nation indépendante – mieux, un empire avec un empereur – les Espagnols ne firent pas la moindre difficulté. »

» L'empereur, qui s'appelait Tum-bumwa, fut le seul homme à avoir jamais pensé que l'île valait d'être défendue. C'est à ce dangereux maniaque qu'on doit l'érection de la cathédrale de San Lorenzo ainsi que des ahurissantes fortifications de la côte nord de l'île, fortifications où se trouve aujourd'hui la résidence privée du prétendu président de la République.

« Ces fortifications n'ont jamais été attaquées, et aucune personne sensée n'a d'ailleurs jamais avancé une raison pour laquelle elles pourraient l'être : elles n'ont jamais rien défendu. On dit que quatorze cents hommes sont morts en les construisant. La moitié d'entre eux, paraît-il, ont été exécutés publiquement pour manque de zèle. »

Castle Sugar s'installa à San Lorenzo en 1916, pendant le boom sucrier de la Grande Guerre. Il n'y avait alors pas de gouvernement. Avec la hausse du prix du sucre, la société s'imagina que dûment cultivées, même l'argile et les gravières de San Lorenzo pourraient rapporter. Personne ne protesta.

En 1922, quand McCabe et Johnson arrivèrent et annoncèrent qu'ils prenaient la direction de l'île, Castle Sugar se retira mollement, comme on sort d'un rêve écœurant.

À nos maîtresses

« Les derniers conquérants de San Lorenzo, écrivait Castle jeune, y apportaient au moins une qualité nouvelle : McCabe et Johnson rêvaient de faire de San Lorenzo une Utopie. »

» À cette fin, McCabe révisa l'économie et les lois.

» Johnson établit une nouvelle religion.

Castle citait une fois de plus les « Calypsos » :

Je voulais que tout
Semble avoir un sens
Afin que partout
On danse à la ronde
J'ai créé d'harmonieux mensonges
Qui n'avaient jamais été dits
J'ai changé ce pauvre monde
J'en ai fait un paradis.

Comme je lisais, je sentis qu'on me tirait par la manche. Je levai les yeux de mon livre.

Le petit Newt Hoenikker était devant moi dans le passage.

— Ça ne vous dirait rien de retourner au bar ? fit-il. On pourrait s'en jeter quelques-uns.

Nous allâmes donc nous en jeter quelques-uns derrière la cravate, et la langue de Newt s'en trouva suffisamment déliée pour qu'il me fasse certaines confidences au sujet de Zinka, Zinka la Russe, cette danseuse naine qui avait été son amie. Ils avaient abrité leurs amours, me dit-il, dans la villa de son père, au cap Cod.

— Je ne me marierai peut-être jamais, mais au moins j'aurai eu une lune de miel.

Il me parla des heures idylliques qu'ils avaient passées, Zinka et lui, enlacés, blottis dans le vieux fauteuil en osier de Felix Hoenikker, celui qui faisait face à la mer. Et Zinka dansait pour lui.

— Vous vous rendez compte ? Une femme dansant pour moi tout seul !

— Je vois que vous n'avez pas de regrets.

— Elle m'a brisé le cœur. Ça n'a pas été très drôle. Mais c'était le prix qu'il fallait payer. Tout se paie en ce bas monde. (Il proposa courageusement un toast.) À nos maîtresses et à nos femmes ! s'écria-t-il.

Attachez vos ceintures

J'étais au bar avec Newt, H. Lowe Crosby et deux inconnus quand on signala que San Lorenzo était en vue. Crosby parlait de « merdeurs » – Vous savez ce que j'entends par un merdeur ?

— J'ai déjà entendu le mot, dis-je, mais il n'a évidemment pas pour moi des résonances aussi personnelles que pour vous.

Crosby avait trop bu ; il avait atteint ce stade où les ivrognes s'imaginent pouvoir parler en toute franchise à condition de le faire affectueusement. Il parla franchement et affectueusement de la taille de Newt, sujet sur lequel personne d'autre au bar n'avait encore aventuré la moindre remarque.

— Je ne veux pas dire par là un petit bonhomme comme ça. (Il posa sur l'épaule de Newt une main de la taille d'un jambon.) Ce n'est pas la taille qui fait qu'un homme est un merdeur, c'est sa façon de penser. J'ai vu des hommes quatre fois plus grands que ce petit bonhomme, et ils étaient tous des merdeurs. Et j'ai vu des petits bonshommes – enfin, pas tout à fait aussi petits, mais sacrément petits, bon Dieu ! – et je les appelais de vrais hommes !

— Merci, dit Newt avec affabilité, sans même jeter un regard à la monstrueuse main posée sur son épaule.

Je n'avais jamais vu un être humain mieux adapté à un handicap physique aussi humiliant. Je frissonnai d'admiration.

— Vous parliez de merdeurs, dis-je à Crosby dans l'espoir qu'il cesserait de s'appuyer sur Newt.

— Et comment !

Il se redressa.

— Vous ne nous avez toujours pas dit ce que c'est qu'un merdeur, fis-je.

— Un merdeur est un type qui se croit tellement malin qu'il ne peut pas fermer son clapet. Quoi que vous puissiez dire, il faut qu'il pinaille. Vous dites que vous aimez telle ou telle chose, et allez ! il vous démontre que vous avez tort.

Le merdeur fait tout ce qu'il peut pour que vous ayez toujours l'impression d'être un con. Vous pouvez dire ce que vous voulez, il a toujours raison.

— On ne peut pas dire que ce soit une caractéristique très attachante, émis-je.

— Ma fille a voulu épouser un merdeur, dit Crosby, l'air sombre.

— Elle l'a fait ?

— Je l'ai écrasé comme une punaise ! (Crosby martela le bar en se rappelant ce qu'avait dit et fait ce merdeur.) Nom de Dieu ! On a tous été à l'université, non ? (Son regard se posa de nouveau sur Newt.) Vous avez été à l'université ?

— Oui, à Cornell, dit Newt.

— Cornell ! s'exclama Crosby, tout content. Bon Dieu, moi aussi !

— Lui aussi, dit Newt en faisant un signe de tête dans ma direction.

— Trois anciens de Cornell ! Et dans le même avion ! dit Crosby, et ce fut un autre festival de *gogotruche*.

Quand le calme fut quelque peu revenu, Crosby demanda à Newt ce qu'il faisait.

— Je peins.

— En bâtiment ?

— Non, des tableaux.

— Ma parole ! fit Crosby.

— Veuillez regagner vos places et attacher vos ceintures, annonça l'hôtesse. Nous survolons Monzano, l'aéroport de Bolivar, San Lorenzo.

— Déjà ! Mais dites donc, attendez une minute, dit Crosby, les yeux baissés vers Newt. Je m'aperçois soudain que vous avez un nom que j'ai entendu quelque part.

— Mon père était le père de la bombe atomique. Newt n'avait pas dit que Felix Hoenikker était *un des pères* de la bombe. Il avait dit que Felix en était *le* père.

— Vraiment ? demanda Crosby.

— Vraiment.

— Je pensais à autre chose, dit Crosby qui se mit à réfléchir. Une histoire de danseuse.

— Je crois que nous ferions bien de regagner nos places, dit Newt, un peu guindé.

— Une histoire de danseuse russe. (Crosby avait la tête suffisamment brouillée par l'alcool pour penser tout haut sans aucune gêne.) Je me rappelle un éditorial dans lequel on disait qu'elle était peut-être une espionne.

— Messieurs, s'il vous plaît, intervint l'hôtesse, il faut regagner vos places et attacher vos ceintures.

Newt leva innocemment les yeux vers H. Lowe Crosby.

— Vous êtes sûr que le nom était bien Hoenikker ? Et afin de dissiper toute possibilité de confusion, il lui épela le nom.

— Possible que je fasse erreur, dit H. Lowe Crosby.

Une nation défavorisée

Vue d'avion, l'île se présentait comme un rectangle d'une surprenante régularité. Cruelles et inutiles, des aiguilles de pierre jaillissant de la mer esquissaient un cercle autour d'elle.

À la pointe sud de l'île se trouvait le port de Bolivar.
C'était la seule ville.
C'était la capitale.

Elle était construite sur un plateau marécageux. Les pistes de l'aéroport Monzano couraient le long de la mer.

Au nord de Bolivar, des montagnes s'élevaient abruptement pour envahir le reste de l'île de leurs bosses de bêtes brutes. Elles s'appelaient les montagnes Sangre de Cristo, mais elles évoquaient pour moi des porcs dans une auge.

Bolivar s'était appelée de bien des noms, entre autres : Caz-macaz-ma, Santa Maria, Saint-Louis, Saint-Georges et Port Glory. En 1922, Johnson et McCabe l'avaient rebaptisée en l'honneur de Simon Bolivar, le grand héros et idéaliste latino-américain.

Lorsque Johnson et McCabe y arrivèrent, c'était une ville de branchages, de fer-blanc, de caisses et de boue posée sur une fermentation visqueuse de fange, de vase et de crasse fétide, catacombes de milliards de milliards d'insouciantes charognards.

C'est à peu de chose près ainsi que je trouvai Bolivar, à l'exception de la fausse façade architecturale nouvellement érigée sur le front de mer.

Johnson et McCabe avaient échoué dans leur effort pour arracher le peuple à la misère et à la fange.

« Papa » Monzano aussi.

Tout le monde était condamné à l'échec, car San Lorenzo était aussi improductif qu'une superficie égale prise en plein Sahara ou sur la calotte polaire.

Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une des plus hautes densités de population du monde, Inde et Chine comprises. On comptait quatre cent cinquante habitants pour chaque kilomètre carré de terre inhabitable.

« Au cours de la phase idéaliste de la réorganisation de San Lorenzo par McCabe et Johnson, écrivait Philip Castle, on annonça que le revenu global du pays serait réparti également entre tous les habitants adultes. La première et seule fois qu'on tenta d'appliquer cette mesure, le montant de la part s'établit entre six et sept dollars. »

La valeur d'un caporal

À la douane de l'aéroport Monzano, nous dûmes tous nous soumettre à une inspection de nos bagages et convertir ce que nous entendions dépenser à San Lorenzo en monnaie locale, en *caporaux*. Le

caporal, si l'on devait en croire « Papa » Monzano, valait un demi-dollar américain.

La baraque de la douane était neuve et propre, mais les murs s'ornaient déjà de quantité de notices affichées pêle-mêle. L'une d'elles était une mise en garde :

QUICONQUE SERA SURPRIS À PRATIQUER LE
BOKONONISME
À SAN LORENZO MOURRA SUR LE CROC !

Une autre affiche montrait une photo de Bokonon : vieux Noir rabougri en train de fumer un cigare. Un air d'intelligence, de bienveillance amusée.

Sous la photo, on lisait : *Recherché mort ou vif, 10 000 caporaux de récompense !*

J'allai regarder l'affiche de plus près. Tout en bas, je trouvai le fac-similé d'une sorte de fiche de police que Bokonon avait dû remplir autrefois, en 1929. On l'avait sans doute mise là pour montrer à ses poursuivants comment étaient son écriture et ses empreintes digitales.

Mais ce qui m'intéressait, c'étaient quelques-uns des mots choisis par Bokonon en 1929 pour remplir les « espaces réservés à cet effet ». Chaque fois qu'il en avait eu la possibilité, il avait adopté le point de vue de Sirius, prenant par exemple en considération des éléments cosmiques tels que la brièveté de la vie et la longueur de l'éternité.

À la question « Profession », il avait répondu : « Être vivant. »

À « Principale occupation », il avait répondu : « Être mort. »

Vous êtes dans une nation chrétienne ! lisait-on sur une autre pancarte. *Tout jeu de pieds sera puni du croc !* Je ne compris pas le sens de cet avertissement car j'ignorais encore que les bokononistes entrent en communion en pressant la plante de leurs pieds contre celle d'autrui.

Et comme je n'avais pas entièrement lu le livre de Philip Castle, le mystère des mystères était à mes yeux celui-ci : comment Bokonon, ami intime du caporal McCabe, avait-il bien pu devenir un hors-la-loi ?

Pourquoi Hazel n'a pas eu peur

Nous fûmes sept à descendre à San Lorenzo : Newt et Angela, l'ambassadeur Minton et sa femme, H. Lowe Crosby et la sienne, plus moi. Quand nous eûmes franchi la douane, on nous mena en groupe jusqu'à une tribune érigée en plein air, sur laquelle on nous fit monter.

Nous y fîmes face à une foule très calme.

Cinq mille San-Lorenziens au moins nous fixaient du regard. Les indigènes étaient couleur de Blédine. Tous étaient maigres. On ne voyait pas une seule personne grasse. Tous avaient des dents qui manquaient. Nombreuses étaient les jambes torsées ou enflées.

Pas un regard qui fût clair.

Les femmes avaient les seins nus et pitoyables. Les hommes portaient des pagnes lâches impuissants à dissimuler des pénis semblables à des balanciers d'horloges campagnardes.

Il y avait beaucoup de chiens, mais pas un qui aboyait. Il y avait beaucoup d'enfants, mais pas un qui pleurait. Ça et là, quelqu'un toussait. C'était tout.

Devant la foule, une fanfare militaire se tenait au garde-à-vous. Elle ne jouait pas.

Devant la fanfare, une garde d'honneur brandissait deux drapeaux, les *Stars and Stripes* et le drapeau de San Lorenzo. Celui-ci représentait les galons en chevron d'un caporal des U.S. Marines sur champ bleu roi. Les étamines pendaient maigrement dans l'air immobile.

Je crus entendre, très loin de là, le heurt sourd d'une masse contre un gong d'airain. C'était une illusion. C'était la pulsation de la chaleur qui résonnait dans mon âme, la chaleur tenace et cuivrée du climat de San Lorenzo.

— Je suis bien contente que le pays soit chrétien, murmura Hazel Crosby à l'oreille de son mari ; j'aurais un peu peur.

Derrière nous se trouvait un xylophone.

Sur l'instrument, un motif étincelant dessinait quatre lettres en grenats et en strass : *Mona*.

Liberté et vénération

À gauche de la tribune, témoignages de l'aide militaire américaine à San Lorenzo, étaient alignés six chasseurs à hélices. Sur le fuselage de chaque avion, un boa constrictor broyait à mort un diable. Les peintures trahissaient une puérile soif de sang. Du sang jaillissait des oreilles, du nez et de la bouche des diables. Une fourche s'échappait de leurs doigts rouges et sataniques.

Devant chaque avion se tenait un pilote couleur de Blédine, silencieux lui aussi.

Puis, au-dessus de la tumescence du silence, on entendit un bourdonnement harcelant comme le chant d'un moucheron. C'était une sirène qui s'approchait, la sirène de la Cadillac de « Papa ».

La conduite intérieure noire et luisante s'arrêta devant nous, pneus fumants.

Nous vîmes en descendre « Papa » Monzano, Mona Aamons Monzano, sa fille adoptive, et Franklin Hoenikker.

« Papa » fit un signe mou et impérieux, et la foule entonna l'hymne national de San Lorenzo, écrit en 1922 sur une vieille mélodie américaine par Lionel Boyd Johnson – par Bokonon.

Ô cher pays où il fait si bon vivre
Tes hommes sont braves comme des éléphants
Tes femmes pures, tes enfants obéissants
Ô cher pays, de ton nom l'on s'enivre.
San Lorenzo, San Lorenzo !
Ile riche et heureuse !
Tremblez, ennemis ! Craignez le fiasco !
Car notre peuple est ivre, et toute la nation,
De Liberté et de Vénération.

Paix et abondance

Puis la foule retomba dans un silence de mort.

Il y eut un roulement de caisse claire tandis que « Papa », Mona et Frank nous rejoignaient sur la tribune. Le tambour cessa de jouer quand « Papa » pointa son doigt vers lui.

« Papa » portait un holster par-dessus sa blouse. « Papa » était vieux, très vieux, comme tant de membres de mon *karass*. Il était en piètre condition et marchait à petits pas, sans ressort. Il était encore gros, mais son lard fondait rapidement, car son sobre uniforme flottait. La sclérotique de ses yeux de crapaud était jaune. Ses mains tremblaient.

Son garde du corps personnel n'était autre que le général de brigade Franklin Hoenikker, en uniforme blanc. Poignets minces, épaules étroites, Frank avait l'air d'un enfant dont l'heure d'aller au lit est passée depuis longtemps. Une médaille brillait sur sa poitrine.

Je les observais tous les deux, « Papa » et Frank, avec quelque difficulté – non que ma vue fût bloquée, mais parce que je ne pouvais détacher mon regard de Mona.

Je tressaillais de joie, mon cœur se brisait, j'avais envie de rire, j'étais fou. Tous mes rêves les plus avides, les plus insensés, dans lesquels j'avais imaginé mon idéal de la femme, se réalisaient. J'avais devant moi, chaude et onctueuse – que Dieu la bénisse ! – l'image de la paix et de l'abondance.

Cette femme, qui n'avait que dix-huit ans, était un ravissement de sérénité. Elle semblait tout comprendre, elle semblait être tout ce qu'il y avait à comprendre. Les *Livres de Bokonon* la mentionnent par son nom. Bokonon dit notamment d'elle : « Mona a la simplicité du Tout. »

Elle portait une tunique grecque, blanche.

Et des sandales plates à ses petits pieds bruns.

Ses longs cheveux plats étaient d'or pâle.

Ses hanches dessinaient une lyre.

Ô mon Dieu ! Paix et abondance éternelles.

Seule belle fille de San Lorenzo, elle était le trésor national. Selon Philip Castle, « Papa » l'avait adoptée afin de mêler le divin à l'inexorabilité de sa tyrannie.

On roula le xylophone jusqu'au bord de la tribune. Et Mona joua. Elle interpréta *Quand le jour s'achève*, tout en trémolos, avec des crescendos, des pianos, des crescendos encore.

La foule écoutait, enivrée de beauté.

« Papa » nous fit alors son compliment.

Le bon moment pour venir à San Lorenzo

« Papa » était un autodidacte. Il avait été majordome du caporal McCabe et n'avait jamais quitté l'île. Il se débrouillait assez bien dans notre langue.

Tout ce que nous pûmes dire sur l'estrade, les uns comme les autres, fut transmis à la foule sous forme d'un beuglement en provenance de haut-parleurs apocalyptiques.

Les paroles jaillissaient des conques, inintelligibles, remontaient un court et large boulevard qui s'ouvrait derrière la foule, ricochaient au bout du boulevard contre les trois immeubles neufs à façade de verre et se réverbéraient en cacardant jusqu'à nous.

— Soyez les bienvenus, dit « Papa ». Vous êtes ici chez la meilleure amie qu'ait jamais eue l'Amérique. L'Amérique est incomprise en bien des endroits, mais pas chez nous, monsieur l'ambassadeur.

Il s'inclina vers H. Lowe Crosby, le fabricant de bicyclettes, qu'il prenait pour le nouvel ambassadeur.

— Je sais que votre pays est sain, monsieur le Président, dit Crosby. Tout ce qu'on m'en a dit me paraît remarquable. Malheureusement...

— Ah !

— Je ne suis pas l'ambassadeur, dit Crosby. J'aimerais bien, remarquez, mais je ne suis qu'un homme d'affaires, sans plus. (Il répugnait à dire qui était le véritable ambassadeur.) C'est ce monsieur qui est l'huile.

— Ah !

« Papa » sourit de son erreur. Le sourire disparut soudainement. Sous l'effet d'une douleur interne, « Papa » grimaça, puis se courba en deux et ferma les yeux, tendu dans un effort pour laisser passer la souffrance.

Frank Hoenikker se porta à son aide, faiblement, avec incompétence.

— Ça ne va pas ?

— Excusez-moi, murmura enfin « Papa » en se redressant quelque peu, les larmes aux yeux. (Il s'essuya les yeux de la main et se redressa complètement.) Je vous demande pardon.

Il parut se demander un instant où il était et ce qu'on attendait de lui. Puis la mémoire lui revint. Il serra la main de Horlick Minton.

— Vous êtes ici parmi des amis.

— J'en suis certain, dit gentiment Minton.

— Des chrétiens, dit « Papa ».

— Très bien.

— Des anticommunistes, dit « Papa ».

— Très bien.

— Il n'y a pas de communistes ici, dit « Papa ». Ils ont trop peur du croc.

— Ça ne m'étonne pas, dit Minton.

— Vous avez très bien choisi votre moment pour venir, dit « Papa ». C'est demain le jour le plus faste de l'histoire de notre pays, le jour des Cent Martyrs de la Démocratie. Ce sera également le jour des fiançailles du général Hoenikker et de Mona Aamons Monzano, la personne la plus précieuse à mon cœur et au cœur de San Lorenzo.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur, mademoiselle, dit chaleureusement Minton. Et toutes mes félicitations, général.

Les jeunes promis remercièrent d'un signe de tête.

Minton prit alors la parole pour évoquer les prétendus Cent Martyrs de la Démocratie, et il y alla d'un énorme mensonge.

— Il n'est pas un enfant américain qui ne connaisse aujourd'hui l'histoire du noble sacrifice de San Lorenzo lors de la dernière guerre mondiale. Ces cent héroïques San-Lorenziens, dont nous célébrerons la mémoire, ont donné autant que peuvent donner des hommes épris de liberté. Le président des États-Unis m'a demandé de le représenter personnellement aux cérémonies de demain et de jeter à la mer une couronne qui sera le présent offert par le peuple américain au peuple de San Lorenzo.

— Le peuple de San Lorenzo vous remercie, ainsi que votre Président et que le généreux peuple américain, pour cette pensée délicate, dit « Papa ». Nous serions honorés si vous vouliez bien jeter la couronne à la mer demain, pendant la cérémonie de fiançailles.

— Tout l'honneur sera pour moi.

« Papa » nous ordonna à tous de lui faire l'honneur de notre présence le lendemain à la cérémonie de la couronne et aux fiançailles. Nous devions nous présenter au palais à midi.

— Quels beaux enfants ces deux-là auront ! dit « Papa » en nous invitant à regarder longuement Frank et Mona. Quel sang ! Quelle beauté !

Puis la douleur revint, fulgurante.

De nouveau, « Papa » ferma les yeux, comme pour se replier autour de sa douleur.

Il attendit que ça passe. Ça ne passa pas.

Toujours en proie à une vive souffrance, il se détourna de nous pour faire face à la foule et au micro. Il voulut faire un geste à la foule, et n'y parvint pas. Il voulut lui dire quelque chose, et n'y parvint pas.

Enfin, les mots sortirent de sa bouche.

— Rentrez chez vous, dit-il en s'étranglant. Rentrez chez vous !

La foule s'éparpilla comme une brassée de feuilles mortes.

« Papa » se retourna vers nous, les traits rendus grotesques par la douleur... Et puis il s'effondra.

Ce qu'il y a de plus fort

Il n'était pas mort.

Mais il en avait diablement l'air ; n'était que de temps en temps, du fond de cette mort apparente, un frisson affleurait comme un tic.

Frank protesta vigoureusement : « Papa » n'était pas mort, c'était impossible ! Il était dans tous ses états.

— « Papa » ! Vous ne pouvez pas mourir, voyons ! C'est impossible !

Il déboutonna le col et la blouse de « Papa », lui frotta les poignets.

— Donnez-lui de l'air ! De l'air pour « Papa » !

Les pilotes de chasse accoururent à la rescousse. L'un d'eux eut la bonne idée d'aller chercher l'ambulance de l'aéroport.

N'ayant pas reçu d'ordres, la fanfare et la garde d'honneur demeurèrent au garde-à-vous, sur le qui-vive.

Je regardai Mona. Elle n'avait rien perdu de sa sérénité et s'était retirée jusqu'à la balustrade de la tribune. La mort – si nous devions en être témoins – ne l'alarmait pas.

À ses côtés se tenait un pilote. Il ne la regardait pas, mais il émanait de lui un rayonnement que j'attribuai au fait d'être si proche de Mona.

« Papa » reprit partiellement conscience. D'une main qui battait comme un oiseau pris au piège, il montra Frank.

— Vous... dit-il.

Nous fîmes tous silence afin d'entendre ses paroles.

Ses lèvres remuèrent, mais il n'en sortit que des bruits de glou-glou.

Quelqu'un eut une idée qui parut excellente sur le moment – bien qu'assez macabre rétrospectivement. Je crois que c'était un des pilotes. Il arracha le microphone de son pied et le tendit vers les lèvres gargouillantes de « Papa » afin d'amplifier ses paroles.

C'est ainsi que nous revinrent, répercutés par les immeubles neufs, des râles entrecoupés de tyroliennes spasmodiques.

Puis des mots tombèrent de sa bouche.

— Vous, dit-il à Frank d'une voix rauque, vous – Franklin Hoenikker – serez le prochain président de San Lorenzo. La science – vous détenez la science. La science est ce qu'il y a de plus fort. La science, répéta « Papa ». La glace.

Il roula ses yeux jaunes et s'évanouit de nouveau.

Je regardai Mona.

Son expression n'avait pas changé.

En revanche, le pilote qui se tenait à côté d'elle avait les traits catatoniques et la rigidité orgiaque d'un homme en train de recevoir la médaille d'Honneur du Congrès.

Je baissai le regard et vis ce que je ne devais pas voir.

Mona avait dégagé un de ses pieds de sa sandale. Son petit pied brun était nu.

Et de ce pied, elle pétrissait et pétrissait – pétrissait de façon obscène – le cou-de-pied de la botte de l'aviateur.

N'krowo

« Papa » ne mourut pas – pas encore.

Le grand fourgon à barbecue de l'aéroport l'emporta.

Les Minton gagnèrent leur ambassade dans une conduite intérieure américaine.

Newt et Angela montèrent dans une conduite intérieure immatriculée à San Lorenzo pour aller chez Frank.

L'unique taxi de San Lorenzo nous mena, les Crosby et moi, à l'hôtel Casa Mona. C'était une grande Chrysler 1939 qui avait l'air d'un corbillard, avec des strapontins. Sur les flancs de la voiture, on lisait l'inscription Castle Transportation Inc. Le taxi appartenait à Philip Castle, le propriétaire du Casa Mona, le fils du grand philanthrope que j'étais venu interviewer.

Les Crosby et moi étions troublés. Notre consternation s'exprimait par des questions auxquelles nous exigions des réponses immédiates. Les Crosby voulaient savoir qui était Bokonon. L'idée que quelqu'un puisse s'opposer à « Papa » Monzano les scandalisait.

De mon côté, sans raison précise, je m'aperçus qu'il me fallait savoir sur-le-champ qui étaient les Cent Martyrs de la Démocratie.

Les Crosby furent les premiers à obtenir une réponse. Comme ils ne comprenaient pas le dialecte san-lorenzien, je me fis leur interprète. Crosby posa à notre chauffeur la question fondamentale qui le tourmentait :

— Qui est-ce, ce merdeur de Bokonon, d'abord ?

— Homme très méchant, répondit le chauffeur. (En réalité, il avait dit : *Ohmtré amesh-a.*)

— C'est un communiste ? demanda Crosby quand il eut entendu ma traduction.

— Oh oui !

— A-t-il des disciples ?
 — Comment ?
 — Il y a des gens pour le trouver bien ?
 — Oh non, monsieur ! dit pieusement le chauffeur. Personne il est fou autant.
 — Pourquoi est-ce qu'on ne l'a pas capturé ? demanda Crosby.
 — Il est difficile trouver, dit le chauffeur. Très malin.
 — Enfin, il doit y avoir des gens qui le cachent et qui lui donnent à manger, sinon on l'aurait attrapé depuis longtemps !
 — Personne il cache pas lui ; personne il le nourrit pas. Tout le monde trop malin pour le faire.
 — Vous croyez ?
 — Sûr, fit le chauffeur. Si quelqu'un il donne à manger à ce vieux fou, ou un endroit pour dormir, il est bon pour le croc. Personne il en veut pas, du croc.
 Il avait prononcé le dernier mot : « *N'krowo.* »

Elé sam artière n'deledem okra-zy

Je demandai au chauffeur qui étaient les Cent Martyrs de la Démocratie. Je remarquai que le boulevard que nous suivions s'appelait boulevard des Cent Martyrs de la Démocratie.

Le chauffeur m'apprit que dans l'heure qui avait suivi l'attaque de Pearl Harbor. San Lorenzo avait déclaré la guerre à l'Allemagne et au Japon.

Pour combattre dans le camp de la démocratie, San Lorenzo avait levé cent hommes, qui s'étaient embarqués sur un bateau en partance pour les Etats-Unis, où ils devaient être armés et entraînés.

Le bateau avait été coulé par un sous-marin allemand juste à la sortie du port de Bolivar.

— *Sésame issié*, dit-il, *elé sam artière n'deledem okra-zy.*

(C'est ça, monsieur, avait-il dit en dialecte, les Cent Martyrs de la Démocratie.)

Mosaïque

Nous fîmes, les Crosby et moi, la curieuse expérience qui consiste à être les premiers clients d'un hôtel neuf. Nous fûmes les premiers à signer dans le-registre du Casa Mona.

Les Crosby étaient arrivés à la réception avant moi, mais H. Lowe

Crosby fut à ce point déconcerté par la vue d'un registre complètement vierge qu'il ne put se résoudre à signer. Il avait besoin d'un peu de réflexion.

— Tenez, signez, vous, me dit-il.

Puis, pour me défier de penser qu'il était superstitieux, il annonça qu'il souhaitait photographier un homme occupé à composer une immense mosaïque sur le plâtre frais d'un des murs du hall.

La mosaïque faisait six mètres de haut. C'était un portrait de Mona Aamons Monzano. L'homme qui y travaillait était jeune et musclé. Assis au haut d'une échelle double, il portait pour tout vêtement un pantalon de coutil. C'était un Blanc.

À l'aide de copeaux d'or, le mosaïste représentait les cheveux fous poussant sur la nuque de Mona, le long de son cou de cygne.

Crosby alla le photographier et revint en déclarant que le type était le plus grand merdeur qu'il eût jamais rencontré. En m'annonçant cela, Crosby avait pris la couleur du jus de tomate.

— Tout ce qu'on dit, il le retourne à l'envers.

J'allai à mon tour près du mosaïste, que j'observai pendant quelque temps.

— Je vous envie, lui dis-je enfin.

— Je savais, soupira-t-il, que si j'attendais suffisamment longtemps, quelqu'un viendrait et m'envierait. Je me disais qu'il fallait être patient, que tôt ou tard, un envieux viendrait.

— Vous êtes américain ?

— J'ai ce bonheur. (Il continuait à travailler, sans la moindre curiosité quant à mon apparence.) Vous voulez prendre ma photo, vous aussi ?

— Cela vous ennuie ?

— Je pense, donc je suis, donc je suis photographiable.

— Malheureusement, je n'ai pas mon appareil sur moi.

— Eh bien, allez le chercher, voyons ! Vous n'êtes pas de ces hommes qui s'en remettent à leur mémoire, si ?

— Je ne crois pas que j'oublierai de sitôt le visage auquel vous travaillez.

— Vous l'oublierez quand vous serez mort, et moi aussi. Quand je serai mort, j'oublierai tout, et je vous conseille d'en faire autant.

— A-t-elle posé pour ce portrait ou travaillez-vous d'après des photos, ou quoi ?

— Je travaille d'après ou quoi.

— Quoi ?

— Je travaille d'après ou quoi. (Il se frappa la tempe.) Tout est là, dans cette tête qu'on m'envie.

— Vous la connaissez ? Mona.

— J'ai ce bonheur.

— Frank Hoenikker est un veinard.
 — Frank Hoenikker est une merde.
 — Au moins, vous êtes franc, vous.
 — Je suis également riche.
 — Vous m'en voyez ravi.
 — Si vous voulez l'avis d'un spécialiste, l'argent ne fait pas nécessairement le bonheur.
 — Merci du renseignement. Vous venez de m'éviter bien des ennuis. J'étais sur le point de gagner de l'argent.
 — Comment ?
 — En écrivant.
 — J'ai écrit un livre autrefois.
 — Comment s'appelait-il ?
 — *San Lorenzo : le pays, son histoire et son peuple.*

Élève de Bokonon

— Je crois comprendre, dis-je au mosaïste, que vous êtes Philip Castle, le fils de Julian Castle.
 — J'ai ce bonheur.
 — Je suis venu pour voir votre père.
 — Vous êtes représentant en aspirine ?
 — Non.
 — Dommage. Mon père en manque. Pas de drogues miracles non plus ? Mon père aime bien faire un miracle de temps à autre.
 — Je ne vends pas de drogues. Je suis écrivain.
 — Qu'est-ce qui vous fait croire qu'un écrivain ne vend pas de drogues ?
 — Touché. Je plaide coupable.
 — Mon père a besoin d'une certaine sorte de livres, des livres qu'on pourrait lire à ceux qui meurent ou qui souffrent atrocement. J'imagine que vous n'avez rien écrit de la sorte, si ?
 — Non, pas encore.
 — Il y a de l'argent là-dedans, je crois. Je vous passe l'idée. Elle est précieuse.
 — Je pourrais peut-être remanier le Psaume XXIII, le tripatouiller un petit peu pour qu'on ne se rende pas compte qu'il n'est pas de moi.
 — Bokonon s'y est essayé, me dit-il. Il a trouvé qu'il ne pouvait pas y changer un mot.
 — Vous le connaissez aussi ?
 — J'ai ce bonheur. Il a été mon précepteur quand j'étais petit. (Il fit un geste sentimental vers la mosaïque.) Celui de Mona aussi.

— C'était un bon professeur ?
— Mona et moi savons lire, écrire et faire des opérations simples, dit Castle. Si c'est ça que vous voulez dire.

Le bonheur d'être américain

H. Lowe Crosby s'approcha pour regarder de plus près Castle le merdeur.

— Qu'est-ce que vous êtes ? demanda-t-il, sarcastique. Un beatnik, sans doute ?

— Je suis bokononiste.

— Mais c'est interdit dans ce pays, non ?

— Il se trouve que j'ai le bonheur d'être américain. J'ai toujours pu dire que j'étais bokononiste chaque fois que ça me plaisait, et personne ne m'a jamais embêté jusqu'à présent.

— Moi, j'estime qu'on doit respecter les lois du pays où l'on se trouve.

— Ça ne m'étonne pas de vous.

Crosby devint livide.

— Je t'emmerde, petit con !

— Je t'emmerde, vieux con, dit doucement Castle. Et j'emmerde aussi Noël et la Fête des Mères.

Crosby traversa le hall à grandes enjambées et s'adressa à l'employé de la réception.

— Je veux signaler cet homme, là-bas, ce merdeur, ce soi-disant artiste. Vous avez ici un gentil petit pays qui essaie d'attirer le tourisme et les investissements industriels. Étant donné la façon dont cet homme m'a parlé, j'en ai fini avec San Lorenzo. Quand des amis me demanderont ce que je pense de San Lorenzo, je leur dirai de ne jamais y mettre les pieds. Vous aurez peut-être un beau portrait sur le mur, mais bon Dieu, le merdeur qui le fait est l'enfant de putain le plus insultant, le plus décourageant que j'aie jamais vu de ma vie.

Le réceptionniste leva les yeux.

— Monsieur...

— Eh bien, j'écoute ! dit Crosby furieux.

— Monsieur... c'est le propriétaire de l'hôtel.

Le Hilton-Merdeur

H. Lowe Crosby et sa femme quittèrent le Casa Mona, que Crosby

avait rebaptisé le *Hilton-Merdeur*, et exigèrent d'être logés à l'ambassade des Etats-Unis.

Je restai donc le seul client de cet hôtel de cent chambres.

Ma chambre était agréable, située comme toutes les autres sur le boulevard des Cent Martyrs de la Démocratie, au delà duquel la vue portait sur l'aéroport Monzano et, plus loin, le port de Bolivar. Le Casa Mona était construit comme une bibliothèque, avec un fond et des flancs opaques et des vitres bleu-vert par-devant. La sordide misère de la ville proprement dite se dissimulant de chaque côté et derrière, il était impossible de la voir de l'hôtel.

Ma chambre avait l'air conditionné. Il y faisait presque froid. Et venant de la chaleur écrasante du dehors, j'éternuai.

Il y avait des fleurs fraîches sur la table de nuit, mais le lit n'était pas encore fait. Il n'y avait même pas d'oreiller, rien qu'un matelas nu, un Beautyrest tout neuf. Pas de cintres dans la penderie non plus, ni de papier hygiénique dans les toilettes.

Je sortis donc dans le couloir à la recherche d'une femme de chambre qui pût m'équiper un peu plus complètement. Je ne vis rien, mais j'entendis de légers signes de vie. Une porte était ouverte tout au bout du couloir.

J'allai jusqu'à cette porte. Elle donnait sur un grand appartement dont le sol était recouvert de toiles de peintres. Quand j'apparus, les deux peintres n'étaient pas au travail. Ils étaient assis sur un rebord courant le long du mur vitré.

Pieds nus, les yeux fermés, ils se faisaient face.

Ils pressaient l'une contre l'autre la plante de leurs pieds nus.

Chacun d'eux se tenait par les chevilles, dans une rigide attitude triangulaire.

Je m'éclaircis la gorge.

Les deux peintres se laissèrent tomber au bas de l'appui, sur les toiles maculées de gouttes de peinture. Ils atterrirent sur les mains et les genoux et restèrent dans cette position, le derrière en l'air, le nez tout contre le sol. Ils s'attendaient à être tués.

— Excusez-moi, dis-je stupéfait.

— Ne nous dénoncez pas, supplia plaintivement l'un d'eux. S'il vous plaît, ne dites rien !

— Dire quoi ?

— Ce que vous avez vu.

— Mais je n'ai rien vu !

— Si vous nous dénoncez, dit-il, la joue contre le sol en levant vers moi un œil suppliant, nous mourrons sur le *n'krowo* !

— Écoutez, mes amis, dis-je, je suis arrivé trop tôt ou trop tard, mais je vous le répète, je n'ai rien vu qui vaille la peine d'être signalé. Relevez-vous, je vous en prie.

Les yeux toujours fixés sur moi, ils se redressèrent. Ils tremblaient et se faisaient tout petits. Enfin, je pus les convaincre que je ne répéterais jamais ce que j'avais vu.

Ce que j'avais vu, bien sûr, c'était le rituel bokononiste de *bokomaru*, ou fusion des consciences.

Nous autres, bokononistes, croyons qu'il est impossible de presser la plante de ses pieds contre celle d'une autre personne sans se mettre à aimer celle-ci, à condition que les pieds soient de part et d'autre propres et bien soignés.

Le texte qui est à l'origine de cette cérémonie des pieds est le Calypso suivant :

Nous nous toucherons les pieds, yé-yé,
Avec une ferveur sincère
Et nous nous aimerons, yé-yé,
Comme nous aimons la Terre, notre Mère.

Peste noire

De retour dans ma chambre, j'y trouvai Philip Castle – mosaïste, historien, auto-indexeur, merdeur et hôtelier – en train de disposer un rouleau de papier hygiénique dans les toilettes.

— Merci beaucoup, dis-je.

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

— C'est ce que j'appelle un hôtel réellement accueillant. Combien y-a-t-il de propriétaires d'hôtel qui se soucient aussi personnellement du confort de leurs clients ?

— Combien y a-t-il de propriétaires d'hôtel qui n'ont qu'un seul client ?

— Vous en avez eu trois pendant un moment.

— C'était le bon temps.

— Vous savez, je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais je n'arrive pas à comprendre comment un homme de vos goûts et de votre talent peut être attiré par l'hôtellerie.

Il fronça les sourcils, perplexe.

— Vous pensez que je ne sais pas suffisamment y faire avec les clients, n'est-ce pas ?

— J'ai connu des garçons qui faisaient l'école hôtelière à Cornell, et je ne puis m'empêcher de penser qu'ils auraient traité quelque peu différemment les Crosby.

Il hocha la tête d'un air embarrassé.

— Je sais. Je sais. (Il eut un geste impuissant des bras.) Je me demande vraiment pourquoi j'ai construit cet hôtel. Ça a à voir avec

ma vie, j'imagine... une façon de s'occuper, d'éviter la solitude. (Il hocha la tête.) J'avais le choix entre me faire ermite et ouvrir un hôtel... il n'y avait rien entre les deux.

— N'avez-vous pas été élevé à l'hôpital de votre père ?

— Si. C'est là que nous avons grandi, Mona et moi.

— Et vous n'êtes pas tenté de faire de votre vie ce que votre père a fait de la sienne !

Castle jeune eut un petit sourire triste. Il éluda ma question.

— Mon père est bizarre, dit-il. Je crois que vous l'aimerez.

— Je le crois aussi. Les hommes aussi désintéressés que lui sont rares.

— Une fois, dit Castle, quand j'avais environ quinze ans, une mutinerie a éclaté non loin d'ici, à bord d'un bateau grec qui allait de Hong Kong à La Havane avec un chargement de meubles en osier. Les mutins se sont rendus maîtres du bateau, mais comme ils ne savaient pas naviguer, celui-ci s'est brisé sur des écueils près du château de « Papa » Monzano. Tout le monde a péri noyé, sauf les rats et les meubles. La mer a rejeté les rats et les meubles.

L'histoire semblait être finie, mais je ne pouvais en être certain.

— Alors ? fis-je.

— Alors, certains ont récolté du mobilier gratis et d'autres ont récolté la peste bubonique. À l'hôpital de mon père, nous avons eu quatorze cents morts en dix jours. Vous avez déjà vu quelqu'un mourir de la peste bubonique ?

— Je n'ai pas eu ce malheur.

— Les ganglions lymphatiques des aines et des aisselles deviennent comme des pamplemousses.

— Je vous crois volontiers.

— Après la mort, le corps devient noir – dans le cas de San Lorenzo, c'est porter de l'eau à la rivière. Au moment où la peste battait son plein, la Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle ressemblait à Auschwitz ou à Buchenwald. Nous avions des piles de cadavres si hautes et si larges qu'un bulldozer qui les poussait vers une fosse commune a calé ! Mon père a travaillé pendant des jours et des jours sans dormir – et non seulement sans dormir, mais sans sauver beaucoup de vies, d'ailleurs.

La sonnerie de mon téléphone interrompit le macabre récit de Castle.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il, je ne savais même pas que les téléphones étaient déjà branchés !

Je décrochai l'écouteur.

— Allô ?

C'était le général Franklin Hoenikker, qui semblait être essoufflé et mort de peur.

— Écoutez ! Il faut absolument que vous veniez tout de suite chez moi. Il faut que nous parlions ! Il s'agit peut-être d'une chose très importante dans votre vie !

— Vous ne pouvez pas m'en dire plus ?

— Pas au téléphone, pas au téléphone. Venez chez moi. Venez immédiatement, je vous en supplie !

— Entendu.

— Je ne vous raconte pas de blagues. C'est vraiment très important pour vous. Il s'agit peut-être de la chose la plus importante de toute votre vie. (Il raccrocha.)

— De quoi s'agit-il ? demanda Castle.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Frank Hoenikker veut me voir tout de suite.

— Prenez votre temps. Ne vous affolez pas. C'est un idiot.

— Il a dit que c'était important.

— Comment peut-il savoir ce qui est important ou non ? Donnez-moi une banane et je me charge d'y tailler un homme qui le vaudra cent fois.

— Enfin... Finissez toujours votre histoire.

— Où en étais-je ?

— La peste bubonique. Les cadavres avaient fait caler le bulldozer.

— Ah oui ! Eh bien, une nuit – une de ces nuits sans sommeil – j'étais resté avec mon père tandis qu'il travaillait. Nous avions un mal de chien à trouver un patient vivant pour le soigner. De lit en lit, nous ne trouvions que des morts.

» Et mon père a été pris d'un rire nerveux, continua Castle. Il ne pouvait pas s'arrêter. Il est sorti dans la nuit avec sa torche électrique, toujours en proie au fou rire. Le faisceau de la torche dansait sur tous les cadavres empilés dehors. Il a posé sa main sur ma tête, et savez-vous ce que m'a dit cet homme merveilleux ?

— Non.

— Mon fils, m'a-t-il dit, un jour, tout cela sera à toi.

Le berceau du chat

Je pris l'unique taxi de San Lorenzo pour me rendre chez Frank.

Nous traversâmes des scènes de hideux dénuement. Nous nous engageâmes sur les pentes du mont McCabe. L'air se rafraîchit. Il y avait de la brume.

Frank habitait l'ancienne maison de Nestor Aamons, le père de Mona, l'architecte de la Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle.

C'était Aamons qui l'avait dessinée.

Elle enjambait une chute d'eau et possédait une terrasse en encorbellement qui s'avavançait dans la brume montant de la cataracte. C'était un ingénieux treillis de pylônes et de poutres très légers, en acier. Les interstices du treillis étaient tantôt ouverts, tantôt remplis de pierre indigène ou vitrés, tantôt tendus de toile.

Il se dégagait de cette maison l'impression qu'elle n'avait pas tant été bâtie pour enclorre quelque chose que pour marquer que quelqu'un avait donné là libre cours à sa fantaisie.

Un domestique m'accueillit poliment et me dit que Frank n'était pas encore rentré. On l'attendait d'un moment à l'autre. Frank avait laissé des ordres. On devait me mettre à l'aise et veiller à ce que je ne manque de rien. Je devais rester dîner et coucher. Le domestique s'appelait Stanley. C'était le premier San-Lorenzien dodu que je voyais.

Stanley me mena à ma chambre, vers le cœur de la maison, le long d'un escalier de pierre vive abrité ou exposé par une disposition fantaisiste de cadres métalliques rectangulaires. Mon lit consistait en une tranche de caoutchouc mousse posée à même un rebord de pierre vive. Les murs en étaient de toile. Stanley me montra comment les remonter à volonté comme des stores.

Je demandai à Stanley s'il y avait d'autres invités. Seul le petit Newt était là, me dit-il. Newt était sur la terrasse, occupé à peindre. Angela était partie en excursion à la Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle.

Je sortis sur la vertigineuse terrasse qui enjambait la chute. J'y trouvai le petit Newt endormi dans un fauteuil de jardin jaune.

La peinture à laquelle avait travaillé Newt était posée sur un chevalet près du garde-fou d'aluminium. Elle s'encadrait dans une vue brumeuse du ciel, de la mer et de la vallée.

C'était un petit tableau, noir et plein de verrues.

Il consistait en griffures noires tracées en pleine pâte. Les griffures formaient une sorte de toile d'araignée, et je me demandai si elles ne représentaient pas les filets gluants de la futilité humaine mis à sécher sur un fond de nuit sans lune.

Je ne réveillai pas l'auteur de cet effroyable tableau. J'allumai une cigarette et me mis à écouter des voix imaginaires dans le bruissement de l'eau.

Newt fut réveillé par une explosion venue de très loin en dessous de nous, dans la vallée, qui se répercuta le long des pentes et monta jusqu'à Dieu. C'était, me dit le majordome de Frank, un canon que l'on tirait tous les jours à 5 heures sur le front de mer de Bolivar.

Le nain s'agita. Encore à demi endormi, il passa ses mains maculées de peinture noire sur sa bouche et son menton, y laissant des

traînées noires. Puis il se frotta les yeux, les cernant de noir.

— Salut, me dit-il d'une voix endormie.

— Salut, dis-je. J'aime bien votre tableau.

— Vous voyez ce qu'il signifie ?

— Il signifie sans doute quelque chose de différent pour chaque personne qui le regarde.

— C'est le berceau du chat.

— Ah ! Très bien. Les griffures sont des ficelles, n'est-ce pas ?

— C'est un des plus vieux jeux du monde. Même les Eskimos le connaissent.

— Vous m'en direz tant.

— Depuis peut-être cent mille ans ou plus, les grandes personnes agitent des ficelles entremêlées au nez de leurs enfants.

— Hum.

Newt demeurait blotti dans son fauteuil. Il avança ses mains maculées de peinture comme s'il tendait entre elles un berceau de ficelle.

— Pas étonnant que les gosses deviennent fous en grandissant. Un berceau de chat n'est rien d'autre qu'un faisceau d'X entre les mains de quelqu'un, et les gosses regardent tous ces X, ils les regardent, ils les regardent...

— Et ?

— *Et il n'y a pas plus de chat que de berceau.*

Mon bon souvenir à Albert Schweitzer

À ce moment arriva Angela Hoenikker Conners, la sœur montée en graine de Newt, en compagnie de Julian Castle, le père de Philip, le fondateur de la Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle. Castle portait un costume flottant en toile blanche et un cordon en guise de cravate. C'était un homme décharné, chauve, rabougri. C'était, pensai-je, un saint.

Il vint se présenter à Newt et à moi sur la terrasse en encorbellement. Il prévenait toute allusion à son éventuelle sainteté en parlant du coin de la bouche comme un gangster de cinéma.

— Je crois comprendre que vous suivez les traces d'Albert Schweitzer, lui dis-je.

— À distance raisonnable... (Il eut un rictus de criminel.) Je n'ai jamais rencontré ce monsieur.

— Il a sûrement entendu parler de votre œuvre, tout comme vous connaissez la sienne.

— Peut-être. Peut-être pas. Vous l'avez déjà vu ?

— Non.

— Vous pensez le voir un jour ?

— Un de ces jours, peut-être.

— Eh bien, dit Julian Castle, au cas où les hasards de vos voyages mettraient le Dr Schweitzer sur votre chemin, vous pouvez lui dire qu'il n'est *pas* mon héros. (Il alluma un gros cigare. Quand le cigare fut bien parti, il en pointa vers moi le bout incandescent.) Vous pouvez lui dire qu'il n'est pas mon héros, mais vous pouvez lui dire aussi que grâce à lui, Jésus-Christ, lui, est mon héros.

— Je crois qu'il sera très content de l'apprendre.

— Je me fiche qu'il soit content ou non. C'est une affaire strictement entre Jésus et moi.

Julian Castle est d'accord avec Newt : Rien n'a de sens

Julian Castle et Angela s'approchèrent du tableau de Newt. Castle fit un œilleton de son index replié et plissa les yeux pour inspecter le tableau.

— Qu'en pensez-vous ? lui demandai-je.

— C'est *noir*. Qu'est-ce que c'est – l'enfer ?

— Ça veut dire ce que ça peut vouloir dire, fit Newt.

— Alors, c'est l'enfer, grimaça Castle.

— On m'a dit il y a un instant que c'est un berceau de chat, dis-je.

— Ça aide, les tuyaux fournis par la maison mère, dit Castle.

— Je ne trouve pas que ce soit très joli, se plaignit Angela. Je trouve que c'est laid, mais je ne connais rien en art moderne. Je souhaite parfois que Newt prenne des leçons, pour savoir une fois pour toutes si ce qu'il fait en vaut la peine.

— Autodidacte ? demanda Castle à Newt.

— Ne le sommes-nous pas tous ? s'enquit Newt.

— Excellente réponse.

Castle était devenu respectueux.

J'entrepris d'expliquer le sens profond du berceau du chat, puisque Newt ne semblait guère avoir envie de refaire son boniment.

Castle hocha la tête avec sagesse.

— Ce tableau nous dit donc que rien n'a de sens dans la vie. Je suis entièrement d'accord.

— Vraiment ? demandai-je. Il y a un instant, vous avez dit quelque chose à propos de Jésus.

— De qui ? fit Castle.

— De Jésus-Christ.

— Oh, lui ! dit Castle. (Il haussa les épaules.) Il faut bien dire

quelque chose pour garder son clapet en état de marche, au cas où il y aurait jamais quelque chose à dire qui ait un sens.

— Ah, fis-je.

Je savais désormais que j'allais avoir du mal à écrire un article de vulgarisation sur lui. Il me faudrait centrer l'article sur ses bonnes œuvres et ne tenir aucun compte des choses sataniques qu'il pensait et disait.

— Je vous autorise à me citer, dit-il : l'homme est vil, l'homme ne fait rien qui en vaille la peine, ne sait rien qui en vaille la peine. (Il se pencha et secoua la petite main sale de Newt.) D'accord ?

Newt secoua la tête. Il semblait soupçonner furtivement ce jugement d'être un peu exagéré.

— D'accord, dit-il.

Alors le saint alla d'un pas jusqu'à la peinture de Newt et l'enleva du chevalet. Il promena sur nous un regard rayonnant.

— Ordures – comme tout le reste.

Et il jeta le tableau loin de la terrasse. Portée par un courant ascendant, la toile prit de la hauteur, plafonna, revint comme un boomerang et entra de côté dans la chute d'eau.

Le petit Newt ne put rien dire.

Angela fut la première à rompre le silence.

— Tu as plein de peinture sur le visage, mon chéri. Va te laver.

Aspirine et boko-maru

— Dites-moi, docteur, demandai-je à Julian Castle, comment est « Papa » Monzano ?

— Comment le saurais-je ?

— Je pensais que, peut-être, vous l'aviez soigné.

— Nous ne nous parlons pas... (Castle sourit.) C'est-à-dire que c'est lui qui ne me parle pas. La dernière fois qu'il m'a parlé, il y a environ trois ans, c'était pour me dire que je ne devais qu'à ma nationalité américaine de ne pas faire connaissance avec le croc.

— Qu'avez-vous fait pour l'offenser ? Vous venez vous installer ici et vous fondez de vos propres deniers un hôpital pour soigner gratuitement son peuple...

— « Papa » n'aime pas le traitement d'ensemble que nous donnons à nos patients, particulièrement quand ils meurent. À la Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle, nous administrons les derniers rites de l'Église bokononiste à ceux qui le désirent.

— Comment sont ces rites ?

— Très simples. On commence par une litanie avec répons. Vous

voulez faire les répons ?

— Si ça ne vous fait rien, je ne suis pas encore mourant.

Il me décocha un clin d'œil sinistre.

— Vous avez raison de vous méfier. Ceux qui suivent les derniers rites ont tendance à mourir aussitôt. Mais je crois que nous pourrions vous empêcher de faire le saut si nous ne nous touchions pas les pieds.

— Les pieds ?

Il m'exposa l'attitude bokononiste envers les pieds.

— Cela explique quelque chose que j'ai vu à l'hôtel.

Et je lui parlai des deux peintres que j'avais vus sur le rebord de la fenêtre.

— Ça marche, vous savez, dit-il. Ceux qui le font ont vraiment de meilleurs sentiments vis-à-vis d'autrui et du monde.

— Hum.

— *Boko-maru*.

— Je vous demande pardon ?

— C'est ainsi que s'appelle cette cérémonie des pieds, dit Castle. Ça marche. Je suis toujours reconnaissant quand quelque chose marche. Il n'y a pas tellement de choses qui marchent vraiment, vous savez.

— J'imagine, en effet.

— Je ne pourrais pas faire fonctionner mon hôpital si je n'avais pas l'aspirine et *boko-maru*.

— Je crois comprendre, dis-je, qu'en dépit des lois, qu'en dépit du *n'krowo*, il y a encore quelques bokononistes dans l'île...

Il éclata de rire.

— Vous n'avez pas encore compris ?

— Compris quoi ?

— À San Lorenzo, et malgré le *n'krowo*, tout le monde est bokononiste, avec ferveur.

Cercle d'acier

— Quand Bokonon et McCabe, il y a des années de cela, se sont emparés de ce misérable pays, ils en ont chassé les prêtres. Puis, Bokonon, cyniquement et par jeu, a inventé une nouvelle religion.

— Je sais, dis-je.

— Quand il est devenu évident qu'aucune réforme gouvernementale ou économique ne soulagerait la misère du peuple, la religion est apparue comme le seul espoir. La vérité était l'ennemie du peuple, car la vérité était effroyable, et Bokonon s'est donc attaché à fournir au peuple des mensonges toujours meilleurs.

— Comment en est-il venu à se faire déclarer hors la loi ?

— C'est lui qui en a eu l'idée. Il a demandé à McCabe de le décréter hors la loi, ainsi que sa religion, afin de donner plus de piment et de piquant à la vie religieuse du peuple. Il a d'ailleurs écrit un petit poème à ce sujet.

Castle me récita ce poème, qu'on ne trouve pas dans les *Livres de Bokonon* :

J'ai fait mes adieux au gouvernement

Et j'ai donné mes raisons :

Une bonne religion

Doit être une trahison.

— C'est également Bokonon, dit Castle, qui a proposé le croc comme châtiment du bokononisme. Il en avait eu l'idée au musée de Madame Tussaud, dans la Chambre des horreurs. (Il me fit un clin d'œil vampirique.) Ça aussi, c'était pour pimenter l'affaire.

— A-t-on exécuté beaucoup de personnes de la sorte ?

— Pas au début, pas au début. Au début, on se contentait de faire croire au peuple qu'il y avait eu des exécutions. On faisait circuler des rumeurs, mais personne n'avait vraiment connu quelqu'un qui fût mort de cette façon. McCabe s'est donné du bon temps en accablant de menaces sanguinaires les bokononistes – c'est-à-dire tout le monde. Puis, Bokonon a pris le maquis. Confortablement installé dans la jungle, il passait ses journées à écrire, à prêcher et à manger les bonnes choses que lui apportaient ses disciples. McCabe réunissait les chômeurs – c'est-à-dire pratiquement tout le monde – et organisait de grandes chasses à l'homme pour trouver Bokonon. Tous les six mois environ, McCabe annonçait triomphalement que Bokonon était entouré d'un cercle d'acier qui se resserrait impitoyablement sur lui. Et puis tôt ou tard, les responsables de ce cercle impitoyable venaient au rapport : dépité, apoplectique, McCabe apprenait d'eux que Bokonon avait accompli l'impossible. Il s'était échappé, évaporé, il vivait, il prêchait encore. Miracle !

Pourquoi l'âme de McCabe devint vulgaire

— McCabe et Bokonon n'ont pas réussi à élever ce qu'on pense généralement être le *standard* c'est-à-dire le critère de la vie, dit Castle. La vérité, c'est que la vie demeurait toujours aussi courte, aussi brutale, aussi misérable.

« Mais le peuple ne ressentait pas le besoin de s'intéresser de près

à l'affreuse réalité. Au fur et à mesure que croissait la légende vivante du cruel tyran dans la ville et du saint bienveillant dans la jungle, on voyait croître aussi le bonheur du peuple. Les habitants de l'île se trouvaient employés comme des acteurs à plein temps dans une pièce qu'ils comprenaient, que tout être humain, partout dans le monde, peut comprendre et applaudir. »

— Et la vie est devenue une œuvre d'art, m'émerveillai-je.

— Oui. Il n'y avait qu'un ennui.

— Oh ?

— Le drame était cruellement ressenti dans leur âme par ses deux vedettes, McCabe et Johnson. Jeunes gens, ils s'étaient beaucoup ressemblé : chacun d'eux était mi-ange, mi-forban. Or, voici que le drame exigeait que dépérísse le forban en Bokonon et l'ange en McCabe. Et McCabe comme Johnson payèrent de terribles souffrances le bonheur du peuple : McCabe connut les tourments du tyran, Bokonon ceux du saint. Pratiquement, tous deux devinrent fous. (Castle replia l'index de sa main gauche.) C'est alors qu'on a commencé à mourir pour de bon sur le *n'krowo*.

— Mais on n'a jamais capturé Bokonon ? demandai-je.

— McCabe n'a jamais été fou à ce point. Il n'a jamais sérieusement tenté de le capturer. C'aurait été facile.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— McCabe a toujours été assez sensé pour se rendre compte que privé du saint homme contre qui il guerroyait, il perdrait toute signification lui-même. « Papa » Monzano le comprend très bien, lui aussi.

— Meurt-on encore sur le croc ?

— C'est inévitablement fatal.

— J'entends : est-ce que « Papa » fait vraiment exécuter des hommes de cette façon-là ?

— Il en fait exécuter un tous les deux ans – pour ne pas perdre la main, en quelque sorte. (Castle soupira, les yeux levés vers le ciel vespéral.) Ça tourne, ça tourne, ça tourne.

— Je vous demande pardon ?

— C'est ce que nous disons, nous autres bokononistes, quand nous avons le sentiment qu'il se passe beaucoup de choses mystérieuses, dit-il.

— Vous ? fis-je sidéré. Bokononistes aussi ?

Il me regarda droit dans les yeux.

— Vous aussi. Vous verrez.

La passoire à cataracte

Nous bûmes des cocktails sur la terrasse en encorbellement, Angela, Newt, Julian Castle et moi. Frank n'avait toujours pas donné signe de vie.

Je m'aperçus qu'Angela et Newt buvaient tous les deux très sec. Castle me confia que ses années de bringue lui avaient coûté un rein et qu'il était malheureusement forcé de s'en tenir, contre son gré, au gingérale.

Quand elle eut dégringolé quelques verres, Angela se plaignit de ce que le monde eût escroqué son père.

— Il a tant donné, et on lui a si peu donné en retour !

J'insistai pour qu'elle me donne des exemples de la mesquinerie du monde, et j'obtins des chiffres précis.

— Les forges et fonderies lui donnaient une prime de quarante-cinq dollars pour chaque brevet à l'origine duquel se trouvait une de ses recherches, dit-elle. Les autres chercheurs de la compagnie recevaient exactement la même prime. (Elle secoua lugubrement la tête.) Quarante-cinq dollars ! Pensez à ce que représentaient certains de ces brevets !

— Hum, fis-je. J'imagine qu'il avait aussi un traitement.

— Le plus qu'il ait jamais gagné, c'était vingt-huit mille dollars par an.

— Ce n'est pas trop mal, il me semble.

Elle prit très mal la chose.

— Savez-vous combien gagnent les vedettes de cinéma ?

— Beaucoup, certaines.

— Savez-vous que le Dr Breed gagnait dix mille dollars de plus que mon père par an ?

— C'était certainement injuste.

— J'en ai marre de l'injustice.

Elle était si nerveuse, sa voix devenait si aiguë que je changeai de sujet. Je demandai à Julian Castle ce qu'il pensait qu'était devenue la peinture qu'il avait envoyée dans la cataracte.

— Il y a un petit village en bas, me dit-il. Cinq ou six cabanes, je crois. Par parenthèse, c'est le village natal de « Papa » Monzano. La cataracte se termine là, dans un grand bassin en pierre.

« Les villageois ont tendu un filet métallique en travers d'une fissure de la cuvette par où l'eau se déverse dans une rivière. »

— Et vous pensez que le tableau de Newt est dans le filet à l'heure qu'il est ? demandai-je.

— Le pays est pauvre, je vous dis ça au cas où vous ne l'auriez pas

remarqué. Rien ne reste bien longtemps dans le filet. J'ai tout lieu de penser que la peinture de Newt est en train de sécher au soleil en même temps que le mégot de mon cigare. Un bon mètre carré de toile imprégnée d'huile, les quatre éléments crénelés et biseautés du cadre, des punaises, n'oubliez pas le cigare. L'un dans l'autre, ce n'est pas une si mauvaise journée pour un type vraiment pauvre.

— C'est à hurler ! dit Angela. Quand je pense à ce que gagnent certains et au peu qu'on donnait à mon père – lui qui a tant donné !

Elle était au bord de la crise de larmes.

— Ne pleure pas, supplia doucement Newt.

— Il y a des moments où je ne peux pas m'en empêcher, dit-elle.

Newt se fit pressant :

— Va chercher ta clarinette, dit-il. Ça te soulage toujours.

Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une suggestion tout à fait comique. Mais à en juger par la réaction d'Angela, je compris que la proposition était sérieuse et pratique.

— Quand je me mets dans cet état, nous dit-elle, à Castle et à moi, c'est souvent la seule chose qui me soulage.

Mais elle était trop timide pour aller chercher tout de suite sa clarinette. Nous dûmes la prier et insister, et elle dut boire deux autres verres.

— Elle est vraiment épatante, nous promet le petit Newt.

— Je meurs d'envie de vous entendre jouer, dit Castle.

— Bon, dit Angela en se levant d'une façon mal assurée. Bon, je vais m'exécuter.

Quand elle fut hors de portée de nos voix, Newt l'excusa.

— Elle vient de passer une période difficile. Elle a besoin de repos.

— Elle a été malade ? m'enquis-je.

— Son mari est très moche avec elle, dit Newt. (Il nous fit comprendre qu'il détestait le jeune et séduisant mari de sa sœur, Harrison C. Conners, le président arrivé de Fabri-Tek.) Il ne rentre presque jamais à la maison. Quand il rentre, il est ivre, et généralement barbouillé de rouge à lèvres.

— À l'entendre parler, dis-je, j'ai eu l'impression qu'ils faisaient un couple très heureux.

Le petit Newt avança les bras, mains à quinze centimètres l'une de l'autre, doigts tendus.

— Vous voyez le chat ? Vous voyez le berceau ?

Les noces d'Angela et d'un pianiste de boogie-woogie

Je n'avais aucune idée de ce qui allait sortir de la clarinette d'Angela. Personne n'aurait pu imaginer ce qui allait en sortir.

Je m'attendais à quelque chose de pathologique, mais certainement pas à une maladie d'une telle profondeur, d'une telle violence, d'une beauté presque intolérable.

Angela tэта l'embouchure pour la chauffer, mais sans jouer aucune note préliminaire. Son regard devint vitreux, ses doigts osseux coururent distraitement sur les clés silencieuses de l'instrument.

Inquiet, j'attendais. Je me rappelais ce que m'avait dit Marvin Breed – comment, dans la morne vie que lui faisait son père, le seul refuge d'Angela était sa chambre, où elle s'enfermait pour jouer sur un disque de phonographe.

Newt alla mettre un disque sur le grand tourne-disque qui se trouvait dans une pièce ouvrant sur la terrasse. Il revint avec la pochette du disque, qu'il me tendit.

L'album était intitulé *Cat House Piano*. Du piano solo par Meade Lux Lewis.

Afin d'entrer plus profondément en transe, Angela s'abstint de jouer pendant le premier morceau de Lewis. J'en profitai pour lire ce que la pochette disait du pianiste.

« Né à Louisville, dans le Kentucky, en 1905, M. Lewis ne s'intéressa à la musique que passé son seizième anniversaire, et l'instrument que lui offrit son père était un violon. Un an plus tard, il entendit par hasard le pianiste Jimmy Yancey. Ce fut pour Lewis son chemin de Damas, se rappelle-t-il. Bientôt, il apprit tout seul à jouer le boogie-woogie, en se pénétrant au mieux de ce que faisait son aîné Yancey, qui demeura jusqu'à sa mort l'ami intime et l'idole de M. Lewis. Comme le père de Meade Lux était garçon de pullman, la famille Lewis habitait près de la voie ferrée. Le passage des trains devint bientôt pour le jeune Lewis un motif rythmique naturel, et il composa alors le solo de boogie-woogie qui est devenu un classique du genre, *Honky Tonk Train Blues*. »

Je levai les yeux de la pochette. Le premier morceau du disque venait de s'achever. L'aiguille crissait lentement sur le passage lisse menant à la deuxième plage. La pochette m'apprit que le deuxième morceau était *Dragon Blues*.

Meade Lux Lewis joua quatre mesures tout seul – puis Angela se joignit à lui.

Elle avait fermé les yeux.

J'avais le souffle coupé.

Elle était extraordinaire.

Elle improvisa sur la musique créée par le fils du garçon de pullman, passant d'un lyrisme fluide à des raucités lascives, aux stridences capricieuses d'un enfant apeuré, à un cauchemar de grand

drogué.

Ses glissandos évoquaient le ciel et l'enfer et tout ce qui se tient entre les deux.

Faite par une femme, une telle musique ne pouvait s'expliquer que par un cas de schizophrénie ou de possession démoniaque.

Mes cheveux se dressaient sur ma tête, comme si Angela s'était roulée par terre, l'écume à la bouche, en parlant couramment le babylonien.

Le disque terminé, je m'écriai à l'intention de Julian Castle, pétrifié lui aussi :

— Grand Dieu – la Vie ! Qui peut se flatter d'en comprendre ne serait-ce qu'une minute ?

— N'essayez pas, dit-il. Contentez-vous de faire semblant.

— C'est... c'est un très bon conseil.

Je me sentais soudain mou comme une chiffre.

Castle me cita un autre poème :

Le tigre doit chasser
L'oiseau voler
L'homme doit s'interroger : « Pourquoi ? »
Le tigre doit dormir
L'oiseau atterrir
L'homme doit se rassurer : « Parce que. »

— De qui est-ce ? demandai-je.

— De qui pourrait-ce donc être ? Les *Livres de Bokonon*.

— J'aimerais bien en avoir un exemplaire.

— Il est difficile d'en trouver, dit Castle. Ils ne sont pas imprimés. Manuscrits. Et, bien entendu, il n'existe pas d'exemplaire définitif puisque Bokonon rajoute tous les jours quelque chose.

Le petit Newt renâcla.

— La religion !

— Pardon ? fit Castle.

— Vous voyez le chat ? demanda Newt. Vous voyez le berceau ?

Zah-mah-ki-bo

Le général Franklin Hoenikker ne se montra pas au dîner.

Il téléphona et insista pour ne parler à personne d'autre qu'à moi. Il veillait au chevet de « Papa » ; « Papa » souffrait atrocement. Au téléphone, Frank avait l'air d'avoir peur et de se sentir seul.

— Écoutez, lui dis-je, je crois qu'il vaut mieux que je rentre à mon

hôtel. Nous pouvons discuter plus tard, quand la crise sera passée.

— Non, non, non. Restez où vous êtes ! Je veux pouvoir vous contacter immédiatement !

Il s'affolait à l'idée que je puisse lui échapper. Comme j'ignorais pourquoi il s'intéressait tant à moi, je commençai à m'affoler, moi aussi.

— Vous ne pourriez pas me donner une petite idée de la raison pour laquelle vous tenez à me voir ? demandai-je.

— Pas au téléphone.

— Est-ce au sujet de votre père ?

— Non, de *vous*.

— Quelque chose que j'ai fait ?

— Quelque chose que vous allez faire.

J'entendis une poule glousser dans le lointain à l'autre bout du fil, puis une porte qui s'ouvrait, et les sons d'un xylophone en provenance d'une autre pièce. C'était le même morceau, *Quand le jour se lève*. Puis la porte se referma et je n'entendis plus la musique.

— J'aimerais bien que vous me laissiez entrevoir si peu que ce soit ce que vous attendez de moi, dis-je. Afin, comment dire, de m'y préparer.

— *Zah-mah-ki-bo*.

— Quoi ?

— C'est un mot bokononiste.

— Je ne connais pas de mots bokononistes.

— Julian Castle est là ?

— Oui.

— Demandez-lui, dit Frank. Il faut que je raccroche.

Il raccrocha. J'allai demander à Julian Castle ce que signifiait *zah-mah-ki-bo*.

— Désirez-vous une réponse simple ou exhaustive ?

— Commençons par une réponse simple.

— Le *fatum*. L'inévitable destinée.

Le Dr Schlichter von Koenigswald sur la voie du rachat

— Le cancer, dit Julian Castle au dîner quand je lui eus dit que « Papa » se mourait dans les souffrances.

— Le cancer de quoi ?

— De presque tout. Vous dites qu'il s'est effondré sur la tribune aujourd'hui ?

— Et comment ! dit Angela.

— C'est l'effet des médicaments, déclara Castle. Il en est arrivé au

point où les stupéfiants et la douleur s'équilibrent. Un surcroît de stupéfiants le tuerait.

— Moi, je me tuerais, je crois, murmura Newt. (Il était assis sur une sorte de chaise pliante qu'il emmenait toujours en voyage. Des tubes d'aluminium tendus de toile.) « Ça vaut tous les dictionnaires, tous les atlas et tous les annuaires du monde », avait-il dit en la montant.

— C'est ce qu'a fait le caporal McCabe, bien entendu, dit Castle. Il a nommé son majordome à sa succession et s'est tué d'un coup de revolver.

— Le cancer aussi ? demandai-je.

— Je n'en suis pas sûr. Je ne crois pas, à vrai dire. À mon avis, il était usé par des années de scélératesse ininterrompue. C'était avant mon époque.

— On ne peut pas dire que vous ayez une conversation très gaie, dit Angela.

— On ne peut pas dire – et je crois que personne ne me contredira – que nous vivions des temps très gais, dit Castle.

— En tout cas, si l'on pense à ce que vous faites dans la vie, dis-je, il semblerait que vous ayez plus de raisons d'être gai que la majorité des hommes.

— J'ai aussi eu un yacht autrefois, savez-vous ?

— Je ne vous suis pas.

— C'est une raison pour être plus gai que la majorité des gens, d'avoir un yacht.

— Si vous n'êtes pas le médecin de « Papa », qui donc le soigne ? demandai-je.

— Un de mes assistants, un certain Dr Schlichter von Koenigswald.

— Un Allemand ?

— Vaguement. Quatorze ans dans la S.S. Il a été médecin à Auschwitz pendant six ans.

— Et il fait pénitence à la Maison de l'espoir et de la pitié ?

— Oui, dit Castle, et il progresse à grands pas, en sauvant des vies à droite et à gauche.

— Tant mieux pour lui.

— Oui. S'il continue à cette cadence, en travaillant jour et nuit, il aura bientôt sauvé un nombre d'hommes égal à celui des hommes qu'il a laissé mourir – bientôt, en l'an 3010.

Voici donc un autre membre de mon *karass* : le Dr Schlichter von Koenigswald.

Trois heures après le dîner, Frank n'était toujours pas rentré. Julian Castle s'excusa : il retournait à la Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle.

Assis sur la terrasse, Angela, Newt et moi regardions en dessous de nous les lumières de Bolivar. Sur le toit de l'immeuble administratif de l'aéroport Monzano, une grande croix lumineuse mue par un moteur tournait sur elle-même, balayant de piété électrique toute la rose des vents.

Il y avait dans l'île d'autres endroits illuminés, au nord. Les montagnes nous empêchaient de les voir directement, mais nous distinguions dans le ciel leurs halos. Je demandai à Stanley, le majordome de Frank Hoenikker, d'identifier la source de ces aurores.

Il les montra du doigt, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. « Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle, palais de « Papa » et Fort Jésus. »

— Fort Jésus ?

— C'est le camp d'entraînement de nos soldats.

— Placé sous l'invocation de Jésus-Christ ?

— Oui. Pourquoi pas ?

À ce moment, nous vîmes au nord un autre halo lumineux qui grandissait rapidement. Avant que j'aie pu demander ce que c'était, je m'aperçus qu'il s'agissait de phares d'auto qui franchissaient une crête. Les phares venaient vers nous. Ils appartenaient à un convoi.

Le convoi se composait de cinq camions militaires de fabrication américaine. Des soldats se tenaient derrière des mitrailleuses pivotantes fixées sur le toit des cabines.

Le convoi fit halte dans l'allée, devant la maison de Frank. Les soldats mirent immédiatement pied à terre et commencèrent à creuser des trous d'hommes et des abris de mitrailleuses. Accompagné du majordome, j'allai demander à l'officier du détachement la raison de ces travaux.

— Nous avons reçu l'ordre de protéger le prochain président de San Lorenzo, dit l'officier en dialecte insulaire.

— Il n'est pas là, l'informai-je.

— Je ne veux pas le savoir. Mes ordres sont de creuser des abris ici. C'est tout ce que je sais.

J'allai porter la nouvelle à Angela et à Newt.

— Croyez-vous qu'il y ait vraiment du danger ? me demanda Angela.

— Je ne sais pas, je ne suis pas d'ici, dis-je.

À ce moment-là, il y eut une panne générale d'électricité. Toutes les lumières de San Lorenzo s'éteignirent.

Un tissu de mensonges

Les domestiques apportèrent des lanternes en nous disant que les pannes de courant étaient fréquentes à San Lorenzo, qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Toutefois, parce que Frank m'avait parlé de mon *zah-mah-ki-bo*, je n'arrivais pas à me rassurer complètement.

Frank m'avait donné l'impression que mon propre libre arbitre avait aussi peu son mot à dire que celui d'un petit cochon arrivant aux abattoirs de Chicago.

Je repensai à l'ange de pierre d'Ilium.

Dehors, les soldats s'affairaient ; j'écoutais les cliquetis, les halètements, les murmures de leur labeur.

J'étais incapable de me concentrer sur la conversation d'Angela et de Newt. Ils étaient pourtant lancés sur un sujet assez intéressant. Ils m'apprirent que leur père avait un frère jumeau absolument identique. Ils ne l'avaient jamais vu. Il s'appelait Rudolph. La dernière fois qu'ils avaient eu de ses nouvelles, il était fabricant de boîtes à musique à Zurich.

— Papa ne parlait presque jamais de lui, dit Angela.

— Papa ne parlait presque jamais de qui que ce soit, déclara le petit Newt.

Le savant avait aussi une sœur, me dirent-ils. Elle s'appelait Celia et se livrait à l'élevage de schnauzers géants à Shelter Island, dans l'État de New York.

— Elle envoie toujours une carte de vœux pour Noël, dit Angela.

— Avec la photo d'un schnauzer géant dessus, dit Newt.

— C'est drôle comme les gens sont différents dans les différentes familles, fit remarquer Angela.

— C'est très vrai et très bien dit, fis-je.

Je fis mes excuses à cette société scintillante et demandai à Stanley, le majordome, s'il y avait par hasard à la maison un exemplaire des *Livres de Bokonon*.

Stanley fit semblant de ne pas savoir de quoi je parlais. Puis il grommela que les *Livres de Bokonon* n'étaient que de la cochonnerie. Ensuite, il émit avec force l'idée que quiconque les lisait devrait périr par le croc. Enfin, il m'apporta un exemplaire qu'il avait pris sur la table de chevet de Frank.

C'était un lourd volume, à peu près de la taille d'un gros dictionnaire, écrit à la main. Je le trimbalai jusqu'à ma chambre, jusqu'à ma tranche de caoutchouc mousse posée à même le roc.

Comme le livre ne comportait pas d'index, ma recherche des implications du *zah-mah-ki-bo* se révéla difficile ; stérile même, ce soir-là.

J'appris différentes choses, mais qui ne me furent pas d'un grand

secours. Je me familiarisai avec la cosmogonie bokononiste, par exemple, selon laquelle *Borasisi*, le soleil, étreignit *Pabu*, la lune, dans l'espoir qu'elle lui donnerait un enfant ardent.

Mais la pauvre *Pabu* donna naissance à des enfants qui étaient froids, qui ne brûlaient pas. Et *Borasisi*, dégoûté, les rejeta. Ce sont les planètes, qui tournent à distance respectueuse de leur terrible père.

Puis, la pauvre *Pabu* elle-même fut répudiée, et elle alla vivre avec son enfant préféré, la Terre. La Terre était la favorite de *Pabu* parce qu'elle portait des hommes ; et les hommes levèrent les yeux vers *Pabu*, l'aimèrent et furent ses amis.

Et quelle opinion Bokonon avait-il de sa propre cosmogonie ?

— *Foma ! Mensonges !* écrit-il. Un tissu de *foma* !

Deux petits thermos

Il m'est difficile de croire que j'aie pu m'endormir, mais c'est bien ce qui dut se passer. Autrement, comment aurais-je pu être réveillé en sursaut par une série de détonations et un flot de lumière ?

À la première détonation, je me jetai à bas du lit et me ruai vers le centre de la maison avec la stupidité extatique d'un pompier volontaire.

Je m'aperçus que je me précipitais tête baissée contre Angela et Newt, qui fuyaient eux aussi leurs chambres à coucher.

Nous nous arrê tâmes net, tout penauds, et nous mîmes à analyser les bruits qui nous entouraient. Nous les identifîâmes comme provenant d'une radio, d'une machine à laver la vaisselle et d'une pompe – autant d'appareils que le retour du courant avait remis en marche.

Nous fûmes bientôt tous les trois assez réveillés pour nous apercevoir qu'il y avait un certain humour dans notre situation, que nous avions réagi humainement d'une façon assez amusante à la menace d'un danger qui nous avait semblé mortel et qui ne l'était pas. Et afin de démontrer que j'étais redevenu maître de mon destin illusoire, j'allai fermer la radio. Nous eûmes tous un petit rire.

Et nous rivalisâmes tous dans l'art de sauver la face, chacun prétendant être le plus pénétrant connaisseur de la nature humaine et la personne la plus prompte à voir le côté humoristique des choses.

Newt fut le plus prompt. Il me fit remarquer que je tenais à la main mon passeport, mon porte-billets et ma montre. Je n'avais aucune idée de ce que j'avais saisi en face de la mort ; en fait, je ne savais même pas que j'avais pris quelque chose.

Hilare, je ripostai en demandant à Angela et à Newt pourquoi

diable ils portaient chacun une petite bouteille thermos. Identiques, rouge et gris, ces petits thermos pouvaient contenir à peu près trois tasses de café.

Ce fut pour eux une révélation. Ils furent stupéfaits de voir les thermos dans leur main.

Venus de l'extérieur, d'autres bruits de détonations leur évitèrent d'avoir à s'expliquer. Il m'incombait, pensai-je, d'aller immédiatement vérifier l'origine des détonations. J'enquêtai donc avec une témérité aussi injustifiée que ma panique précédente, et je découvris dehors Frank Hoenikker occupé à rafistoler une dynamo montée sur un des camions.

La dynamo était notre nouvelle source de courant électrique. Le moteur à essence qui l'entraînait fumait et pétaradait. Frank essayait de le réparer.

La divine Mona était avec lui. Elle le regardait avec sa gravité coutumière.

— Mon vieux, j'ai une sacrée nouvelle pour vous ! me cria Frank.

Et il me mena dans la maison.

Angela et Newt étaient toujours dans le living-room, mais ils avaient réussi – Dieu sait comment – à se débarrasser de leurs singuliers thermos.

Bien entendu, ces thermos contenaient des parties de l'héritage laissé par le Dr Felix Hoenikker, des parties du *wampeter* de mon *karass* : des cristaux de *glace-9*.

Frank me prit à part.

— Êtes-vous bien réveillé ?

— Je ne l'ai jamais été plus.

— Je l'espère vraiment, car nous avons à parler sur-le-champ.

— Je vous écoute.

— Seul à seul. (Frank dit à Mona de faire comme chez elle.) Nous vous appellerons si nous avons besoin de vous.

Je regardai Mona avec attendrissement, en pensant que je n'avais jamais eu besoin de personne comme j'avais besoin d'elle.

J'ai une tête qui revient

Franklin Hoenikker, l'enfant aux traits tirés, parlait avec le timbre et la conviction d'un mirliton. À l'armée, j'avais entendu dire de certains types qu'ils parlaient comme s'ils avaient eu le rectum en papier. Le général Hoenikker était un de ceux-là. La pauvre Frank, ayant passé une enfance furtive en tant qu'agent secret X-9, n'avait guère eu l'occasion de s'exercer à la parole.

Comme il voulait se montrer cordial et persuasif, il se mit à me parler d'une façon qui sonnait faux, avec des lieux communs tels que « Vous avez une tête qui me revient, mon vieux ! » et « Je veux vous parler cartes sur table, d'homme à homme ! ».

Et il m'emmena jusqu'à ce qu'il appelait son « cabinet », afin que nous puissions « appeler un chat un chat et étaler notre jeu ».

Nous descendîmes donc par un escalier creusé à même le roc, aboutissant à une grotte naturelle située au-dessous du niveau de la cataracte et derrière elle. Le mobilier se composait de deux planches à dessin, de trois chaises scandinaves pâles et décharnées et d'une bibliothèque contenant des livres d'architecture en allemand, en français, en finlandais, en italien et en anglais.

Le tout était éclairé par des ampoules électriques qui brûlaient au rythme tremblotant de la dynamo.

Mais ce qui frappait le plus dans cette grotte, c'était les décorations peintes à même les parois, avec une liberté de style évocatrice du jardin d'enfants, au moyen de couleurs neutres empruntées à l'argile, à la terre et au charbon de bois de l'homme préhistorique. Je n'eus pas besoin de demander à Frank l'âge de ces peintures, car je pus les dater d'après leur sujet. Ce n'étaient pas des représentations de mammoths, de tigres à dents de sabre ou d'ours des cavernes ithyphalliques. Les peintures traitaient à l'infini des divers aspects de Mona Aamons Monzano petite fille.

— C'est... C'est ici que travaillait le père de Mona ? demandai-je.

— En effet. C'était un Finlandais. C'est lui qui a dessiné la Maison de l'espoir et de la pitié dans la jungle.

— Je sais.

— Mais ce n'est pas pour parler de lui que je vous ai fait venir ici.

— Vous voulez me parler de votre père ?

— Non, de vous.

Frank posa une main sur mon épaule et me regarda dans les yeux. L'effet de ce geste fut consternant. Frank voulait inspirer la camaraderie, mais je trouvai que sa tête avait l'air d'un drôle de petit hibou aveuglé par la lumière et perché en haut d'un grand poteau blanc.

— Videz votre sac, lui dis-je.

— Inutile de tourner autour du pot, dit-il. Je m'y connais en hommes, et je le dis sans fausse modestie. Vous avez une tête qui me revient.

— Merci.

— Je crois que nous allons nous entendre tous les deux.

— Je n'en doute pas.

— Vous et moi, nous embrayons l'un sur l'autre.

Je lui sus gré de retirer sa main de mon épaule. Il embraya les

doigts de ses mains comme des roues dentées. Je suppose qu'une des mains le représentait, l'autre étant moi.

— Nous avons besoin l'un de l'autre.

Il remua les doigts pour me montrer comment marchait l'engrenage.

Je demeurai silencieux quelques instants, bien qu'extérieurement affable.

— Vous voyez ce que je veux dire ? demanda enfin Frank.

— Vous et moi – nous allons faire quelque chose ensemble ?

— Exactement ! s'écria Frank en tapant des mains. Vous connaissez le monde, vous avez l'habitude du public. Moi, je suis un technicien, habitué à travailler en coulisse, à faire marcher la mécanique.

— Comment diable pouvez-vous savoir quel genre de personne je suis ? Nous nous connaissons à peine.

— Votre façon de vous habiller, de parler... (Il me remit la main sur l'épaule.) Vous avez une tête qui me revient !

— Vous l'avez déjà dit.

Frank mourait d'envie de m'entendre compléter sa pensée et de le faire avec enthousiasme, mais je ne savais toujours pas sur quel pied danser.

— Dois-je comprendre... hasardai-je, que vous êtes en train de m'offrir une situation ici, à San Lorenzo ?

Il applaudit, ravi.

— Exactement ! Que diriez-vous de cent mille dollars par an ?

— Grands dieux ! m'écriai-je. Et que me faudrait-il faire pour cela ?

— Pratiquement rien. Et vous boiriez tous les soirs dans des coupes en or, vous mangeriez dans de la vaisselle d'or et vous auriez un palais à vous.

— C'est quoi, cette situation ?

— Président de la République de San Lorenzo.

Pourquoi Frank ne pouvait pas être président

— Président ? Moi ? fis-je, le souffle coupé.

— Qui d'autre ?

— Des clous !

— Ne me dites pas non avant d'avoir bien réfléchi. Frank me regardait anxieusement.

— Non !

— Vous n'avez pas bien réfléchi.

— Suffisamment pour savoir que c'est de la folie. Frank refit l'engrenage avec ses doigts.

Nous travaillerions *ensemble*. Je serais toujours là, à vous soutenir.

— Très bien. Ainsi, si je me fais descendre par-devant, vous y passerez aussi.

— Descendre ?

— Tuer ! Assassiner ! Frank était mystifié.

— Pourquoi est-ce que quelqu'un vous assassinerait ?

— Pour devenir président, tiens ! Frank secoua la tête.

— Personne ne veut devenir président à San Lorenzo, me promit-il. C'est contre leur religion.

— Est-ce que c'est contre votre religion, à vous ? Je croyais que c'était vous qui deviez être le prochain président.

— Je... commença-t-il.

Il avait du mal à continuer. Il avait l'air hagard.

— Je quoi ? demandai-je.

Il se tourna vers le pan d'eau de la cataracte qui fermait la grotte comme un rideau.

— Être mûr, tel que je l'entends, dit-il, c'est être conscient de ses limites.

Il n'était pas très loin de Bokonon dans sa définition de la maturité.

— La maturité, nous dit Bokonon, est un amer désappointement contre lequel il n'existe pas de remède, à moins de considérer que le rire peut remédier à quoi que ce soit. Je connais mes limites, continua Frank. Ce sont les mêmes qu'avait mon père.

— Oh ?

— J'ai beaucoup de bonnes idées, tout comme mon père, dit Frank en s'adressant à moi et à la cataracte, mais il était mal à l'aise en public. Moi aussi.

Duffle

— Vous acceptez ? demanda anxieusement Frank.

— Non.

— Connaissez-vous quelqu'un qui serait susceptible d'accepter ce poste ?

Frank donnait une illustration classique de ce que Bokonon appelle le *duffle*. Le *duffle* au sens bokononiste, c'est le destin de milliers et de milliers de personnes lorsqu'elles sont placées entre les mains d'un *stuppa*. Un *stuppa* est un enfant perdu dans le brouillard.

Je ris.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? s'enquit Frank.

— Ne faites pas attention, le priaï-je. Je suis un pervers notoire en ce qui concerne le rire.

— C'est de moi que vous riez ?

Je secouai la tête.

— Non.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur.

— On se moquait toujours de moi autrefois.

— Vous avez dû l'imaginer.

— On me criait des sottises. Je n'ai pas imaginé ça.

— Les gens sont souvent méchants sans le vouloir, émis-je.

Mais je n'en aurais pas donné ma parole d'honneur.

— Savez-vous ce que me criaient mes camarades ?

— Non.

— Ils me criaient : « Hé, X-9, où vas-tu ? »

— Ce n'est pas trop méchant, il me semble.

— C'est ainsi qu'ils m'appelaient, dit Frank plongé dans ses souvenirs, l'air boudeur. L'agent secret X-9.

Je ne lui dis pas que je le savais déjà.

— Où vas-tu comme ça, X-9 ? répéta Frank.

J'essayai de me représenter ses tourmenteurs et d'imaginer où les coups d'aiguillon du destin avaient fini par les pousser. À coup sûr, les petits malins qui s'étaient moqués de Frank étaient confortablement installés dans des situations sinistres, aux Forges et Fonderies, à l'Électricité d'Ilium ou à la Compagnie du téléphone...

Et voici que j'avais devant moi l'agent secret X-9 devenu général de brigade, un général qui voulait me faire roi... dans une grotte fermée par une cataracte tropicale.

— Ils auraient été rudement surpris si je m'étais arrêté pour leur dire où j'allais.

— Vous voulez dire qu'une sorte de prémonition vous chuchotait que vous finiriez ici ?

C'était une question bokononiste.

— J'allais au Jack's Model Shop, dit-il en passant inconsciemment du sublime au terre à terre.

— Oh !

— Ils savaient tous que c'était là que j'allais, mais ils ignoraient ce qui s'y passait en réalité. Ils auraient été bien surpris s'ils l'avaient su – surtout les filles. Elles croyaient que je ne savais rien des filles.

— Et que se passait-il en réalité ?

— Je tringlais tous les jours la femme de Jack. C'est pour ça que je m'endormais tout le temps au lycée. C'est pour ça que je n'ai jamais réalisé toutes mes possibilités.

Il chassa de lui ce souvenir sordide.

— Allons, soyez président de San Lorenzo ! Avec votre personnalité, vous ferez un excellent président. J'insiste.

Le seul attrape-couillon

Et l'heure nocturne, et la grotte, et la cataracte – et l'ange de pierre d'Ilium...

Et 250 000 cigarettes et 3 000 litres de tord-boyaux, et deux épouses et pas de femme...

Et nulle part un amour qui m'attendait...

Et la vie apathique d'un écrivassier aux doigts tachés d'encre...

Et *pabu*, la lune, et *borasisi*, le soleil, et leurs enfants...

Tout conspirait à former un *vin-dit* cosmique, une puissante poussée vers le bokononisme, vers la certitude que Dieu réglait ma vie et qu'il avait décidé pour moi d'une tâche à accomplir.

Intérieurement, je *saroonai*, c'est-à-dire que j'acquiesçai à ce qui me paraissait être une exigence de mon *vin-dit*.

Intérieurement, j'acceptai de devenir le nouveau président de San Lorenzo.

Extérieurement, j'étais toujours sur mes gardes, plein de suspicion.

— Il doit y avoir un attrape-couillon, dis-je pour chercher un faux-fuyant.

— Non, il n'y en a pas.

— Il y aura des élections ?

— Il n'y en a jamais eu. On annoncera tout simplement qui est le nouveau président.

— Et personne n'élèvera d'objections ?

— Les gens d'ici ne font jamais d'objections. Ça ne les intéresse pas. Ils s'en fichent.

— Enfin, il doit bien y avoir un attrape-couillon !

— En un sens, il y en a un, admit Frank.

— Ah ! Je le savais ! (Je commençai à me retirer de mon *vin-dit*.)
Quel est-il ?

— À vrai dire, ce n'est pas vraiment un attrape-couillon, parce que vous n'êtes pas forcé de le faire si vous n'y tenez pas. Mais ce serait une bonne idée, pourtant.

— Voyons donc cette grande idée !

— Eh bien, si vous devez être président, je crois vraiment que vous devriez épouser Mona. Mais rien ne vous y oblige si vous n'y tenez pas. Vous êtes le maître.

— Elle m'accepterait ?
— Si elle était prête à m'accepter, elle vous acceptera. Vous n'avez qu'à le lui demander.
— Mais pourquoi dirait-elle oui ?
— Il est prédit dans les *Livres de Bokonon* qu'elle épousera le prochain président de San Lorenzo, dit Frank.

Mona

Frank amena Mona dans la grotte paternelle et nous laissa seuls. Au début, la conversation fut hésitante. J'étais intimidé. Sa robe était diaphane. Sa robe était d'azur. C'était une longue robe toute simple, légèrement prise à la taille par un fil arachnéen. Tout le reste était mis en forme par Mona elle-même. Ses seins étaient comme des grenades ou tout ce que vous voudrez, mais surtout comme des seins de jeune femme. Ses pieds étaient presque nus. Les ongles en étaient délicatement soignés. Ses légères sandales étaient d'or.
— Comment... comment allez-vous ? demandai-je.
Mon cœur battait la chamade. Le sang bouillait dans mes oreilles.
— Il n'est pas possible de faire une erreur, m'assura-t-elle.
J'ignorais que c'était là la formule de politesse qu'utilisent tous les bokononistes lorsqu'ils rencontrent une personne timide. Je répondis donc en me lançant dans une discussion fiévreuse sur la possibilité de faire ou non des erreurs.
— Mon Dieu, vous n'avez pas idée du nombre d'erreurs que j'ai déjà commises. Vous avez devant vous le champion du monde des erreurs. (Et je continuai de parler comme un étourdi.) Savez-vous ce que Frank vient de me dire ?
— À mon sujet ?
— À propos de bien des choses, mais surtout à votre sujet.
— Il vous a dit que vous pouviez m'avoir si vous le vouliez.
— Oui.
— C'est exact.
— Je... je... je...
— Oui ?
— Je ne sais plus quoi dire.
— *Boko-maru* vous aiderait.
— Quoi ?
— Déchaussez-vous, dit-elle d'un ton sans réplique. Et elle ôta ses sandales avec une grâce suprême. Je suis un homme qui connaît la vie, ayant calculé une fois que

j'avais possédé plus de cinquante-trois femmes. Je puis dire que j'ai vu des femmes se déshabiller de toutes les façons possibles. J'ai vu le rideau s'ouvrir sur toutes les variations du dernier acte.

Et pourtant, la seule femme qui m'ait arraché un gémissement involontaire n'a rien fait de plus qu'enlever ses sandales.

J'essayai de délayer mes chaussures. Jamais jeune marié ne fut plus pitoyable. J'ôtai une chaussure, mais je fis un nœud serré avec le lacet de l'autre. Je cassai l'ongle de mon pouce sur le nœud. Finalement, j'arrachai la chaussure sans la délayer.

Puis vinrent mes chaussettes.

Mona était déjà assise à même le sol, jambes étendues, ses bras arrondis écartés derrière elle pour supporter le poids du corps, la tête rejetée en arrière, les yeux clos.

Il m'appartenait désormais d'accomplir mon premier – mon premier – mon premier... oh ! mon Dieu... !

Boko-maru.

Le poète chante son premier boko-maru

Ces mots ne sont pas de Bokonon. Ils sont de moi.

Suave apparition
Brume invisible de...
Je suis –
Mon âme –
Spectre malade d'amour
Seul depuis si longtemps :
Se fondre avec une autre âme ?
Longtemps, je n'ai su te dire
Où deux âmes peuvent se fondre.
Ô mes arpions, ô mes arpions !
Ô ma fusion, ô ma fusion !
Va là-bas, mon âme
Recevoir un baiser.
Mmmmmmm.

Comment j'ai failli perdre ma Mona

— Vous trouvez plus facile de me parler maintenant ? demanda Mona.

— Comme si je vous connaissais depuis mille ans, avouai-je. (J'avais envie de pleurer.) Je vous aime, Mona.

— Je vous aime.

Elle l'avait dit avec simplicité.

— Quel ballot, ce Frank !

— Pourquoi ?

— De renoncer à vous.

— Il ne m'aimait pas. Il n'allait m'épouser que parce que « Papa » le voulait. Il en aime une autre.

— Qui donc ?

— Une femme qu'il a connue à Ilium. L'heureuse élue ne pouvait être que la femme du propriétaire du Jack's Model Shop.

— C'est lui qui vous l'a dit ?

— Oui, ce soir, en me rendant ma liberté.

— Mona ?

— Oui ?

— Y a-t-il... y a-t-il quelqu'un d'autre dans votre vie ? Elle eut l'air très surpris.

— Il y a beaucoup de personnes dans ma vie, dit-elle enfin.

— Que vous aimez ?

— J'aime tout le monde.

— Autant... autant que moi ?

— Oui.

Elle ne semblait pas se rendre compte que cela pouvait m'ennuyer.

Je me levai, m'assis sur une chaise et entrepris de me rechausser.

— Je suppose que vous... que vous faites... ce que nous venons de faire... avec d'autres ?

— *Boko-maru* ?

— *Boko-maru*.

— Bien sûr !

— Désormais, je veux que vous ne le fassiez plus qu'avec moi, déclarai-je.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle tenait beaucoup à sa liberté et s'irritait de voir que j'essayais de lui en faire honte.

— Je rends les gens heureux. L'amour n'est pas une mauvaise chose ; l'amour est bon.

— En tant que votre mari, j'exigerai que vous gardiez tout votre amour pour moi.

Elle me regarda fixement avec des yeux qui allaient s'élargissant.

— Un *sin-wat* !

— Qu'avez-vous dit ?

— Un *sin-wat* ! cria-t-elle. Un homme qui veut tout l'amour de quelqu'un. C'est très mal !

— Dans le cas du mariage, dis-je, je pense que c'est une excellente chose. La seule chose possible.

Elle était toujours assise par terre, et moi, rechaussé, j'étais debout. Je me sentais très grand, bien que je ne sois pas très grand. Et je me sentais très fort, bien que je ne sois pas très fort. Et j'écoutais respectueusement ma propre voix, en étranger. Ma voix avait une autorité métallique nouvelle.

Et tout en continuant à parler d'un ton martelé, je pris conscience de ce qui se passait, de ce qui était déjà en train de se passer. J'avais déjà commencé à régner.

Je dis à Mona que je l'avais vue se livrer à une sorte de *boko-maru* vertical avec un pilote sur la tribune, peu de temps après mon arrivée.

— Je ne veux pas que vous ayez quoi que ce soit à faire avec lui désormais, lui dis-je. Comment s'appel-le-t-il ?

— Je ne le sais même pas, murmura-t-elle les yeux baissés.

— Et avec le jeune Philip Castle ?

— Vous voulez dire *boko-maru* ?

— *Boko-maru* et bien d'autres choses. Si j'ai bien compris, vous avez été élevés ensemble tous les deux.

— Oui.

— Vous avez eu Bokonon pour précepteur ?

— Oui.

Elle redevint radieuse à ce souvenir.

— J' imagine qu'on faisait *boko-maru* à qui mieux mieux alors.

— Oh oui ! dit-elle, heureuse.

— Désormais, je vous interdis de le voir, lui aussi. Est-ce clair ?

— Non.

— Non ?

— Je n'épouserai pas un *sin-wat*, dit-elle en se levant. Au revoir.

— Au revoir ?

J'étais anéanti.

— Bokonon nous dit qu'il est très mal de ne pas aimer tout le monde exactement de la même façon. Que dit *votre* religion ?

— Je... je n'en ai pas.

— Eh bien, moi, j'en ai une. J'avais cessé de régner.

— Je vois bien, dis-je.

— Au revoir, homme sans religion. Elle se dirigea vers l'escalier de pierre.

— Mona... Elle s'arrêta :

— Oui ?

— Pourrais-je avoir votre religion, si je le voulais ?

— Bien sûr !

— Je le veux.

— C'est bien. Je vous aime.

— Moi aussi, soupirai-je, je vous aime.

La plus haute montagne

C'est ainsi que l'aube me vit fiancé à la plus belle femme du monde. Et je consentis à devenir le nouveau président de San Lorenzo.

« Papa » n'était pas encore mort, et Frank estimait que dans la mesure du possible, il serait bon que je reçoive sa bénédiction. Donc, comme *Borasisi*, le soleil, se levait, Frank et moi nous rendîmes au château de « Papa » dans une jeep réquisitionnée auprès des troupes qui gardaient le prochain président.

Mona resta chez Frank. Je l'embrassai pieusement et elle s'endormit d'un sommeil sacré.

Nous nous enfonçâmes dans les montagnes, Frank et moi, parmi les bouquets de caféiers sauvages. À notre droite, le soleil se levait, flamboyant.

C'est au lever du soleil que s'imposa à moi la majesté cétacée de la plus haute montagne de l'île, le mont McCabe. C'était une effrayante bosse, une baleine bleue couronnée d'un culot volcanique. À l'échelle de la baleine, le culot eût pu être le moignon d'un harpon brisé, et il avait l'air tellement étranger au reste de la montagne que je demandai à Frank s'il n'avait pas été construit de main d'homme.

Frank m'assura que c'était une formation naturelle. Qui plus est, personne à sa connaissance n'avait jamais fait l'ascension du mont McCabe.

— Il n'a pourtant pas l'air très difficile à escalader, dis-je.

À l'exception du culot du cratère, la montagne ne présentait pas de pentes plus rébarbatives qu'un escalier de palais de justice. Et, du moins à distance, le culot lui-même semblait être commodément bordé de rampes et de saillies.

— Il est sacré ou quoi ? demandai-je.

— Il l'a peut-être été autrefois. Mais pas depuis Bokonon.

— Pourquoi est-ce que personne ne l'a escaladé, alors ?

— Personne n'en a encore éprouvé l'envie.

— Je le ferai peut-être.

— Ne vous gênez pas. Personne ne vous en empêche.

Nous roulâmes en silence.

— Qu'est-ce qui est vraiment sacré pour les bokononistes ? demandai-je enfin.

— Pour autant que je puisse dire, pas même Dieu.

— Rien ?

— Si, une seule chose. J'essayai de deviner.

— L'océan ? Le soleil ?
— L'homme, dit Frank, l'homme.
C'est tout. Rien que l'homme.

Je vois le croc

Nous arrivâmes enfin au château.

Un château ramassé, noir et cruel.

D'antiques canons traînaient encore sur les remparts. Des plantes grimpantes et des nids obstruaient les créneaux, les meurtrières et les mâchicoulis.

Au nord, le parapet s'élevait de plain-pied sur l'escarpement d'un monstrueux précipice surplombant de deux cents mètres la mer tiède.

Cet édifice soulevait la même question que tous les entassements de pierre analogues : comment des hommes chétifs et souffreteux avaient-ils pu déplacer des pierres aussi grosses ? Et comme tous les entassements de pierre, celui-ci répondait de lui-même à la question. Seule une terreur aveugle avait pu déplacer d'aussi grosses pierres.

Le château avait été construit pour répondre au vœu de Tum-bumwa, le fou, l'esclave évadé qui avait été empereur de San Lorenzo. On disait que Tum-bumwa en avait trouvé le modèle dans un livre d'images pour enfants.

Un livre d'images sanguinaires, sans aucun doute.

Juste avant la porte, les ornières de la route nous firent passer sous un arc rustique fait de deux poteaux téléphoniques enjambés par une poutre.

Un énorme croc en fer pendait de la poutre, sa pointe empalant une pancarte.

« Ce croc, lisait-on sur celle-ci, est réservé à Bokonon lui-même. »

Je me retournai pour regarder de nouveau le croc, et la vue de cette chose de fer acéré me fit comprendre que j'allais vraiment régner. J'allais faire abattre ce gibet !

Et je me promis d'être un souverain ferme, juste et bon, et que mon peuple prospérerait.

Fée Morgane !

Mirage !

Une sonnette, un livre et un poulet dans un carton à chapeau

Nous ne pûmes, Frank et moi, voir « Papa » tout de suite. Le médecin de service, le Dr Schlichter von Koenigswald, marmonna qu'il nous faudrait attendre environ une demi-heure.

Nous attendîmes donc dans l'antichambre des appartements de « Papa », une pièce sans fenêtres, de dix mètres carrés, meublée de quelques bancs grossiers et d'une table à jouer sur laquelle ronronnait un ventilateur. Les murs étaient de pierre, sans tableaux, sans décoration d'aucune sorte.

Des anneaux de fer étaient toutefois fixés dans le mur, à une hauteur de deux mètres et séparés par un mètre cinquante. Je demandai à Frank si cette pièce avait jamais été une salle de torture.

— Oui, dit-il.

Et la dalle ronde sur laquelle je me tenais était le couvercle d'une oubliette.

Il y avait avec nous dans l'antichambre un garde apathique ainsi qu'un ministre du culte chrétien qui se tenait prêt à veiller en temps voulu aux besoins spirituels de « Papa ». À côté de celui-ci, sur le banc, se trouvaient une sonnette de salle à manger en cuivre, un carton à chapeau percé de trous, une Bible et un couteau de boucher.

Le ministre me dit que le carton à chapeau contenait un poulet vivant. Le poulet ne bougeait pas, dit-il, parce qu'il lui avait administré un tranquillisant.

Comme tous les San-Lorenziens âgés de plus de vingt-cinq ans, il en paraissait au moins soixante. Il m'apprit qu'il était le docteur Vox Humana et qu'il avait reçu ce nom en souvenir d'un jeu d'orgue qui avait blessé sa mère lors du dynamitage de la cathédrale de San Lorenzo en 1923. Son père, m'annonça-t-il sans honte, était inconnu.

Je lui demandai quelle secte particulière il représentait, et je ne lui cachai pas que, dans les limites de mon intelligence du christianisme, le poulet et le couteau de boucher étaient à mes yeux des attributs tout à fait nouveaux.

— La sonnette, ajoutai-je, je peux concevoir qu'elle ait sa place dans le nécessaire.

Il se révéla intelligent. Son diplôme de docteur en théologie, qu'il m'invita à examiner, lui avait été conféré par la Western Hemisphere University of the Bible, de Little Rock (Arkansas). Il avait pris contact avec l'université grâce à une publicité parue dans *Mécanique Populaire*. Il me dit qu'il avait fait sienne la devise de cette université, ce qui expliquait le poulet et le couteau de boucher. La devise de l'université était :

FAITES VIVRE LA RELIGION !

Étant donné que le catholicisme comme le protestantisme avaient été mis hors la loi en même temps que le bokononisme, me dit-il, il avait dû tâter le terrain avec prudence.

— De telle sorte que si je veux être chrétien dans ces conditions, il faut que j'invente beaucoup.

— *N'dételsott*, dit-il en dialecte, *kessi j vé-ett n'kéléta danzek oudiciou, liffokjé vatt n'boko*.

À ce moment, le Dr Schlichter von Koenigswald sortit des appartements de « papa », l'air très allemand, très fatigué.

— Vous pouvez voir « Papa », dit-il.

— Nous veillerons à ne pas le fatiguer, promet Frank.

— Si vous pouviez le tuer, fit von Koenigswald, je crois qu'il vous en serait reconnaissant.

Sale chrétien

Le lit qui abritait « papa » Monzano et son impitoyable maladie était un youyou d'or : tout était doré, y compris la barre, l'amarre, les tolets, tout, C'était le canot de sauvetage de l'ancien schooner de Bokonon, le *Lady's Slipper* ; le canot du bateau qui, si longtemps auparavant, avait mené Bokonon et le caporal McCabe jusqu'à San Lorenzo.

Les murs de la chambre étaient blancs, mais « Papa » irradiait une douleur si brûlante et si vive qu'ils semblaient baigner dans une furie de rouge.

Le dictateur était torse nu. Son ventre noué et luisant frissonnait comme une voile sous le vent.

Il portait autour du cou, suspendu à une chaîne, un pendentif cylindrique de la taille d'une cartouche de fusil de guerre. Je crus que ce pendentif contenait quelque amulette magique. Je me trompais. Il abritait un éclat de *glace-9*.

« Papa » pouvait à peine parler. Il claquait des dents et n'avait plus aucun contrôle de sa respiration.

Sa tête torturée par la douleur était à la proue du youyou, rejetée en arrière.

Près du lit se trouvait le xylophone de Mona. Elle avait dû essayer d'apaiser « Papa » avec de la musique, la veille.

— Papa ? chuchota Frank.

— Adieu, haleta « Papa ».

Ses yeux exorbités ne voyaient pas.

— J'ai amené un ami.

— Adieu.

— C'est lui qui sera le prochain président de San Lorenzo. Il fera un bien meilleur président que moi.

— La glace ! geignit « Papa ».

— Il réclame de la glace, dit von Koenigswald, et quand on lui en apporte, il n'en veut plus.

« Papa » roula les yeux. Il détendit son cou, soulagea le sommet de son crâne, qui avait porté le poids de son corps, puis arquait le cou de nouveau.

— Peu importe, fit-il, qui est président de...

Il ne termina pas sa phrase. Je finis pour lui.

— San Lorenzo ?

— San Lorenzo ! acquiesça-t-il. (Il voulut sourire et réussit à faire un rictus.) Bonne chance ! croassa-t-il.

— Merci, monsieur, dis-je.

— Peu importe ! Bokonon. Emparez-vous de Bokonon.

Je m'efforçai à une réponse habile. Je me souvenais que, pour la joie du peuple, Bokonon devait être toujours pourchassé et jamais attrapé.

— Je m'en emparerai.

— Dites-lui...

Je me penchai pour entendre le message de « Papa » à Bokonon.

— Dites-lui que je regrette de ne pas l'avoir tué, dit « Papa ».

— C'est promis.

— Tuez-le, vous.

— À vos ordres !

« Papa » assura suffisamment sa voix pour lui donner un ton de commandement.

— Je le veux !

Je ne répondis pas. Je n'avais pas tellement envie de tuer quelqu'un.

— Il enseigne au peuple mensonges sur mensonges. Tuez-le et enseignez la vérité au peuple.

— À vos ordres !

— Vous et Hoenikker, enseignez-lui la science.

— Nous vous le promettons, monsieur, dis-je.

— *La science est une magie qui réussit.*

Il se tut, se calma, ferma les yeux. Puis il murmura :

— Les derniers rites.

Von Koenigswald fit entrer le Dr Vox Humana. Le Dr Humana sortit du carton à chapeau son poulet tranquilisé et se prépara à administrer les derniers sacrements chrétiens à la façon dont il

l'entendait. « Papa » ouvrit un œil.

— Pas toi, ricana-t-il à l'intention du Dr Humana. Fous le camp !

— Pardon ? fit le Dr Humana.

— J'appartiens à la foi bokononiste, siffla « Papa ». Fous le camp, sale chrétien !

Les derniers rites

J'eus donc le privilège d'assister aux derniers rites de la foi bokononiste.

Nous fîmes un effort pour trouver parmi les soldats et le personnel du château quelqu'un qui voulût bien admettre qu'il connaissait les derniers rites et qui consentît à les administrer à « Papa ». Aucun volontaire ne se présenta, ce qui n'était guère surprenant, considérant que nous étions fort près d'un croc et d'une oubliette.

Le Dr von Koenigswald se proposa alors. Il voulait bien essayer. Il n'avait jamais administré les rites auparavant, mais il avait vu Julian Castle le faire des centaines de fois.

— Vous êtes bokononiste ! lui demandai-je.

— Il n'y a qu'une seule idée bokononiste avec laquelle je sois d'accord, dit-il. Je conviens que toutes les religions, y compris le bokononisme, ne sont que mensonges.

— Cela ne vous gêne pas, en tant que scientifique, de vous livrer à un rituel semblable ?

— Je suis un très mauvais scientifique, dit-il. Je ferais n'importe quoi pour soulager un être humain, même si ça n'est pas scientifique. Aucun scientifique digne de ce nom ne peut en dire autant.

Et il rejoignit « Papa » dans la barque en or. Il s'assit à l'arrière, et l'exiguïté des lieux l'obligea à passer la barre d'or sous un de ses bras.

Il ne portait pas de chaussettes, seulement des sandales qu'il ôta. Puis il remonta les couvertures à l'endroit du pied du lit, exposant les pieds nus de « Papa ». Il appuya la plante de ses pieds contre les pieds de « Papa » et prit la position classique de *boko-maru*.

N'Diou akral abou

— *Tieu kréa la poue*, psalmodia le Dr von Koenigswald.

— *N'Diou akral abou*, reprit « Papa » Monzano.

« Dieu créa la boue », dirent-ils en vérité chacun dans son dialecte.

J'abandonnerai ici les dialectes de cette litanie.

— Dieu éprouva sa solitude, dit von Koenigswald.

— Dieu éprouva sa solitude.

— Alors Dieu s'adressa à une partie de la boue : « Lève-toi ! »

— Alors Dieu s'adressa à une partie de la boue : « Lève-toi ! »

— Vois tout ce que j'ai créé, dit Dieu, les montagnes, la mer, le ciel, les étoiles.

— « Vois tout ce que j'ai créé, dit Dieu, les montagnes, la mer, le ciel, les étoiles. »

— Et moi, j'étais une partie de cette boue qui s'est levée et a regardé autour d'elle.

— Et moi, j'étais une partie de cette boue qui s'est levée et a regardé autour d'elle.

— Ô bonheur d'être de la boue debout !

— Ô bonheur d'être de la boue debout !

Les larmes ruisselaient sur les joues de « Papa ».

— Et moi, boue, je me suis levé et j'ai vu quel bon travail avait fait Dieu.

— Et moi, boue, je me suis levé et j'ai vu quel bon travail avait fait Dieu.

— Bravo, Dieu !

— Bravo, Dieu !

— Toi seul pouvais le faire, Dieu ! Moi, j'en aurais certes été incapable.

— Toi seul pouvais le faire, Dieu ! Moi, j'en aurais certes été incapable.

— Je me sens bien peu de chose, comparé à toi.

— Je me sens bien peu de chose, comparé à toi.

— Tout ce qui peut me donner le moindre sentiment d'importance, c'est de penser à toute la boue qui ne s'est pas levée et qui n'a pas regardé autour d'elle.

— Tout ce qui peut me donner le moindre sentiment d'importance, c'est de penser à toute la boue qui ne s'est pas levée et qui n'a pas regardé autour d'elle.

— J'ai tant reçu, et la boue si peu !

— J'ai tant reçu, et la boue si peu !

— *Krâce te zoit rentue !* s'écria von Koenigswald.

— *Gla t'swa nlandou !* asthmatisa « Papa ».

En fait, ils avaient dit : « Grâce te soit rendue ! »

— Et voici que la boue se recouche et s'endort.

— Et voici que la boue se recouche et s'endort.

— Que de souvenirs quand on est boue !

— Que de souvenirs quand on est boue !

— Avoir connu toute cette boue debout !

- Avoir connu toute cette boue debout !
- J'ai aimé tout ce que j'ai vu !
- J'ai aimé tout ce que j'ai vu !
- Bonne nuit.
- Bonne nuit.
- Je vais aller au ciel.
- Je vais aller au ciel.
- Je suis impatient...
- Je suis impatient...
- De m'assurer de ce qu'était mon *wampeter*...
- De m'assurer de ce qu'était mon *wampeter*...
- Et de qui composait mon *karass*...
- Et de qui composait mon *karass*...
- Et de tout le bien que notre *karass* a fait pour toi.
- Et de tout le bien que notre *karass* a fait pour toi.
- *Amen*.
- *Amen*.

Frank au fond de l'oubliette

Mais « Papa » ne mourut pas, il ne monta pas au ciel – du moins, pas tout de suite.

Je demandai à Frank quel serait le meilleur moment pour annoncer mon élévation à la présidence. Il ne me fut d'aucun secours, ne me proposa aucune idée et me laissa me débrouiller seul.

— Je croyais que vous deviez être derrière moi, me plaignis-je.

— Seulement en ce qui concerne les questions techniques.

Frank avait parlé sur un ton très collet monté. Je ne devais pas violer son intégrité en tant que technicien, ni le faire outrepasser les limites de ses attributions.

— Très bien, fis-je.

— Je souscris d'avance à vos méthodes de contacts humains. C'est là votre responsabilité.

Cette abrupte abdication de toutes les affaires humaines me choqua et m'irrita. Je m'efforçai à un ton satirique :

— Cela vous ennuerait-il de me dire ce qui, sur le plan purement technique, est prévu pour ce jour de liesse ?

J'obtins une réponse purement technique.

— La réparation de la centrale électrique et la mise sur pied d'une démonstration de nos forces aériennes.

— Excellent ! Ainsi, un des premiers triomphes de ma présidence consistera à redonner l'électricité au peuple.

Frank ne vit rien de drôle là-dedans. Il me fit un salut militaire.

— J'essaierai, monsieur le Président. Je ferai de mon mieux, monsieur le Président. Mais je ne peux pas vous dire à coup sûr dans combien de temps l'éclairage reviendra.

— C'est pourtant ce que je veux : un règne éclairé.

— Je ferai tout mon possible, monsieur le Président, dit Frank en saluant de nouveau.

— Et la démonstration aérienne ? De quoi s'agit-il ?

J'eus droit à une autre réponse raide et obtuse.

— À 1 heure de l'après-midi, aujourd'hui, six avions des forces aériennes San-lorenziennes survoleront le palais et tireront sur des cibles disposées en mer. Cela fait partie de la célébration du Jour des Cent Martyrs de la Démocratie. Il est également prévu que l'ambassadeur des États-Unis jettera une couronne à la mer.

Je décidai donc, à titre de suggestion, que Frank annoncerait mon apothéose juste après l'immersion de la couronne et le spectacle aérien.

— Qu'en pensez-vous ? lui demandai-je.

— C'est vous qui commandez, monsieur, dit-il.

— Je crois qu'il faudrait que je prépare une allocution. Et il devrait y avoir une sorte de prestation de serment pour donner à l'affaire un côté digne et officiel.

— C'est vous qui commandez, monsieur.

Chaque fois que Frank disait ces mots, ils semblaient venir de très loin, comme s'il descendait les échelons d'un puits profond tandis que j'étais obligé de demeurer à la margelle.

Et je compris soudain avec un vif dépit qu'en acceptant de devenir celui qui donne les ordres, j'avais permis à Frank de faire ce qu'il souhaitait par-dessus tout, ce que son père avait fait avant lui : recevoir honneurs et faveurs tout en éludant les responsabilités humaines. Cet idéal, il l'accomplissait en se jetant au fond d'une oubliette spirituelle.

À l'instar de mes prédécesseurs, je décrète Bokonon hors la loi

J'écrivis mon allocution dans une pièce simple et dénudée située au bas d'une tour. Elle ne contenait rien d'autre qu'une table et une chaise. Et mon allocution, une fois écrite, était simple, dépouillée et ne contenait pas grand-chose non plus.

C'était un discours où perçaient l'espoir et l'humilité.

J'avais trouvé impossible de ne pas m'appuyer sur Dieu. N'ayant jamais eu besoin d'un tel soutien auparavant, je n'avais jamais songé

qu'il existait.

Désormais, je m'apercevais qu'il me fallait croire en lui, ce que je fis.

En outre, j'allais avoir besoin du soutien de certaines personnes. M'étant fait communiquer la liste des invités aux cérémonies, je vis qu'on n'avait pas convié Julian Castle ni son fils. J'envoyai sur-le-champ des estafettes les inviter. Ils en connaissaient plus sur mon peuple que personne d'autre, à l'exception de Bokonon.

Quant à Bokonon :

J'envisageai de lui demander de participer à mon gouvernement, offrant ainsi une sorte de jubilé à mon peuple. Et je songeai à donner l'ordre qu'on déboulonne tout de suite, dans la liesse générale, le sinistre croc qui pendait devant le palais.

Puis je compris qu'un jubilé devrait offrir au peuple quelque chose de plus que le retour au pouvoir d'un saint, et qu'il faudrait donner à tous des monceaux de bonnes choses à manger, des logements décents, de bonnes écoles, une bonne santé, une meilleure vie et du travail pour ceux qui en voudraient – toutes choses que Bokonon et moi étions bien incapables de leur procurer.

Le bien et le mal devaient donc demeurer séparés : le bien dans la jungle et le mal au palais. Si modeste qu'elle fût, c'était là la seule distraction que nous puissions offrir au peuple.

On frappa à la porte. Un serviteur m'annonça que les invités commençaient à arriver.

J'empochai mon allocution et montai l'escalier en colimaçon de ma tour. Je débouchai sur les remparts les plus élevés de mon château et je posai mon regard sur mes invités, mes serviteurs, mon escarpement et ma mer tiède.

Les ennemis de la liberté

Lorsque je me rappelle tous les invités qui avaient envahi les remparts supérieurs, je songe au cent dix-neuvième Calypso, dans lequel Bokonon nous invite à chanter avec lui :

Où est passée la bande
De mes vieux copains ?
Pleurait un vieil homme.
Elle danse la sarabande
Dis-je au vieil homme,
Il n'y a plus de demain.

Il y avait là l'ambassadeur Horlick Minton et sa femme ; H. Lowe Crosby, le fabricant de bicyclettes, et sa Hazel ; le philanthrope Julian Castle et son fils, auteur et aubergiste ; Newton Hoenikker, le petit peintre, et sa sœur musicienne, Mme Harrison C. Connors ; ma divine Mona ; le général de brigade Franklin Hoenikker et un assortiment d'une vingtaine de bureaucrates et de militaires de San Lorenzo.

Morts – presque tous morts désormais.

Ainsi que nous l'enseigne Bokonon, « On ne se trompe jamais en disant au revoir ».

On avait dressé sur les remparts un buffet qui croulait sous les spécialités gastronomiques locales : fauvettes rôties enveloppées de petits manteaux faits de leurs plumes bleu-vert ; crabes de terre sortis de leur coquille, hachés menu, frits à l'huile de coco et remis dans leur coquille ; barracudas nains farcis à la pâte de banane ; et, posées sur des gaufrettes de farine de maïs non levées et non assaisonnées, des bouchées cubiques d'albatros bouilli.

J'appris que l'albatros avait été abattu de l'échauguette même où se trouvait le buffet.

Des deux sortes de boissons proposées, aucune n'était glacée. Il y avait du Pepsi-Cola et du rhum indigène. Le Pepsi-Cola était servi dans des verres à bière en plastique, le rhum dans des noix de coco évidées. Je ne parvins pas à identifier le bouquet douceâtre du rhum, qui me rappelait pourtant quelque chose de ma tendre adolescence.

Frank vint à mon secours.

— Acétone, dit-il.

— Acétone ?

— C'est ce dont on se sert pour les colles de modèles réduits.

Je ne bus pas le rhum.

L'ambassadeur Minton se dépensait en ronds de jambes diplomatiques et gourmands, faisant mine d'aimer tous les hommes et toutes les boissons qui les gardent en vie. Mais je ne le vis pas boire. Il tenait d'ailleurs à la main un bagage d'une curieuse forme que je n'avais encore jamais vue. On aurait dit un étui à cor d'harmonie. En fait, l'étui contenait la couronne commémorative que Minton devait jeter à la mer.

La seule personne à boire du rhum était H. Lowe Crosby, qui n'avait manifestement pas l'odorat très développé. Il avait l'air de bien s'amuser et buvait de l'acétone dans une noix de coco, assis sur un canon dont il obstruait le trou de mise à feu avec son gros derrière. Armé d'énormes jumelles japonaises, tourné vers la mer, il regardait sautiller les cibles montées au large sur des flotteurs.

Les cibles étaient en carton et représentaient des silhouettes d'hommes.

Elles étaient destinées à être mitraillées et bombardées au cours

de la démonstration de force des six appareils de l'aviation Sanlorenzienne.

Chacune d'elles était la caricature d'un homme réel, dont le nom avait été peint de chaque côté.

Je demandai qui était le caricaturiste. J'appris que c'était le Dr Vox Humana, le ministre du culte chrétien. Il se trouvait juste à côté de moi.

— J'ignorais que vous aviez ce talent, lui dis-je.

— Oh oui ! J'ai eu beaucoup de mal à décider ce que j'allais faire, quand j'étais jeune homme.

— Je crois que vous avez fait le bon choix.

— J'ai demandé au Ciel de me conseiller.

— Et ça a marché, vous voyez !

H. Lowe Crosby tendit ses jumelles à sa femme.

— Le plus près, c'est ce vieux Joe Staline, et ce vieux Fidel Castro est ancré juste à côté.

— Et voilà ce vieux Hitler ! gloussa Hazel ravie. Et ce vieux Mussolini, et une espèce de Jap !

— Et là, c'est ce vieux Karl Marx !

— Et ce vieux Bill, le Kaiser, avec son casque à pointe et tout le reste ! roucoula Hazel. Si je m'attendais à le revoir, celui-là !

— Et voilà ce vieux Mao ! Tu le vois, Mao ?

— Dis donc ! Qui c'est qui va y passer ! Qui c'est qui va avoir la surprise de sa vie ! C'est charmant comme idée !

— Il y a là pratiquement tous les ennemis que la liberté ait jamais connus, déclara H. Lowe Crosby.

L'opinion d'un médecin sur les conséquences d'une grève des écrivains

Aucun des invités ne savait encore que j'allais être le prochain président. Tout le monde ignorait que « Papa » était à l'article de la mort. Frank fit répandre la version officielle : « Papa » se reposait confortablement, il envoyait ses meilleurs souhaits à tous.

Frank annonça l'ordre des événements : tout d'abord, l'ambassadeur jetterait sa couronne à la mer en l'honneur des Cent Martyrs ; puis les avions tireraient sur les cibles posées en mer ; enfin, Frank lui-même prononcerait quelques mots.

Il ne dit pas à la compagnie qu'après son discours, j'en ferais un autre.

De telle sorte que je fus simplement traité comme un journaliste de passage, et que je pus m'adonner ça et là aux plaisirs inoffensifs du

gogotruche.

— Salut, maman ! dis-je à Hazel Crosby.

— Mais c'est mon petit gars !

Hazel me donna une accolade parfumée et annonça à tout le monde que j'étais un Hoosier.

Les Castle, père et fils, se tenaient à l'écart. Depuis longtemps mal vus au palais de « Papa », ils étaient curieux de savoir pourquoi on les avait invités.

Castle fils m'appela « La Pige. »

— Bonjour, la Pige ! Quoi de neuf dans le monde ?

— Je pourrais vous demander la même chose, fis-je.

— Je songe à déclencher une grève générale de tous les écrivains jusqu'à ce que l'humanité redevienne raisonnable. En seriez-vous ?

— Est-ce que les écrivains ont le droit de se mettre en grève ? Ce serait comme si la police ou les pompiers faisaient grève, non ?

— Ou les enseignants.

— Ou les enseignants, acquiesçai-je. (Je secouai la tête.) Non, je ne crois pas que ma conscience m'autoriserait à donner mon soutien à une grève de ce genre. Lorsqu'un homme se fait écrivain, j'estime qu'il assume comme une obligation sacrée le devoir de produire de la beauté, de la lumière et du réconfort, et au galop encore !

— Je ne puis m'empêcher de penser au total désarroi de l'humanité si du jour au lendemain il n'y avait plus de nouveaux livres, de nouvelles pièces, de nouvelles histoires, de nouveaux poèmes...

— Et vous vous sentiriez fier quand les gens commenceraient à mourir comme des mouches ? demandai-je.

— Ils mourraient plutôt comme des chiens enragés, je crois – la bave aux lèvres, en montrant les dents et en se mordant la queue.

Je me tournai vers Castle père.

— Monsieur, comment meurt un homme lorsqu'il est privé des consolations de la littérature ?

— Il y a deux façons possibles, dit-il : pétrification du cœur ou atrophie du système nerveux.

— Ni l'une ni l'autre ne doit être bien agréable, j'imagine.

— Non, dit Castle l'ancien. Pour l'amour de Dieu, continuez à écrire tous les deux !

Sulfathiazole

Ma divine Mona ne s'approcha pas de moi et ne m'encouragea pas avec des regards languissants à venir à ses côtés. Elle faisait l'hôtesse

et présentait Angela et le petit Newt à des San-Lorenziens.

Lorsque j'essaie de comprendre cette femme – quand je me rappelle son indifférence devant l'attaque de « Papa » et nos fiançailles – j'hésite entre la louange sublime et le jugement vulgaire.

Représentait-elle la plus haute forme de spiritualité féminine ?

Ou bien était-elle anesthésiée, frigide comme un poisson – une sorte de toxicomane du xylophone, du culte de la beauté et de *Boko-marū* ?

Je ne le saurai jamais.

Bokonon nous dit :

Il ment, l'amoureux, toujours.

Il se raconte des mensonges.

Les sincères, eux, sont sans amour

Leurs yeux sont comme des huîtres

Quand on y songe.

Mes instructions sont donc claires, j'imagine. Je dois me souvenir de Mona comme d'une femme qui fut sublime.

— Dites-moi, demandai-je à Philip Castle le Jour des Cent Martyrs de la Démocratie, avez-vous parlé avec votre ami et admirateur H. Lowe Crosby aujourd'hui ?

— Il ne m'a pas reconnu avec mon costume, mes chaussures et ma cravate, dit Castle jeune. Nous venons d'avoir une conversation très agréable sur les bicyclettes. Nous en aurons peut-être une autre.

Je m'aperçus que je ne trouvais plus comique l'idée qu'avait Crosby de fabriquer des bicyclettes à San Lorenzo. En tant que premier magistrat de l'île, je tenais beaucoup à avoir une usine de bicyclettes. J'eus soudain beaucoup de respect pour H. Lowe Crosby, sa personne et ce qu'il savait faire.

— Comment pensez-vous que les habitants de San Lorenzo réagiraient à l'industrialisation ? demandai-je aux Castle, père et fils.

— Les habitants de San Lorenzo, me dit le père, ne s'intéressent qu'à trois choses : la pêche, la fornication et le bokononisme.

— Vous ne croyez pas qu'on pourrait les intéresser au progrès ?

— Ils en ont vu certains aspects. Mais il n'y en a qu'un qui les emballe vraiment.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La guitare électrique.

Je m'excusai et allai rejoindre les Crosby.

Frank Hoenikker était avec eux. Il leur expliquait qui était Bokonon et contre quoi il se dressait. Il est contre la science.

— Comment un homme sensé peut-il être contre la science ? s'étonna Crosby.

— Sans la pénicilline, je serais morte à l'heure qu'il est, dit Hazel.

Ma mère aussi, d'ailleurs.

— Quel âge a votre mère ? m'enquis-je.

— Cent six ans. N'est-ce pas merveilleux ?

— C'est magnifique, dis-je.

— Et je serais veuve aussi, dit Hazel, si le médicament qu'ils ont donné à mon mari n'avait pas existé à l'époque. Chéri, comment s'appelle ce médicament qui t'a sauvé la vie ?

— La Sulfathiazole.

Et je commis l'erreur d'attraper sur un plateau qui passait un canapé à l'albatros.

Antalgique

Il se trouva – il *devait* se trouver, dirait Bokonon – que mon estomac réagit violemment à la chair d'albatros. À peine eu-je avalé le premier morceau, j'eus une nausée qui m'obligea à descendre au trot l'escalier en colimaçon, à la recherche des toilettes. J'utilisai celles qui jouxtaient les appartements de « Papa ».

Comme j'en ressortais, hésitant, quelque peu soulagé je me trouvai face à face avec le Dr Schlichter von Koenigswald, qui jaillissait littéralement des appartements de « Papa ». L'air atterré, il m'attrapa par le bras en criant :

— Qu'est ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il portait autour du cou ?

— Que dites-vous ?

— Il l'a pris. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans ce cylindre, mais « Papa » en a pris – et il en est mort !

Je me souvenais de ce cylindre pendu au cou de « Papa », et je suggérai une explication évidente de son contenu.

— Du cyanure ?

— Depuis quand le cyanure transforme-t-il sur-le-champ un homme en ciment ?

— En ciment ?

— En marbre ! En fer ! Je n'ai jamais vu de ma vie un cadavre aussi rigide. On peut le frapper partout, il sonne comme une marimba ! Venez voir !

Von Koenigswald me poussa dans les appartements de « Papa ».

Un spectacle hideux s'offrait à moi dans le youyou d'or. « Papa » était mort, mais son cadavre n'était pas de ceux auxquels on peut dire « Repose en paix, enfin ! ».

« Papa » avait la tête complètement renversée en arrière. Son poids reposait d'un côté sur le sommet du crâne, de l'autre sur la plante des pieds, tandis que le reste de son corps formait un pont dont

l'arche s'élançait vers le plafond. Il avait l'air d'un chenet en fer forgé.

On voyait tout de suite qu'il était mort d'avoir avalé le contenu du cylindre suspendu à son cou. Une de ses mains tenait encore celui-ci, qui était décapsulé. Et le pouce et l'index de l'autre main étaient coincés entre les dents, comme s'ils venaient de laisser tomber une pincée de quelque chose.

Le Dr von Koenigswald dégagea du plat-bord du youyou doré le tolet d'une des demoiselles et en tapa « Papa » sur le ventre. « Papa » sonna vraiment comme une marimba.

Un givre bleuâtre vitrait ses lèvres, ses narines et ses yeux.

Dieu sait que ce syndrome n'est plus nouveau désormais, mais il l'était alors, et comment ! « Papa » Monzano fut le premier homme de l'histoire à mourir de la *glace-9*.

J'enregistre ce fait pour ce qu'il vaut. « Écrivez tout », nous dit Bokonon. En vérité, ce qu'il nous montre par là, c'est la futilité qu'il y a à écrire ou lire des histoires. « Sans archives précises du passé, comment attendre des hommes et des femmes qu'ils évitent de graves erreurs dans le futur ? » demande-t-il ironiquement.

Ainsi, je le répète : « Papa » Monzano fut le premier homme de l'histoire à mourir de la *glace-9*.

Ce que disent les bokononistes quand ils se suicident

Le deuxième homme à mourir de la *glace-9* fut le Dr von Koenigswald, le médecin humanitaire dont les bonnes œuvres n'arrivaient pas à éponger le terrible déficit d'Auschwitz.

Il était en train de parler de la rigidité cadavérique, sujet de conversation que j'avais introduit.

— La rigidité cadavérique ne s'installe pas en quelques secondes, déclara-t-il. J'ai tourné le dos à « Papa » juste un instant. Il délirait...

— De quoi parlait-il ? demandai-je.

— De douleur, de glace, de Mona – de tout. Puis il a dit : « Maintenant, je vais détruire le monde entier. »

— Qu'entendait-il par là ?

— C'est ce que disent toujours les bokonistes au moment de se suicider. (Von Koenigswald s'approcha d'un lavabo rempli d'eau dans l'intention de se laver les mains.) Quand je me suis retourné pour le regarder, dit-il les mains suspendues au-dessus de l'eau, il était mort – aussi dur qu'une statue, exactement tel que vous le voyez maintenant. J'ai passé mes doigts sur ses lèvres. Elles avaient l'air si curieuses... (Il plongea ses mains dans l'eau.) Je me demande bien quelle sorte de produit chimique pourrait...

La question demeura inachevée.

Von Koenigswald souleva ses mains, et l'eau du lavabo vint avec elles. Ce n'était plus de l'eau, mais un hémisphère de *glace-9*.

Von Koenigswald toucha du bout de la langue ce mystère bleuâtre.

Du givre fleurit sur ses lèvres. Il gela d'un coup, bascula et s'écrasa par terre.

L'hémisphère bleuâtre se cassa en mille morceaux qui glissèrent sur le sol.

Je courus à la porte et gueulai à l'aide.

Des soldats et des serviteurs se précipitèrent.

Je leur donnai l'ordre de faire venir immédiatement Frank, Newt et Angela. J'avais enfin vu la *glace-9*.

J'espère que vous êtes contents

Je fis entrer les trois enfants du Dr Hoenikker dans la chambre à coucher de « Papa ». Je refermai la porte et m'y adossai. Je me sentais à la fois amer et supérieur. J'avais reconnu la *glace-9*. Je l'avais si souvent vue en songe !

Il ne faisait aucun doute que Frank avait donné de la *glace-9* à « Papa ». Et il paraissait certain que si Frank estimait pouvoir donner de la *glace-9*, Angela et le petit Newt étaient dans le même cas.

C'est donc avec hargne que je m'adressai à eux, en les mettant en demeure de répondre d'un crime monstrueux. Je leur dis que la comédie était finie, que je connaissais leur petit jeu comme je connaissais l'existence de la *glace-9*. Je m'efforçai de leur faire peur en leur disant que la *glace-9* pouvait anéantir la vie sur terre. Bref, je fus si impressionnant qu'ils n'eurent même pas l'idée de me demander comment je connaissais la *glace-9*.

— J'espère que vous êtes contents ! dis-je.

Mais Bokonon nous le dit bien : « De toute Sa vie, Dieu n'a jamais écrit une bonne pièce. » La scène qui s'offrait à nous dans la chambre de « Papa » ne manquait pas de spectaculaire dans le dénouement comme dans les accessoires, et en guise de prologue, ma tirade avait été parfaite.

Hélas ! La première réplique en provenance d'un Hoenikker fit s'écrouler cette magnificence. Le petit Newt vomit.

Frank a le mot de la situation

Du coup, nous eûmes tous envie de vomir.

Newt avait certainement eu la réaction qui s'imposait.

— Je suis on ne peut plus d'accord, lui dis-je. (Et je jetai hargneusement à Angela et à Frank :) Maintenant que nous avons l'opinion de Newt, j'aimerais savoir ce que vous avez à dire, vous deux.

— *Erk !* fit Angela, la langue hors de la bouche.

Elle se faisait toute petite et sa peau avait pris la couleur du mastic.

— *Erk*, hein ? (Je me tournai vers Frank.) C'est également votre sentiment général ?

Lèvres retroussées, mâchoire crispée, Frank respirait à petits coups en sifflant entre ses dents.

— Comme le chien, murmura le petit Newt, les yeux baissés sur von Koenigswald.

— Quel chien ?

Frank répondit à voix basse, presque inaudible. Mais l'acoustique était si bonne dans cette pièce aux murs de pierre que nous entendîmes son chuchotement aussi clairement qu'un carillon de cristal.

— La veille de Noël, quand papa est mort.

Newt se parlait à lui-même. Et quand je lui demandai de me raconter l'histoire du chien le soir où son père était mort, il leva la tête vers moi comme si je venais de m'introduire dans un rêve qu'il faisait. Il me tenait pour étranger au débat.

En revanche, son frère et sa sœur faisaient partie de son rêve. Et il parla à son frère dans ce cauchemar.

— C'est toi qui lui en as donné... Alors, c'est ainsi que tu as déniché cette sinécure ? Que lui as-tu dit ? Que tu avais quelque chose qui battait la bombe à hydrogène ?

Frank ne releva pas la question. Il regardait attentivement à travers la pièce, en notant tous les détails. Il desserra les dents, les fit claquer rapidement en cillant à chaque claquement. Ses couleurs lui revenaient. Puis il retrouva la parole.

— Écoutez, dit-il, il faut nettoyer ce merdier.

Frank ne mâche pas ses mots

— Général, dis-je à Frank, voilà certainement la plus brillante idée émise par un général de brigade depuis le début de l'année. En tant que vous êtes mon conseiller technique, comment recommandez-vous que *nous*, comme vous dites si bien, nettoyions ce merdier ?

Il ne répondit pas directement à ma question. Il fit claquer ses doigts. Je pouvais voir qu'il se dissociait des causes du merdier pour s'identifier avec une fierté et une énergie croissantes aux purificateurs, aux sauveurs du monde, aux nettoyeurs.

— Des balais, des pelles à poussière, un chalumeau oxyhydrique, une plaque chauffante, des seaux, ordon-na-t-il en claquant des doigts à chaque mot.

— Vous vous proposez de passer les cadavres au chalumeau ? demandai-je.

Frank était désormais tellement chargé de pensée technique qu'il dansait à claquettes sur la musique de ses doigts.

— Nous allons balayer le sol, ramasser les grands morceaux et les faire fondre dans des seaux posés sur une plaque chauffante. Puis nous passerons chaque centimètre carré du sol au chalumeau au cas où il resterait des cristaux microscopiques. Quant aux cadavres et au lit...

Il se remit à penser.

— Un bûcher funéraire ! s'écriait-il, enchanté de lui-même. Je vais faire dresser un grand bûcher funéraire près du croc, et nous y ferons porter les cadavres et le lit !

Il voulut sortir pour ordonner la construction du bûcher et réunir les objets dont nous avons besoin pour nettoyer la pièce. Mais Angela l'arrêta.

— Comment as-tu pu ? voulut-elle savoir.

Frank lui adressa un sourire de Joconde.

— Tout ira très bien.

— Comment as-tu pu en donner à un homme tel que « Papa » Monzano ? insista Angela.

— Nettoyons d'abord le merdier. Nous parlerons plus tard.

Angela le retenait par les bras et elle ne voulait pas le laisser partir.

— Comment as-tu pu ?

Elle le secoua.

Frank arracha de ses bras les mains de sa sœur. La Joconde disparut pour faire place à un ricanement mauvais qui dura un moment – un moment pendant lequel Frank dit à sa sœur, avec un suprême mépris :

— Je me suis payé une situation, exactement de la même façon que tu t'es payé un jules, et Newt une semaine au cap Cod avec une naine russe ! La Joconde réapparut. Frank sortit en claquant la porte.

Parfois, dit Bokonon, le *poll-pah* dépasse le pouvoir d'appréciation des humains.

En un endroit des *Livres*, Bokonon traduit *pool-pah* par « tempête de merde », et en un autre, par « courroux divin ».

D'après ce qu'avait dit Frank avant de claquer la porte, j'avais cru comprendre que la République de San Lorenzo et les trois Hoenikker n'étaient pas les seuls à posséder la *glace-9*. Selon toute apparence, les États-Unis d'Amérique et l'Union des républiques socialistes soviétiques l'avaient aussi. Les États-Unis l'avaient obtenue par l'intermédiaire du mari d'Angela, dont on comprenait mieux pourquoi son usine d'Indianapolis était entourée de clôtures électrifiées et patrouillée par des bergers allemands assoiffés de sang. Et la Russie soviétique l'avait eue grâce à la petite Zinka de Newt, ce séduisant lutin du ballet ukrainien.

J'en demeurai muet.

La tête inclinée, les yeux clos, j'attendis que Frank revienne avec les humbles outils nécessaires au nettoyage d'une chambre – une chambre qui, de toutes les chambres du monde, était infestée de *glace-9*.

Quelque part, au loin, dans le velours mauve de l'oubli, j'entendis Angela me dire quelque chose. Elle ne prenait pas la parole pour sa propre défense, mais pour celle du petit Newt.

— Newt ne lui a rien donné. Elle l'a volée.

Je trouvai cette explication sans intérêt.

« Quel espoir peut-il y avoir pour l'humanité, pensai-je, quand il existe des hommes tels que Felix Hoenikker pour donner des jouets tels que la *glace-9* à des enfants imprévoyants tels que le sont presque tous les hommes et presque toutes les femmes ? »

Et je me rappelai le *Quatorzième Livre de Bokonon*, que j'avais lu intégralement la veille. Le *Quatorzième Livre* est intitulé « Existe-t-il, pour un Homme Réfléchi, une Seule Raison d'Espérer en l'Humanité sur Terre, Compte Tenu de l'Expérience du Dernier Million d'Années ? »

Le *Quatorzième Livre* n'est pas long à lire. Il consiste en un seul mot :

« Non. »

Pause

Frank revint avec des balais et des pelles à poussière, un chalumeau, une plaque chauffante à pétrole, un bon vieux seau et des gants en caoutchouc.

Chacun mit des gants pour ne pas se contaminer les mains avec de la *glace-9*. Frank installa la plaque chauffante sur le xylophone de la divine Mona et posa le vieux seau familial.

Nous ramassâmes les plus gros morceaux de *glace-9* et les jetâmes dans l'humble seau, et ils fondirent. Ils devinrent de l'eau, de la bonne vieille eau.

Angela et moi balayâmes et Newt regarda sous les meubles, au cas où des morceaux de *glace-9* nous auraient échappé. Et Frank suivit nos coups de balai avec la flamme purificatrice du chalumeau.

Nous nous sentîmes envahis par la sérénité stupide des femmes de ménage et des gardiens qui travaillent tard la nuit. Dans un monde réduit au gâchis, nous gardions au moins notre petit coin propre.

Et je m'entendis demander aux Hoenikker, sur le ton de la conversation, de me parler de cette veille de Noël où leur père était mort, de me raconter l'histoire du chien.

Et eux, les Hoenikker, avec la certitude enfantine de tout arranger en nettoyant, me racontèrent l'histoire.

La voici :

En cette fatidique veille de Noël, tandis qu'Angela retournait au village chercher des décorations pour l'arbre de Noël, Newt et Frank allèrent se promener sur la plage hivernale déserte, où ils trouvèrent un labrador noir. Ce chien était de tempérament sociable comme tous les labradors ; il suivit Frank et le petit Newt jusqu'à la villa.

Felix Hoenikker mourut en l'absence de ses enfants, dans son fauteuil d'osier blanc face à la mer. Toute la journée, le savant avait taquiné ses enfants avec des allusions à la *glace-9* qu'il leur avait montrée, enfermée dans un flacon sur l'étiquette duquel il avait dessiné un crâne et des tibias, au-dessus d'une inscription de sa main : « Danger ! *Glace-9* ! Tenir à l'abri de l'humidité ! »

Toute la journée, il avait harcelé ses enfants, gaiement, sur le thème suivant : « Allons, faites un peu travailler votre cerveau. Je vous ai dit que cette substance fond à 45,7° C et qu'elle n'est composée que d'hydrogène et d'oxygène. Quelle peut être l'explication ? Allons, réfléchissez un peu ! Ne craignez pas de surmener votre cerveau ! Il ne va pas se casser, il est extensible. »

— Il nous disait toujours que notre cerveau était extensible, dit Frank en se rappelant l'ancien temps.

— Moi, avoua Angela appuyée sur son balai, j'ai renoncé, je ne sais plus à quel âge, à me creuser le ciboulot. Je n'arrivais même pas à l'écouter quand il parlait de science. Je me contentais de hocher la tête en faisant semblant de faire travailler ma pauvre cervelle, mais en matière de sciences, elle n'était pas plus extensible qu'un vieux porte-jarretelles.

Apparemment, avant d'aller s'asseoir dans son fauteuil d'osier

pour y mourir, le vieux était allé faire des flaques dans la cuisine en jouant avec de l'eau, des casseroles, des poêlons et de la *glace-9*. Il avait dû convertir de l'eau en *glace-9* et inversement, car toute la batterie de cuisine était sur l'évier. Il avait également sorti un thermomètre à rôti avec lequel il avait dû vérifier des températures.

Felix Hoenikker avait seulement voulu s'accorder une brève pause dans son fauteuil, si l'on en juge par l'état dans lequel il avait laissé la cuisine. Parmi les objets qui traînaient en désordre se trouvait un poêlon plein de *glace-9* sous forme solide. Le savant pensait sans doute la faire fondre et ramener de nouveau la quantité de *glace-9* disponible dans le monde à un simple éclat enfermé dans un flacon – après une brève pause.

Mais, ainsi que nous le dit Bokonon, « Tout le monde peut décider de marquer une pause, mais personne ne sait combien de temps elle durera ».

Le réticule de la mère de Newt

— Au moment même où je suis rentrée, j'aurais dû me douter qu'il était mort, dit Angela en prenant de nouveau appui sur son balai. Aucun bruit ne provenait du fauteuil d'osier. Or, quand Papa y était installé, même quand il dormait, ce fauteuil parlait toujours, en grinçant de partout.

Angela avait donc pensé que son père dormait, et elle avait continué à décorer l'arbre de Noël.

Newt et Frank revinrent alors de leur promenade, accompagnés du labrador, et ils allèrent à la cuisine pour y chercher quelque chose à donner à manger au chien. Ils y trouvèrent les flaques laissées par leur père.

Il y avait de l'eau par terre, et le petit Newt l'épongea avec une serpillière qu'il lança sur l'évier.

Il se trouva que la serpillière retomba dans le poêlon qui contenait la *glace-9*.

Frank crut que le poêlon contenait quelque préparation destinée au glaçage d'un gâteau. Il s'en saisit et l'abassa à la hauteur du petit Newt pour montrer à celui-ci les dégâts qu'il avait faits avec la serpillière.

Newt décolla la serpillière de la surface et s'aperçut qu'elle avait pris une curieuse texture métallique et colubrine, comme si elle était tissée de fils d'or à mailles fines.

— Je dis cela, expliqua le petit Newt dans la chambre à coucher de « Papa », parce que ça m'a tout de suite fait penser au réticule de maman, à l'impression qu'on avait en le touchant.

Angela raconta sentimentalement comment, dans son enfance, Newt avait eu une adoration pour le réticule en or de sa mère. Je compris qu'il s'agissait d'une sorte d'aumônière de soirée.

— C'était tellement drôle au contact, si différent de tout ce que j'avais touché, dit Newt en réfléchissant à son ancien amour pour ce réticule. Je me demande ce qu'il est devenu.

— Je me demande ce que bien des choses sont devenues, dit Angela.

La question se répercuta au loin dans le passé, où elle se perdit lamentablement.

En tout cas, nous savons ce que devint la serpillière évocatrice du réticule. Newt la tendit au chien, qui la lécha. Et le chien gela tout raide.

Newt alla faire part du prodige à son père, et il trouva celui-ci tout raide également.

Dites ce mot : « l'Histoire »

Nous en avions terminé avec le nettoyage de la chambre de « Papa ».

Mais il fallait encore porter les cadavres jusqu'au bûcher funéraire. Nous décidâmes qu'une certaine pompe s'imposait et qu'il serait préférable pour le faire d'attendre la fin des cérémonies en l'honneur des Cent Martyrs de la Démocratie.

La dernière tâche dont nous nous acquittâmes consista à mettre von Koenigswald sur ses pieds afin de procéder à la décontamination de la surface sur laquelle il gisait. Et nous le cachâmes, toujours debout, dans la penderie de « Papa ».

Je ne sais pas très bien pourquoi nous le cachâmes. Je crois que c'était pour simplifier le tableau.

Quant à l'histoire de la découverte par les enfants Hoenikker, la veille de Noël, de la réserve mondiale de *glace-9*, elle tomba à l'eau quand on en arriva aux détails du crime lui-même. Ni Newt, ni Angela, ni Frank ne purent se rappeler si l'un d'entre eux avait dit quoi que ce fût qui justifiât le fait de s'approprier personnellement la *glace-9*. Ils parlèrent de la nature de la *glace-9* en se rappelant les incitations de leur père à se creuser la cervelle. Mais de morale, point.

— Qui a procédé au partage ? demandai-je.

Les trois Hoenikker avaient si bien effacé cet incident de leur mémoire qu'il leur fut même très difficile de me donner ce détail fondamental.

— Ce n'est pas Newt, dit enfin Angela. J'en suis sûre.

— C'est toi ou moi, dit Frank d'un ton rêveur, perdu dans ses pensées.

— Toi, tu as pris les trois bocaux à cornichons sur l'étagère de la cuisine, dit Angela. Ce n'est que le lendemain que nous avons acheté les trois petits thermos.

— C'est ça ! acquiesça Frank. Et alors, tu as pris le pic à glace et tu as cassé la *glace-9* dans le poêlon.

— En effet ! dit Angela. C'est bien ça. Et l'un de nous a apporté des pinces de la salle de bains.

Newt leva sa petite main.

— Moi !

Angela et Newt se regardèrent, confondus par le souvenir de la débrouillardise du petit Newt.

— C'est moi qui ai pris les cristaux avec les pincettes pour les mettre dans les bocaux à cornichons, rappela Newt.

Il ne se donna même pas le mal de dissimuler qu'il s'était rengorgé alors.

— Qu'avez-vous fait du chien ? demandai-je mollement.

— Nous l'avons mis au four, dit Frank. C'était la seule chose à faire.

Écoutons encore Bokonon : « Dites ce mot : « l'Histoire », et retenez vos larmes ! »

Quand j'ai senti la balle entrer dans mon cœur

Pour la deuxième fois, j'escaladai l'escalier en colimaçon de ma tour ; pour la deuxième fois, je débouchai sur les remparts les plus élevés de mon château ; pour la deuxième fois, je posai mon regard sur mes invités, mes serviteurs, mon escarpement et ma mer tiède.

Cette fois, les Hoenikker étaient avec moi. Nous avions fermé à clé la porte de « Papa » et avions répandu parmi les domestiques le bruit que « Papa » se sentait beaucoup mieux.

Près du croc, des soldats s'affairaient à ériger un bûcher funèbre, sans savoir à qui il était destiné.

Il y avait ce jour-là beaucoup de secrets.

Ça tourne, ça tourne, ça tourne.

Estimant que les cérémonies pouvaient aussi bien commencer, j'envoyai Frank suggérer à Horlick Minton de prononcer son discours.

Sa couronne toujours enfermée dans son étui, l'ambassadeur se rendit jusqu'au parapet surplombant la mer, où il fit un stupéfiant discours en l'honneur des Cent Martyrs de la Démocratie. Il voulut honorer les morts, leur pays, et la vie qu'ils avaient quittée en prononçant « Les Cent Martyrs de la Démocratie » dans le dialecte de l'île. Ce fragment de dialecte lui vint aux lèvres avec grâce et facilité.

Le reste du discours fut dit en américain. Il avait sur lui un discours écrit, probablement ampoulé et grandiloquent. Mais quand il s'aperçut qu'il allait s'adresser à un si petit nombre d'auditeurs – et des concitoyens pour la plupart –, il remit dans sa poche le texte officiel.

Venue de la mer, une légère brise ébouriffait ses cheveux clairsemés.

— Je vais faire quelque chose de très peu diplomatique, annonça-t-il. Je vais vous dire ce que je pense réellement.

Peut-être Minton avait-il trop inhalé d'acétone ; peut-être avait-il le pressentiment de ce qui allait arriver à tout le monde, sauf à moi. Quoi qu'il en soit, il prononça un discours étonnamment bokononiste.

— Mes amis, dit-il, nous sommes réunis ici pour honorer *elé sam*

artière n'deledem okra-zy, ces enfants morts, tous morts, tous tués à la guerre. En des jours tels que celui-ci, il est d'usage d'appeler ces enfants perdus des *hommes*. Mais je suis incapable de le faire, pour une raison bien simple : au cours de la même guerre qui a vu mourir *elé sam artière n'deledem okra-zy*, mon propre fils a trouvé la mort.

» Mon âme veut que ce soit un enfant, et non un homme, que je pleure.

» Je ne dis pas qu'à la guerre, s'ils doivent mourir, les enfants ne meurent pas comme des hommes. À leur honneur éternel comme à notre éternelle honte, c'est bien comme des hommes qu'ils meurent, rendant ainsi possible la célébration virile des fêtes patriotiques.

» Ils n'en sont pas moins des enfants assassinés.

» Et je vous propose ceci : si nous devons rendre sincèrement hommage aux cent enfants perdus de San Lorenzo, nous ne saurions mieux passer la journée qu'en méprisant ce qui les a tués, c'est-à-dire la bêtise et la méchanceté de toute l'humanité.

» Quand nous commémorons les guerres, nous devrions peut-être arracher nos vêtements, nous peindre en bleu et marcher à quatre pattes toute la journée en grognant comme des porcs. Ce serait sûrement plus approprié que les grands discours et les étalages de drapeaux et de canons bien huilés.

» Je ne voudrais pas passer pour un ingrat : nous allons voir un beau spectacle martial – un spectacle passionnant...

Il regarda chacun de nous dans les yeux, puis il laissa tomber très doucement :

— Et je n'ai rien contre les spectacles passionnants.

Nous dûmes tendre l'oreille pour saisir ce que Minton dit ensuite.

— Mais si cette journée est réellement en l'honneur de cent enfants assassinés à la guerre, dit-il, est-ce bien le jour qui convient à un spectacle passionnant ?

» La réponse est : oui, mais à une condition : que tous ceux qui célèbrent cette journée travaillent consciencieusement et inlassablement à réduire notre stupidité, notre méchanceté et celles de toute l'humanité.

Il fit sauter les fermetures de l'étui qui contenait la couronne.

— Vous voyez ce que j'ai apporté ? nous demanda-t-il.

Il ouvrit l'étui et nous montra la couronne dorée posée sur la doublure rouge. La couronne était faite de fil de fer et de feuilles de laurier artificielles, et le tout avait été pulvérisé à la peinture de radiateur.

En travers de la couronne, sur un ruban de soie de couleur crème, on lisait : PRO PATRIA.

Minton récita alors un poème d'Edgar Lee Masters, extrait de la *Spoon River Anthology*, poème qui dut être incompréhensible pour les

San-Lorenziens de l'assistance – tout comme pour H. Lowe Crosby et Hazel et, à bien y songer, pour Angela et Frank.

Je fus la première moisson de la bataille de Missionary Ridge.
Quand j'ai senti la balle entrer dans mon cœur
J'ai regretté de n'être pas resté chez moi, où je serais allé en prison.

Pour avoir volé les porcs de Curl Trenary,
Au lieu de me sauver pour m'engager.
Plutôt mille fois la prison du comté
Que le sommeil sous cette Victoire de marbre
Dressée sur un piédestal de granit
Portant les mots *Pro Patria*.
Qu'est-ce que ça veut dire, d'abord ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, d'abord ? répéta l'ambassadeur.
Cela veut dire : Pour la Patrie. (Et il ajouta dans un murmure :)
N'importe quelle patrie.

» Cette couronne que j'ai apportée est un présent offert par le peuple d'une patrie au peuple d'une autre patrie. Peu importe quelles patries. Pensons aux peuples...

» Et aux enfants assassinés à la guerre...

» Et à n'importe quelle patrie...

» Pensons à la paix.

» Pensons à l'amour fraternel.

» Pensons à l'abondance.

» Pensons au paradis que serait cette terre si les hommes étaient bons et sages.

« Considérant la bêtise et la méchanceté des hommes, cette journée est belle, dit Horlick Minton. Du fond de mon cœur, et en ma qualité de représentant d'un peuple épris de paix, le peuple des Etats-Unis d'Amérique, j'exprime ma pitié pour *élé sam artière n'deledem okra-zy* qui sont morts alors que nous vivons une aussi belle journée. »

Et il lança la couronne par-dessus le parapet.

L'air s'emplit d'un bourdonnement. Les six avions des forces aériennes de San Lorenzo approchaient en rasant ma mer tiède. Ils allaient abattre les effigies de ce que H. Lowe Crosby avait appelé « pratiquement tous les ennemis que la liberté ait jamais connus ».

Les Minton partent en voyage

Nous allâmes voir le spectacle du parapet surplombant la mer. Les

avons n'étaient pas plus gros que des grains de poivre noir. Si nous pûmes les voir, c'est qu'il se trouva qu'une traînée de fumée sortait de l'un d'eux.

Nous crûmes que la fumée faisait partie du spectacle.

Je me tenais à côté de H. Lowe Crosby. Il se trouvait que Crosby, alternativement, mangeait de l'albatros et buvait du rhum indigène. Entre ses lèvres luisantes de graisse d'albatros, il exhalait des vapeurs de colle à modèles réduits. Ma récente nausée s'empara de nouveau de moi.

Je me retirai seul vers le parapet surplombant la terre ferme et aspirai goulûment des bouffées d'air. Quinze mètres de dallage en pierre me séparaient du reste des invités.

Je m'aperçus que les avions arriveraient en volant bas, au niveau des assises du château, et que j'allais manquer le spectacle. Mais la nausée eut raison de ma curiosité. Je tournai la tête dans la direction d'où ils approchaient en grondant. Juste au moment où commença le harcèlement de leurs mitrailleuses, l'un des avions, celui qui traînait une colonne de fumée derrière lui, apparut soudainement, le ventre en l'air, en flammes.

Il piqua, disparut de nouveau de mon champ de vision et s'écrasa tout de suite contre l'escarpement au-dessous du château, dans l'explosion de ses bombes et de son carburant.

Les autres avions passèrent dans un hurlement qui devint bientôt un bourdonnement de moustiques.

On entendit alors le bruit d'une avalanche de rochers, et une des grandes tours du château de « Papa », minée à la base, s'effondra dans la mer.

Du parapet surplombant la mer, les invités regardèrent stupéfaits l'alvéole vide qu'avait occupé la tour. Puis j'entendis des éboulis de toutes tailles qui créaient une conversation presque orchestrale.

Le débit de la conversation s'accéléra, enrichi de voix nouvelles : celles des bois d'œuvre du château se lamentant sur leur charge devenue trop lourde.

C'est alors qu'une fissure traversa comme un éclair le sol de pierre, à trois mètres de mes orteils recroquevillés. Elle me sépara de mes semblables. Le château gémit et pleura distinctement.

Les autres comprirent leur péril. Ils allaient basculer dans l'abîme en compagnie de tonnes de maçonnerie. Bien que la fissure n'eût qu'une trentaine de centimètres de large, ils se mirent à la franchir en des sauts héroïques. Seule ma Mona, béate d'optimisme, traversa d'un simple pas.

La fracture se referma dans un bruit de grincement de dents, puis béa de nouveau, plus large, narquoise. Les Crosby et les Minton étaient toujours pris au piège sur leur plate-forme inclinée.

Philip Castle, Frank et moi tendîmes les bras au-dessus de l'abîme et amenâmes sur la terre ferme H. Lowe Crosby et sa Hazel. Nous nous tournâmes alors avec des gestes d'orants vers les Minton.

Leurs visages avaient une expression affable et suave. Je ne puis qu'imaginer ce qui se passait dans leur esprit. À mon avis, ils pensaient avant tout à rester dignes et maîtres de leurs émotions.

La panique n'était pas leur genre. Je ne crois pas que le suicide l'ait été non plus. C'est leur bonne éducation qui les tua, car le croissant de château condamné se mit à s'éloigner de nous comme un transatlantique appareillant d'un quai.

L'image d'une traversée dut également venir à l'esprit de ce couple voyageur, car ils nous firent des signes de main d'une amabilité discrète.

Ils se prirent les mains. Ils se tournèrent vers la mer.

Ils s'éloignèrent encore, sombrèrent dans une précipitation cataclysmique et disparurent !

Le grand Bong

Les limbes déchiquetées de l'oubli s'ouvraient désormais à quelques centimètres de mes orteils recroquevillés. Je laissai plonger mon regard. Ma mer tiède avait tout avalé. Un rideau de poussière flottait paresseusement vers le large, seul témoin de tout ce qui s'était englouti.

Depuis que son massif masque marin avait disparu, le palais offrait au nord un sourire de lépreux aux dents saillantes et au crin dru. Les crins étaient les extrémités éclatées des poutres. Juste au-dessous de moi, l'écroulement avait mis au jour une grande pièce dont le sol s'avancait dans l'espace, sans aucun soutien, tel un plongeur.

Je songeai un instant à me laisser tomber sur ce plongeur pour en rebondir en un stupéfiant saut d'ange, bras repliés, corps détendu dans un mouvement de canif, et à pénétrer sans une éclaboussure dans une éternité tiède comme du sang.

Je fus rappelé à la réalité par le cri d'un petit oiseau suspendu au-dessus de moi. L'oiseau semblait me demander ce qui s'était passé.

— Piou-i tiou-i ? demanda-t-il.

Nous regardâmes tous l'oiseau, puis nous nous regardâmes les uns les autres.

Épouvantés, nous reculâmes pour nous éloigner de l'abîme. Et comme je marchais sur la dalle qui m'avait soutenu, la pierre se mit à osciller. Pas plus stable qu'une bascule, elle balança soudain vers le plongeur.

Elle s'écrasa sur le plongeur, qui devint un plan incliné. Et tout le mobilier demeurant dans une chambre d'en dessous glissa le long de

ce toboggan.

Un xylophone apparut d'abord, qui courait allègrement sur ses petites roues. Puis vint une table de chevet engagée dans une course folle avec un chalumeau bondissant. Sur leurs talons, des chaises leur donnaient la chasse.

Et quelque part dans cette pièce, au-dessous de nous et hors de notre vision, un objet qui répugnait puissamment à bouger se mit en branle.

Il s'engagea à contrecœur sur le toboggan. Enfin, il montra sa proue dorée. C'était le youyou dans lequel gisait le cadavre de « Papa ».

Il atteignit l'extrémité du plan incliné. La proue hocha la tête, bascula. Le canot tomba cul par-dessus tête.

« Papa » en fut expulsé et tomba séparément. Je fermai les yeux.

On entendit un son comme si quelqu'un poussait doucement un portail aussi grand que le ciel, la grande porte des cieux se refermant sans effort. Ce fut un grand BONG !

J'ouvris les yeux : toute la mer n'était plus que *glace-9*.

La terre verte et humide était devenue d'un bleuâtre nacré.

Le ciel s'obscurcit. *Borasis*, le soleil, devint une boule minuscule et cruelle, d'un jaune souffreteux.

Le ciel s'emplit de vers. Et ces vers étaient des tornades.

Sanctuaire

Je levai les yeux vers l'endroit où avait voleté l'oiseau. Suspendu dans le ciel, un énorme ver à bouche violette ondulait en bourdonnant comme un essaim d'abeilles. Il ingérait l'air avec d'obscènes mouvements péristaltiques.

Nous nous séparâmes, nous les humains. Nous fuîmes mes remparts écroulés et nous précipitâmes dans les escaliers qui descendaient du côté de la terre ferme.

H. Lowe Crosby et sa Hazel furent les seuls à crier. « Américains ! Américains ! » criaient-ils, comme si les tornades s'intéressaient aux *gogotruches* auxquels appartenaient leurs victimes.

Je ne vis pas les Crosby. Ils étaient descendus par un autre escalier. Un des corridors du château répercuta de façon confuse leurs cris ainsi que le halètement et la course des autres. J'avais pour tout compagnon ma divine Mona, qui m'avait suivi silencieusement.

Me voyant hésiter, elle passa devant moi et ouvrit une porte donnant sur l'antichambre des appartements de « Papa ». Les murs et le toit de l'antichambre avaient été arrachés. Mais le sol de pierre était

toujours là. En son centre se trouvait le tampon qui fermait les oubliettes. Sous le ciel plein de vers, dans l'hésitante lueur violette émanant de la bouche des tornades qui voulaient nous dévorer, je soulevai le tampon.

L'œsophage du donjon était gradué d'échelons en fer. Je replaçai le couvercle de l'intérieur et nous descendîmes les échelons.

Au pied de l'échelle, nous découvrîmes un secret d'État. « Papa » Monzano avait fait construire là un confortable abri anti bombe. Il y avait un puits d'aération, dont le ventilateur était mû par une bicyclette fixe. Un réservoir était encastré dans la paroi. L'eau en était douce et mouillée, pas encore contaminée par la *glace-9*. Il y avait aussi des toilettes chimiques, une radio à ondes courtes, un catalogue de grands magasins, des caisses d'épicerie fine, d'alcool et de bougies et une collection reliée du *National Geography Magazine* remontant à vingt ans.

Et un exemplaire des *Livres de Bokonon*.

Et deux lits jumeaux.

J'allumai une bougie. J'ouvris une boîte de potage Campbell au poulet et la fis chauffer sur un réchaud. Et je versai deux verres de rhum des îles Vierges.

Mona s'assit sur un des lits. Je m'assis sur l'autre.

— Ce que je vais dire, annonçai-je, plus d'un homme a déjà dû le dire à une femme auparavant. Toutefois, je ne crois pas que ces mots aient jamais véhiculé un sens aussi lourd qu'aujourd'hui.

— Ah oui ?

J'ouvris les bras. « Enfin seuls ! »

La vierge de fer et l'oubliette

Le *Sixième Livre de Bokonon* est consacré à la souffrance, en particulier aux tortures infligées à des hommes par d'autres hommes. « Si je suis jamais mis à mort sur le croc, nous avertit Bokonon, attendez-vous de ma part à un comportement très humain. »

Puis il parle du chevalet, des brodequins, de la vierge de fer, de la *veglia* et des oubliettes.

Il faut qu'on l'admette :

De toute façon il y aura des pleurs

Mais seule l'oubliette

Permet de penser pendant qu'on meurt.

Et il en était de même dans la matrice rocheuse qui nous abritait,

Mona et moi. Au moins pouvions-nous penser. Et une des pensées que j'eus fut que les comforts matériels du donjon ne mitigeaient en aucune façon le fait très réel que nous étions oublietés.

Durant notre première journée et notre première nuit sous terre, des tornades firent plusieurs fois par heure ferrailer le couvercle de notre trou. Chaque fois, la pression baissait soudainement, nous entendions dans nos oreilles un bruit de bouteille qu'on débouche et nos têtes se mettaient à tinter.

La radio ? On n'en tirait que des crépitements de friture, un point c'est tout. D'un bout à l'autre de la gamme des ondes courtes, je n'entendis pas un mot, pas le moindre signal télégraphique. S'il y avait encore de la vie ça et là, elle n'émettait pas.

Elle n'émet toujours pas aujourd'hui.

J'estimai que les tornades, en répandant partout le givre bleuâtre et empoisonné de la *glace-9*, avaient détruit toutes choses et toute vie sur terre. Tout ce qui avait pu survivre mourrait bientôt de soif – ou de faim – ou de rage – ou d'apathie.

Je me tournai vers les *Livres de Bokonon*. Je les connaissais encore mal et pouvais espérer y trouver en quelque endroit un réconfort spirituel. Je passai rapidement sur l'avertissement de la page de titre du *Premier Livre* : « Arrêtez, malheureux ! Fermez tout de suite ce livre ! Il n'est que *foma* ! »

Les *foma*, nous le savons, sont des mensonges.

Puis je lus ce qui suit :

« Au commencement, Dieu créa la terre, et Il la contempla du haut de sa solitude cosmique. »

Et Dieu dit :

— Nous allons faire avec de la boue des créatures vivantes, de telle sorte que la boue puisse voir ce que Nous avons créé.

Et Dieu donna vie à toutes les créatures, et l'une d'elles était l'homme. Seule la boue faite homme pouvait parler. Et Dieu se pencha sur la boue faite homme qui se dressait sur son séant, regardait alentour et se mettait à parler. L'homme cligna des yeux.

— Quel est le but de tout ceci ? demanda-t-il poliment.

— Toute chose doit-elle avoir un but ? demanda Dieu.

— Certainement, dit l'homme.

— Alors, je te laisse le soin d'en trouver un pour tout ceci, dit Dieu.

Et il s'en alla.

— Sottises ! m'exclamai-je.

— Mais bien sûr, ce sont des sottises ! nous dit Bokonon.

Et je me tournai vers ma divine Mona, à la recherche de secrets réconfortants qui fussent beaucoup plus profonds.

En la regardant rêveusement à travers l'espace qui séparait nos

lits, je réussis à m'imaginer que derrière ses yeux merveilleux se tapissaient des mystères aussi antiques qu'Ève elle-même.

Je ne décrirai pas le sordide épisode sexuel qui suivit. Qu'il me suffise de dire que je fus à la fois rebutant et rebuté.

Cette jeune fille n'était pas intéressée par la reproduction – elle en détestait l'idée même. Avant même la fin de la mêlée, elle m'avait clairement laissé entendre – et je le croyais aussi – que c'était moi l'inventeur de cette entreprise singulière par laquelle, à grand renfort de grognements et de transpiration, on procède à la création de nouveaux êtres humains.

En regagnant mon lit avec des grincements de dents, je me dis qu'elle était sans doute sincèrement ignorante des choses de l'amour. C'est alors qu'elle me dit doucement :

— Ce serait très triste d'avoir un petit bébé maintenant. Vous ne trouvez pas ?

— Si, reconnus-je ténébreusement.

— Eh bien, au cas où vous ne le sauriez pas, c'est ainsi qu'on fait les petits bébés.

Mona me remercie

« Aujourd'hui, je veux être ministre de l'Éducation de Bulgarie, nous dit Bokonon. Demain, je serai Hélène de Troie. » Le sens est ici d'une clarté cristalline : Chacun de nous doit être ce qu'il ou elle est. Et au fond de l'oubliette, ce fut une de mes principales pensées, avec l'aide des *Livres de Bokonon*.

Bokonon m'invitait à chanter avec lui :

Nous faisons, zon-zon-zon,
Ce que nous devons, von-von-von,
Limon, mon-mon-mon,
Jusqu'à notre mort prochaine
La faridondon
La faridondaine.

J'inventai une mélodie pour aller avec ces paroles et je la sifflotai en pédalant sur la bicyclette qui nous fournissait de l'air, du bon vieil air.

— L'homme inspire de l'oxygène et expire du gaz carbonique, dis-je à Mona.

— Quoi ?

— C'est de la science.

— Oh !

— Un des secrets de la vie que l'homme a mis longtemps à comprendre : les animaux inhalent ce que d'autres animaux exhalent, et vice versa.

— Je ne savais pas.

— Maintenant, vous le savez.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

Quand j'eus assaini et rafraîchi notre atmosphère à coups de pédales, je descendis de machine et grimpai à l'échelle de fer pour voir quel temps il faisait là-haut. Je faisais cela plusieurs fois par jour. Ce jour-là, le quatrième, je distinguai dans l'étroit croissant ouvert par le tampon soulevé que le temps s'était quelque peu stabilisé.

Cette stabilité était d'ailleurs sauvagement dynamique, car les tornades étaient aussi nombreuses que jamais – et elles sont encore nombreuses aujourd'hui. Mais leurs bouches n'étaient pas goulûment retroussées vers la terre. Partout où l'œil portait, elles s'étaient discrètement retirées jusqu'à près de mille mètres du sol, et leur altitude variait si peu d'un moment à l'autre que San Lorenzo eût pu être protégé par une plaque de verre à l'épreuve des tornades.

Nous laissâmes passer trois jours encore, afin de nous assurer que les tornades étaient bien aussi réservées qu'elles le paraissaient. Nous remplîmes alors des gourdes à notre réservoir d'eau et nous sortîmes.

L'air était sec, chaud et mortellement calme.

J'avais une fois entendu émettre l'opinion que dans la zone tempérée, il devrait y avoir six saisons au lieu de quatre : l'été, l'automne, la saison de la prise, l'hiver, la saison de la déprise et le printemps. Et je me rappelai cela tandis que je me redressais près de notre trou pour regarder autour de moi, tendre l'oreille et sentir.

Il n'y avait pas d'odeurs. Pas de mouvements. Chacun de mes pas arrachait un crissement de gravier au givre bleuâtre, et chaque crissement éveillait un puissant écho. La saison de la prise était terminée. La terre était complètement prise.

C'était l'hiver, à jamais.

J'aidai ma Mona à se hisser hors du trou. Je lui dis de bien prendre garde de ne pas toucher de ses mains le givre bleuâtre, et de ne pas porter non plus ses mains à sa bouche. Il n'a jamais été plus facile de mourir, lui dis-je. Vous n'avez qu'à toucher le sol, puis votre bouche, et c'est fini.

Elle hocha la tête en soupirant.

— Mauvaise mère, dit-elle.

— Quoi ?

— Notre mère la Terre – elle n'est plus une bonne mère.

Je lançai des appels parmi les ruines du palais. « Ohé ? Ohé ? »

Les vents terrifiants avaient creusé des canyons à travers les grandes piles de pierres. Nous cherchâmes tièdement s'il y avait des survivants – tièdement parce que nous ne discernions aucun signe de vie, pas même le grignotement ou le museau luisant d'un rat qui aurait survécu.

Seule de toutes les créations humaines, la voûte n'avait pas souffert. Mona et moi nous y rendîmes. Un « calypso » bokononiste y était inscrit à la peinture blanche. Les lettres étaient bien formées, récentes. Nous avions la preuve que quelqu'un d'autre avait survécu aux grands vents.

Voici ce que disait ce « calypso » :

Un jour ce sera la fin du monde

Et Dieu nous reprendra tout ce qu'il nous a donné à la ronde

Si, en ce jour funeste, vous voulez faire des reproches à Dieu,

Ne vous gênez pas : il sourira et vous dira adieu.

Avis

Il me revint à la mémoire une publicité pour une collection enfantine intitulée *le Livre du Savoir*. On y voyait un petit garçon et une petite fille qui regardaient leur père avec confiance. « Papa, demandait l'un d'eux, qu'est-ce qui fait que le ciel est bleu ? » On était censé deviner que la réponse se trouvait dans *le Livre du Savoir*.

Si j'avais eu mon père à mes côtés alors que je descendais avec Mona la route du palais, j'aurais eu bien des questions à lui poser en étreignant sa main. « Papa, pourquoi les arbres sont-ils tous cassés ? Papa, pourquoi les oiseaux sont-ils tous morts ? Papa, qu'est-ce qui rend le ciel si sinistre et plein de vers ? Papa, qu'est-ce qui fait que la mer est si dure et si immobile ? »

Il me vint alors à l'esprit que, pour répondre à ces difficiles questions, j'étais mieux qualifié qu'aucun autre homme – si tant est qu'il y eût d'autres hommes vivants. Au cas où quelqu'un eût été intéressé, je savais ce qui s'était passé – comment, où et quand.

Et alors ?

Je me demandai où pouvaient être les morts. Nous nous aventurâmes, Mona et moi, jusqu'à deux kilomètres de notre oubliette sans voir un seul être vivant.

Je n'étais pas tellement pressé de voir des vivants, probablement parce que je sentais avec acuité qu'il me faudrait d'abord contempler des quantités de cadavres. On ne voyait pas de colonnes de fumée monter d'hypothétiques feux de camp ; il est vrai qu'elles eussent été difficiles à distinguer sur cet horizon hérissé de vers.

Un détail attira mon regard : une couronne couleur de lavande sur le curieux culot de cratère qui coiffait la bosse du mont McCabe. Le cratère semblait m'appeler, et je me fis bizarrement une représentation cinétique de moi-même en train d'escalader ce pic avec Mona. Mais à quoi bon ?

Nous marchions maintenant parmi les contreforts du mont McCabe. Et Mona, apparemment sans but, s'éloigna de moi, quitta la route et escalada l'un des contreforts. Je la suivis.

Je la rattrapai au sommet de l'arête. Extasiée, elle regardait au fond d'un large cirque naturel. Elle ne pleurait pas.

Elle aurait pu pleurer, pourtant.

Dans le cirque se trouvaient des milliers de cadavres. Chacun d'eux avait les lèvres recouvertes du givre bleuâtre de la *glace-9*.

Comme les cadavres n'étaient pas dispersés en désordre, il était évident qu'ils avaient été assemblés là après que les vents épouvantables eurent cessé de souffler. Et comme chaque cadavre avait un doigt dans sa bouche ou près de celle-ci, je compris que tous ces gens s'étaient rendus d'eux-mêmes en ce lieu mélancolique pour s'y empoisonner avec de la *glace-9*.

Il y avait là des hommes, des femmes, des enfants aussi, nombre d'entre eux dans l'attitude de *boko-maru*. Tous étaient tournés vers le centre du cirque, comme des spectateurs dans un amphithéâtre.

Mona et moi regardâmes vers la direction dans laquelle s'étaient gelés les regards, vers le centre du cirque. On y voyait un petit espace dégagé, un endroit où aurait pu se tenir un orateur.

Nous nous avançâmes avec précaution, en évitant les morbides statues. Dans l'espace central, nous trouvâmes un bloc erratique. Sous la pierre, une note écrite au crayon :

Avis : Vous voyez autour de vous presque tous ceux qui survécurent aux vents qui ont suivi le gel de la mer. Ces habitants de San Lorenzo se sont emparés de l'imposteur qui se fait passer pour un saint et qui s'appelle Bokonon. Ils l'ont amené ici, l'ont placé au centre de leur groupe et lui ont ordonné de leur expliquer exactement les desseins de Dieu tout-puissant et de leur dire ce qu'ils devaient faire. Le charlatan leur a dit que Dieu était certainement en train d'essayer de les tuer, peut-être parce qu'il en avait fini avec eux, et qu'ils devraient avoir l'élégance de mourir. Ce qu'ils ont fait, comme vous pouvez le voir.

La note était signée : Bokonon.

Je ne réponds pas assez vite

— Quel cynisme ! m'écriai-je, le souffle coupé. (Je levai les yeux de la note et contemplai le cirque comblé par la mort.) Est-il là, lui, au moins ?

— Je ne le vois pas, dit doucement Mona. (Elle n'était ni triste ni contrariée. À vrai dire, elle semblait sur le point d'éclater de rire.) Il disait toujours qu'il ne suivrait jamais ses propres conseils, sachant que ceux-ci ne valaient rien.

— Il vaudrait mieux pour lui qu'il soit là, dis-je amèrement. Quand je pense au culot de cet homme, qui conseille à tous ces gens de se suicider !

Et Mona, en effet, éclata de rire. Je ne l'avais jamais entendue rire. Son rire était étonnamment profond et à vif.

— Vous trouvez que c'est drôle ? fis-je.

Elle leva paresseusement les bras.

— C'est si simple. C'est tout. Ça résout tant de choses, pour tant de personnes, si simplement.

Et, riant toujours, elle continua à errer parmi les milliers de pétrifiés. À mi-chemin de la pente, elle s'arrêta, se tourna vers moi et me lança ces mots :

— Si c'était possible, souhaiteriez-vous que tous ces gens ressuscitent ? Répondez-moi vite.

Une demi-minute s'écoula.

— Vous ne répondez pas assez vite, dit-elle gaiement.

Et, avec un petit rire, elle effleura le sol de son index, se redressa, passa son doigt sur ses lèvres et mourut.

Ai-je pleuré ? C'est ce qu'on m'a dit. H. Lowe Crosby, sa Hazel et le petit Newton Hoenikker me trouvèrent sur la route, marchant comme un homme ivre. Ils étaient dans l'unique taxi de Bolivar, épargné par les tempêtes. Ils me dirent que je pleurais. Hazel pleurait aussi, de joie de me savoir vivant.

Ils m'attirèrent dans le taxi.

Hazel passa son bras autour de moi.

— Vous êtes avec votre maman maintenant. Ne pensez plus à rien.

Je laissai le vide se faire dans mon esprit. Je fermai les yeux. Et ce fut avec un soulagement profond et imbécile que je pris appui contre cette vieille dinde empâtée et moite.

Robinsons suisses

Ils m'emmenèrent vers ce qu'il restait de la maison de Frank, en haut de la cataracte. Il n'en restait que la grotte sous la cataracte, qui

était devenue une espèce d'igloo abrité derrière un dôme translucide et bleuâtre de *glace-9*.

Le ménage se composait de Frank, du petit Newt et des Crosby. Ils avaient survécu dans un donjon du palais, beaucoup moins profond et hospitalier que mon oubliette. Ils s'étaient mis en marche dès que les vents étaient tombés, tandis que Mona et moi étions restés sous terre trois jours de plus.

Il se trouva qu'ils découvrirent le taxi miraculeux qui les attendait sous la voûte du portail du palais. Ils trouvèrent un pot de peinture blanche, à l'aide de laquelle Frank peignit sur les portières avant des étoiles, et sur le toit du taxi les initiales d'un *gogotruche* : U. S. A.

— Et vous avez laissé la peinture sous la voûte, dis-je.

— Comment le savez-vous ? demanda Crosby.

— Quelqu'un d'autre est venu et a écrit un poème.

Je ne leur demandai pas tout de suite comment étaient morts Angela Hoenikker Connors et les Castle, car il m'aurait fallu parler de Mona. Je n'étais pas encore prêt à le faire.

Je répugnais d'autant à raconter la mort de Mona dans ce taxi que les Crosby, comme le petit Newt, me semblaient être d'une gaieté inconvenante.

Hazel me permit de deviner la raison de cette gaieté.

— Attendez de voir comment nous vivons. Nous avons des quantités de bonnes choses à manger. Quand nous voulons de l'eau, nous faisons un feu de camp pour fondre de la glace. Les Robinsons suisses, quoi !

Les neiges d'antan

Six mois singuliers s'ensuivirent – les six mois durant lesquels j'écrivis ce livre. Hazel avait trouvé le mot juste en baptisant notre petite société les Robinsons suisses : nous avions survécu à une tempête, nous étions complètement isolés, et la vie nous était certes devenue très facile. La situation n'était pas sans un certain charme à la Walt Disney.

Il est vrai qu'il n'y avait plus de plantes et d'animaux vivants. Mais la *glace-9* conservait sous elle des cochons, des vaches, de petits daims et des rangées d'oiseaux et de baies jusqu'au moment où nous étions prêts à les dégeler pour les faire cuire. En outre, nous trouvions des tonnes de conserves en fouillant dans les ruines de Bolivar. Et il semblait bien que nous fussions les seuls survivants de San Lorenzo.

Pas plus que la nourriture, le vêtement et le logement ne posaient de problèmes, car le temps était uniformément sec, terne et chaud.

Quant à notre santé, elle était monotonement bonne. Selon toute apparence, les microbes aussi étaient tous morts – ou assoupis.

Bref, nous nous adaptâmes si bien, avec une satisfaction si béate, que personne ne s'étonna ni ne protesta lorsque Hazel dit :

— Il y a au moins une bonne chose : nous n'avons pas de moustiques.

Assise sur un tabouret à trois pieds dans la clairière où s'était élevée la maison de Frank, elle cousait l'une à l'autre des bandes de tissu rouge, blanc et bleu. Tout comme Betsy Ross, elle fabriquait un drapeau américain. Personne n'eut le cœur de lui faire remarquer que le rouge était couleur pêche, le bleu presque vert, et que les cinquante étoiles qu'elle avait découpées étaient des étoiles de David à six branches, au lieu d'en avoir cinq comme les étoiles américaines.

Non loin de là, son mari, qui avait toujours été bon cuisinier, faisait mijoter un ragoût dans un chaudron posé sur un feu de bois. Il nous faisait à lui seul la cuisine ; il aimait cela.

— Ça a l'air appétissant et ça sent bon, lui dis-je.

— Ne tirez pas sur le cuisinier, fit-il en clignant de l'œil. Il fait ce qu'il peut.

Le fond sonore de cette aimable conversation était fourni par les ta-ta-ta et les ti-ti-ti d'un émetteur automatique d'S.O.S. fabriqué par Frank qui appelait au secours jour et nuit.

— *Save our souls*, chantonait Hazel à l'unisson de l'émetteur tout en causant. *Save our souls*... Votre livre avance ?

— Très bien, maman, très bien.

— Quand est-ce que vous nous en montrerez des passages ?

— En temps voulu, maman, en temps voulu.

— Beaucoup d'écrivains célèbres ont été des Hoosiers.

— Je sais.

— Votre nom s'ajoutera à une longue, longue liste.

(Elle me sourit d'un air plein d'espoir.) Ce sera un livre amusant ?

— Je l'espère, maman.

— J'aime bien rire de temps en temps.

— Je sais, maman.

— Chacun ici a une spécialité, quelque chose à donner aux autres. Vous écrivez des livres qui nous font rire, Frank fait dans la science, le petit Newt... peint des tableaux pour nous tous, je couds et Lowie fait la cuisine.

— *Beaucoup de mains rendent le travail plus facile*. C'est un proverbe chinois.

— Ils étaient rudement malins en bien des choses, ces Chinois.

— C'est ça, cultivons leur mémoire.

— Je regrette de ne pas les avoir plus étudiés.

— C'était difficile, même dans des conditions idéales.

- Je regrette de ne pas avoir tout étudié mieux.
- Nous avons tous nos regrets, maman.
- Il est inutile de pleurer sur le lait répandu.
- Comme dit le poète, maman, *Le ciel est par-dessus le toit, si bleu si calme, mais où sont les neiges d'antan ?*
- Que c'est beau, et que c'est vrai !

Frank et ses fourmis

Je redoutais de voir Hazel achever le drapeau parce que je savais que j'étais complètement emberlificoté dans les projets troubles qu'elle avait ruminés. Elle s'était mis en tête que j'avais consenti à aller planter cette imbécillité au sommet du mont McCabe.

— Si nous étions plus jeunes, Lowe et moi, nous le ferions. Mais maintenant, nous ne pouvons que vous confier le drapeau avec nos meilleurs vœux.

— Je me demande, maman, si c'est le meilleur endroit pour mettre ce drapeau.

— Vous en voyez un autre ?

— Il faut que je réfléchisse, m'excusai-je en m'en allant vers la grotte pour voir ce que fabriquait Frank.

Rien de bien nouveau. Il observait un élevage de fourmis de sa construction. Il avait exhumé dans le monde tridimensionnel des ruines de Bolivar quelques fourmis qui avaient survécu, et il avait réduit les dimensions à deux en fabriquant un sandwich à la terre et aux fourmis entre deux tranches de verre. Les fourmis ne pouvaient rien faire sans que Frank ne le remarque et ne commente leurs mouvements.

Cette expérience avait rapidement résolu un mystère, à savoir comment les fourmis peuvent survivre dans un monde sans eau. À ma connaissance, elles étaient les seuls insectes à avoir survécu, et elles s'y étaient prises en formant leur corps comme une boule serrée autour de grains de *glace-9*, dispensant suffisamment de chaleur au centre pour tuer la moitié des leurs et produire une goutte de rosée. Cette rosée était potable. Et les cadavres étaient comestibles.

— Mangez, buvez et amusez-vous, car nous mourrons demain, dis-je à Frank et à ses petits cannibales.

Sa réponse était toujours la même : une conférence maussade sur tout ce qu'on pouvait apprendre des fourmis.

Mes réponses aussi étaient rituelles.

— La nature est une chose merveilleuse.

— Savez-vous pourquoi les fourmis réussissent si bien ce qu'elles

entreprennent ? me demanda-t-il pour la millième fois. Parce qu'elles coopèrent.

— Voilà un excellent mot : la coopération !

— Qui leur a *appris* à faire de l'eau ?

— Et qui me l'a appris, à *moi* ?

— Ça, c'est une réponse idiote, et vous le savez très bien.

— Pardon.

— Il y eut une époque où je prenais au sérieux les réponses idiotes. J'ai passé ce stade.

— Un tournant dans votre vie.

— Je suis devenu beaucoup plus mûr.

— Au prix d'un certain nombre d'inconvénients pour le monde.

Je pouvais faire de telles remarques à Frank avec la certitude absolue qu'il ne les entendrait pas.

— Il y eut une époque où l'on pouvait m'en faire accroire sans trop de mal parce que je n'avais guère de confiance en moi.

— Il est certain que la simple réduction de la population terrestre devrait aider considérablement à résoudre vos propres problèmes d'adaptation sociale, suggérai-je.

Mais là encore, je parlai à un sourd.

— Mais dites-moi donc qui a expliqué à ces fourmis comment faire de l'eau !

Devant ces mises en demeure, j'avais déjà proposé à plusieurs reprises la notion évidente que c'était Dieu qui le leur avait appris. Et je savais par une expérience chèrement acquise qu'il ne pouvait ni rejeter ni recevoir cette théorie. Il s'énervait de plus en plus et répétait sa question à l'infini.

Je m'éloignai de Frank, ainsi que les *Livres de Bokonon* me le conseillaient. « Méfiez-vous de celui qui travaille dur pour apprendre quelque chose et qui, l'ayant appris, ne se trouve pas plus sage qu'auparavant, nous dit Bokonon. Celui-là nourrit un ressentiment meurtrier contre ceux qui sont ignorants sans avoir eu à se donner du mal pour atteindre à l'ignorance. »

Je me mis à la recherche de notre peintre, le petit Newt.

Les Tasmaniens

Je découvris le petit Newt occupé à peindre un paysage désolé et désolant à cinq cents mètres de la grotte. Il me demanda si je pouvais le conduire à Bolivar, où il voulait fouiller les ruines à la recherche de peinture. Il ne pouvait conduire lui-même, incapable qu'il était d'atteindre les pédales.

Nous partîmes donc. En chemin, je lui demandai s'il avait encore des désirs sexuels. Pour ma part, je me lamentai sur la disparition des miens. Plus de rêves de ce genre, plus rien.

— Autrefois, je rêvais de femmes ayant six, neuf ou douze mètres de haut, me dit-il. Mais maintenant ? Mon Dieu, je n'arrive même pas à me rappeler de quoi avait l'air ma naine ukrainienne.

Je me rappelai quelque chose que j'avais lu au sujet des indigènes de Tasmanie. Lorsque les Blancs les avaient découverts au XVII^e siècle, ces hommes habituellement nus ignoraient l'agriculture, l'élevage, l'architecture de toute sorte et peut-être même le feu. Ils parurent si méprisables aux yeux des Blancs en raison de leur ignorance que les premiers colons, des bagnards envoyés d'Angleterre, firent un sport de leur chasse. Et les indigènes trouvèrent désormais si peu d'attrait à la vie qu'ils cessèrent de se reproduire.

Je dis à Newt que c'était peut-être une similitude dans le désespoir de la situation qui nous avait dévirilisés.

Newt fit une remarque pénétrante.

— Je crois que tout le mal qu'on se donne dans un lit a beaucoup plus à faire qu'on ne l'a jamais imaginé avec le besoin frénétique d'assurer la continuité de l'espèce.

— Bien entendu, si nous avions parmi nous une femme en âge de reproduire, cela pourrait changer radicalement la situation. La pauvre Hazel est même trop vieille pour mettre au monde un mongolien.

Newt me révéla qu'il connaissait assez bien la question des mongoliens, ayant fréquenté à une certaine période de sa vie une école pour enfants difformes où certains de ses condisciples étaient mongoloïdes.

— L'élève qui écrivait le mieux de toute notre classe était une mongoloïde nommée Myrna – j'entends : la façon dont elle formait les lettres, pas le texte. Il y a des années que je n'ai pas pensé à elle, grands dieux !

— C'était une bonne école ?

— Le seul souvenir que j'en garde, c'est ce que nous répétait constamment le directeur. Il nous engueulait toujours au haut-parleur à propos de quelque bêtise que nous avions faite, et il commençait toujours de la même façon : « Je commence à en avoir assez... »

— Ce qui décrit assez bien ce que je ressens la plupart du temps.

— Peut-être est-ce ce que vous êtes censé ressentir.

— Vous parlez comme un bokononiste, Newt.

— Pourquoi pas ? Pour autant que je sache, le bokononisme est la seule religion qui propose un commentaire sur les nains.

Quand je n'avais pas été occupé à écrire, je m'étais plongé dans la lecture des *Livres de Bokonon*, mais la référence aux nains m'avait échappé. Je fus reconnaissant à Newt d'avoir attiré mon attention sur

ce point, car la citation condensait en un couplet le cruel paradoxe de la pensée bokononiste, la déchirante nécessité d'avoir à mentir au sujet de la réalité et la déchirante impossibilité de le faire.

Petit nain, petit nain, silhouette insensée,
Tu clignes de l'œil en te pavanant,
Car tu sais qu'un homme n'est jamais plus grand
Que la hauteur de ses espoirs et de ses pensées !

Au creux néant musicien

— Quelle religion déprimante ! m'écriai-je.

Et je dirigeai la conversation vers les régions de l'Utopie, de ce qui aurait pu se passer, de ce qui aurait dû se passer, de ce qui pouvait encore se passer si le monde dégelait.

Mais Bokonon était déjà passé par là. Il avait consacré un livre entier à l'Utopie, le *Septième livre*, qu'il avait intitulé « La République de Bokonon ». On trouve dans ce livre ces effroyables aphorismes :

La main qui réassortit les drugstores domine le monde.

Commençons notre République avec une chaîne de drugstores, une chaîne de supermarchés, une chaîne de chambres à gaz et un sport national. Après cela, nous pourrons rédiger une constitution.

Je traitai Bokonon de sale fumiste et je changeai de nouveau de sujet. Je parlai d'actes individuels héroïques et chargés de signification. Je fis en particulier l'éloge de la façon dont Julian Castle et son fils avaient choisi de mourir. Alors que les tornades faisaient encore rage, ils étaient partis à pied vers la Maison de l'espoir et de la pitié. Et je vis comme une magnificence dans la façon de mourir d'Angela. Ayant ramassé une clarinette dans les ruines de Bolivar, elle avait tout de suite commencé à en jouer sans se soucier de savoir si l'embouchure était contaminée par la *glace-9*.

« Tristement dort une mandore.
Au creux néant musicien »

murmurai-je d'une voix voilée.

— Vous pouvez peut-être essayer de trouver une façon élégante de mourir, vous aussi, dit Newt.

Ce qui était fort bokononiste.

Je lui confiai de but en blanc mon rêve d'escalader le mont McCabe avec un symbole magnifique que je planterais au sommet. Je lâchai un instant le volant pour lui montrer à quel point mes mains

étaient vides de symboles.

— Mais que devrait-il être, ce symbole, Newt ? Que devrait-il être, bon Dieu ? (Je repris le volant.) C'est la fin du monde, et me voici, moi, l'ultime être humain ou presque, et voici là-bas la plus haute montagne en vue. Je sais maintenant ce qu'a manigancé mon *karass*, Newt. Il a œuvré jour et nuit depuis peut-être cinq cent mille ans pour me faire escalader cette montagne. (Je secouai la tête, au bord des larmes.) Mais pour l'amour de Dieu, que suis-je donc censé tenir dans mes mains ?

Tout en posant cette question, je regardai aveuglément par la vitre de la voiture, si aveuglément que je fis plus d'un kilomètre avant de m'apercevoir que j'avais regardé dans les yeux d'un vieux Noir, d'un homme de couleur vivant assis au bord de la route.

Alors, je ralentis. Je stoppai. Je me couvris les yeux.

— Que se passe-t-il ? demanda Newt.

— J'ai vu Bokonon.

Fin

Il était assis sur une pierre, pieds nus. Ses pieds étaient givrés de *glace-9*. Pour tout vêtement, il portait un dessus de lit blanc parsemé de flocons de laine bleue qui épelaient les mots « Casa Mona ». Il ne prêta pas attention à notre venue. Il tenait un crayon dans une main, du papier dans l'autre.

— Bokonon ?

— Oui ?

— Puis-je vous demander à quoi vous pensez ?

— Je pense, jeune homme, à la phrase finale des *Livres de Bokonon*. Le temps d'écrire cette phrase est venu.

— Et ça vient bien ?

Il haussa les épaules et me tendit un morceau de papier. Voici ce que j'y lus :

Si j'étais plus jeune, j'écrirais une histoire de la bêtise humaine ; et je monterais jusqu'au sommet du mont McCabe, où je m'allongerais sur le dos avec mon histoire en guise d'oreiller ; et je prendrais par terre un peu du poison bleuâtre qui transforme les hommes en statues ; et je me transformerais en un gisant au sourire sardonique, un pied de nez dressé vers Qui vous-savez.